

EURO 2024



DER FUSSBALL
Exploration d'une passion allemande

GUIDE DE VOYAGE

L'équipe des coordinateurs de ce guide de voyage



Stephan Klemm, 56 ans, a fait des études d'histoire et de lettres allemandes à Cologne. Depuis 2000, il est rédacteur du quotidien *Kölnner Stadt-Anzeiger*. Expert en cyclisme – 14 Tours de France en tant que reporter, mine de rien ! – il a rédigé l'autobiographie du cycliste Marcel Kittel. Il est aussi l'auteur d'un ouvrage historique sur le match de Séville (voir p. 120-125). En 1994-1995, il a eu la chance de faire une année d'études à Aix-en-Provence et depuis, il attache beaucoup d'importance aux rencontres franco-allemandes, que ce soit sur le terrain de foot ou en dehors.



Paul Dietschy, qui fêtera ses 60 ans pendant les JO de Paris, est professeur d'histoire contemporaine à l'université de Franche-Comté, à Besançon. Ses très nombreuses publications et interventions publiques sur l'histoire du football lui ont conféré une renommée internationale. Il est aussi le fondateur et directeur de la revue interdisciplinaire *Football(s) – Histoire, culture, économie, société* (voir page 161). De ses jeunes années, du temps qu'il faisait sa recherche de doctorat à Turin, il a gardé un attachement au Torino Football Club.



Albrecht Sonntag, né juste un an avant la Bundesliga et le Traité de l'Élysée, est professeur à l'ESSCA École de Management à Angers. Originaire d'Esslingen am Neckar, dans le Bade-Wurtemberg, il s'est installé en France en 1991. Depuis 2012, il possède la double-nationalité franco-allemande, ce qui s'est avéré très pratique pendant les grandes compétitions de football. Après avoir édité un petit guide de voyage à l'intention des fans allemands désireux de se rendre en France pour l'Euro 2016, il considère que ce n'est que justice de faire « le match retour » cette année.





L'Euro en Allemagne

Repérage des villes hôtes



Voici la répartition géographique des villes qui accueillent les matchs de l'Euro. Quatre d'entre elles sont situées très à l'ouest du pays, en Rhénanie-du-Nord-Westphalie, le plus grand des Länder allemands. Notre guide commencera par elles, sur les rives de la Ruhr et du Rhin. Ensuite, il fera le tour de l'Allemagne en sens inverse des aiguilles d'une montre.



SOMMAIRE



2

L'Euro en Allemagne. Repérage des villes hôtes	1
Un bel été sportif franco-allemand !	4-5
Bienvenue en Allemagne !	6-7
Philipp Lahm : « Les Bleus vont faire un malheur ! »	8-11
Où est-ce qu'on va mettre les pieds ?	12-13
La Ruhr	14-15
Gelsenkirchen	16-25
Dortmund	26-35
La métamorphose du football allemand	36-41
Le Rhin	42-43
Düsseldorf	44-53
Cologne	54-63
Des rendez-vous longtemps manqués	64-69
Le Sud-Ouest	70-71

Crédit : Dortmund, la plus grande arène de l'Euro (BVB) – Hambourg, l'Alster est un lac en pleine ville (Niklas Ohlrogge, unsplash) – Cologne, on sait où l'on va (Collection Dirk Unschuld).



SOMMAIRE



Francfort	72-81
Stuttgart	82-91
Les femmes dans le football allemand	92-97
Le Sud et l'Est	98-99
Munich	100-109
Leipzig	110-119
Séville 82	120-125
Nord-Nord-Est	126-127
Berlin	128-137
Hambourg	138-147
Bon à savoir	148-156
En route pour l'Euro avec Mobidico !	157-158
Des opportunités sportives à saisir	159

Crédit : Sankt Pauli, l'ambiance légendaire du Millerntor (Mediaserver Hamburg, Konstantin Beck) – Munich, pèlerinage vers le sanctuaire (Stadt München) – Francfort, les gratte-ciel dans la nuit (Steven Wei, unsplash).



Un bel été sportif franco-allemand !

Anne Tallineau et Tobias Bütow

Secrétaire générale française et secrétaire général allemand de l'OFAJ

On ne sait pas si Charles de Gaulle et Konrad Adenauer ont joué ensemble au football, au tennis ou aux échecs. Mais ce qui est sûr, c'est qu'ils ont marqué des points en signant le traité de l'Élysée, le 22 janvier 1963. Ils ont ainsi posé les jalons de l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ), qui a lui-même installé des socles pour les échanges sportifs. Ces rencontres sont maintenant indissociables des relations franco-allemandes.

61 ans plus tard, le sport réalise des passes décisives pour faire progresser les actions de l'OFAJ vers des victoires collectives. Les rencontres sportives consolident les échanges de jeunes entre la France et l'Allemagne, dans un contexte qui s'étend à l'Europe et au-delà.

Sur le terrain de jeu des programmes proposés par l'OFAJ – sur lequel évoluent des établissements scolaires, des fédérations de jeunesse, des partenariats professionnels ou culturels, ou encore des comités jumelages –, les échanges sportifs se placent à la cinquième place du classement des programmes qui rassemblent le plus de participantes et participants.



Charles de Gaulle et Konrad Adenauer au moment de la signature du Traité de l'Élysée, le 22 janvier 1963. Photo Élysée.



Depuis 1963, environ 520 000 jeunes ont participé à des programmes sportifs soutenus par l'OFAJ.

Les événements sportifs exceptionnels qui ont lieu cette année dans nos deux pays représentent autant d'occasions de conduire toujours plus de jeunes vers des échanges franco-allemands, qui leur permettent de vivre une expérience européenne. Alors que l'année 2024 sera marquée par les Jeux Olympiques et Paralympiques de Paris, le foot va mener la danse.

En effet, c'est l'Allemagne qui organisera l'UEFA EURO 2024. Ce petit guide vous présentera plusieurs thématiques, telles que les villes hôtes de la compétition, les stades, les supporters et l'histoire du foot. Le coup d'envoi de la saison sportive estivale franco-allemande sera marqué par le Championnat d'Europe de football masculin. Puis, elle se poursuivra à Paris, où des athlètes du monde entier vont tout donner pour gravir les marches des podiums olympiques.

Nous remercions les autrices et auteurs de ce guide. Nous souhaitons à toutes les personnes qui participeront à ces événements un bel été sportif franco-allemand et des expériences internationales passionnantes !



Tobias Bütow et Anne Tallineau



Chers visiteurs de France,



C'est toujours avec une grande joie et une pointe de nostalgie que je me remémore mes années professionnelles en France. J'ai pu découvrir deux grands clubs, l'Olympique de Marseille et les Girondins de Bordeaux, la ville et les supporters marseillais étant encore un peu plus chauds que ceux de Bordeaux. À Marseille, j'habitais alors en plein centre-ville, Résidence Jardin de Thalassa, et c'était génial parce que je cherchais aussi le contact avec les gens sur place. Après les victoires, il n'était pas rare que l'on me demande, lors de promenades, d'aller dans des magasins ou des bars pour raconter ce qui s'était passé sur le terrain. J'ai trouvé cela unique.

Ce n'est pas seulement pour cela que je me vois comme un ambassadeur de l'amitié franco-allemande. J'ai appris la langue et j'ai adopté le mode de vie des habitants du sud de la France, c'était naturel pour moi. Je pense que grâce à mon passage à Marseille, heureusement couronné de succès sur le plan sportif – d'ailleurs en compagnie du grand Karlheinz Förster – j'ai pu rendre quelque chose aux Français.

Et je pense que l'inverse sera également vrai si vous, chères Françaises et chers Français, vous vous rendez en Allemagne pour y vivre le championnat d'Europe. D'autant plus si c'est pour soutenir une équipe nationale qui, à mon avis, avec ses stars comme Griezmann ou Mbappé, est aussi l'un des grands favoris pour le titre. Vous avez là une équipe exceptionnelle, chapeau !

Des villes comme Düsseldorf ou Cologne sont synonymes d'ouverture sur le monde et de liens particulier avec la France. Düsseldorf, où votre équipe jouera son premier match de groupe contre l'Autriche, se fait souvent appeler le petit Paris. En 2017, nous avons déjà célébré ici une grande fête française, lorsque le Tour de France a démarré chez nous, sur les bords du Rhin. Je suis sûr que l'Allemagne dans son ensemble sera un très bon hôte, aimable, prévenant, très tolérant et qui sait faire la fête avec des gens de toutes les régions d'Europe.



C'est particulièrement facile dans la vieille ville de Düsseldorf, avec ses nombreux restaurants et bars. J'ai donc particulièrement hâte de pouvoir vous accueillir, chères Françaises et chers Français, dès le début de l'Euro, ici, chez nous. Vous pouvez vous en réjouir d'avance. Pour ma part, je vous souhaite de passer un très bon moment à Düsseldorf et ailleurs pendant cet Euro en Allemagne.

Amicalement Klaus Allofs



Chères Françaises, chers Français,

Je suis toujours très heureux quand je peux me rendre dans votre beau pays. De mon expérience en tant que professionnel chez les Girondins de Bordeaux, j'ai ramené beaucoup de savoir-vivre pour ma vie future. Notamment, bien sûr, le plaisir d'une cuisine raffinée et le plaisir de déguster un vin rouge fabuleux. Régulièrement, j'organise des voyages œnologiques dans la région de Bordeaux, car j'y ai été si bien. Là-bas, le mélange de la culture, du paysage, de la gastronomie me plaît tellement que je reviens toujours chez vous. De temps en temps, j'y rencontre d'anciens collègues à moi, Patrick Battiston par exemple, ou encore Alain Giresse, deux footballeurs tout à fait remarquables de mon époque. On avait d'ailleurs du succès ensemble, nous avons été deux fois champions de France, en 1984 et 1985. Quand je suis dans la région, je passe toujours par le centre d'entraînement des Girondins, j'y suis toujours très bien accueilli, c'est une chose merveilleuse. C'est quelque chose que j'ai aussi mis en valeur dans mon livre *Mes deux vies*.

Je pense donc que j'ai pu contribuer ma petite part à consolider l'amitié franco-allemande dans la société française. Je n'ai en tout cas jamais perçu de ressentiment. Partout, j'ai été accueillie avec beaucoup de gentillesse et de respect, cela m'a énormément apporté.

Vous aussi, chers visiteurs de France, vous allez aimer votre voyage en Allemagne. Tout d'abord, nous, les Allemands, savons également être très accueillants et nous avons aussi beaucoup à offrir sur le plan culinaire. De plus, il y a beaucoup de belles régions en Allemagne, comme la Moselle ou la Forêt-Noire, sans oublier les villes qui accueilleront l'Euro – Cologne, Düsseldorf, Dortmund, Gelsenkirchen, Francfort, Hambourg, Berlin, Stuttgart, Leipzig ou Munich : ce sont toutes des villes où les gens sont ouverts, chaleureux et, de surcroît, passionnés par le football. Et puis, tout le monde est impressionné par votre équipe nationale. Elle possède un réservoir de joueurs sensationnel, c'est vraiment incroyable.

Lors de la Coupe du monde 2006, l'Allemagne s'est montrée très ouverte sur le monde et a fait naître comme par magie un conte d'été plein d'ambiance dans le pays, dans les stades et dans les fanzones. Je suis sûr qu'il en sera de même cette fois-ci. Je suis donc très heureux de vous accueillir, chères Françaises et chers Français. Vous êtes chez des amis.

Bien à vous Dieter Müller





Philipp Lahm : « Les Bleus vont faire un malheur ! »

Philipp Lahm, 113 sélections avec la Nationalmannschaft, membre du club très sélect des joueurs ayant levé la Coupe du monde en tant que capitaine de leur sélection, a tout gagné dans sa carrière, de la Ligue des Champions à la Coupe du monde des clubs, sans oublier ses 14 trophées nationaux (8 championnats et 6 coupes). Tout, sauf l'Euro ! Qu'à cela ne tienne, il compte la réussir en 2024 en tant que directeur du tournoi au nom de la société « Euro2024 SARL » créée à cet effet par l'UEFA et la fédération allemande.

Pour notre guide de voyage, il a évoqué quelques souvenirs de sa carrière hors norme.



Photo Bureau P. Lahm.

Monsieur Lahm, vous avez joué contre des équipes françaises avec votre club, le Bayern Munich, et avec l'équipe nationale d'Allemagne. Comment avez-vous perçu le football français à ces occasions ?

Le football français prouve depuis des décennies qu'il est possible de planifier de manière ciblée un développement et une promotion positifs dans le football et d'organiser les processus de manière à obtenir au final un style de jeu performant et séduisant. Lors des matchs internationaux contre la France notamment, nous avons toujours dû repousser nos limites, car l'adversaire était si discipliné, si fort et si exigeant. Personnellement, j'ai eu la chance de participer à deux victoires en deux matchs internationaux contre la France. Mais dans les cas, cela aurait pu se passer autrement. . .

Quel est le rang que vous attribuez au football français ?

Lorsque la France a remporté de manière très impressionnante le titre de champion du monde dans son propre pays en 1998, j'avais 14 ans et des joueurs comme Zidane, Deschamps,



Djorkaeff, Karembeu ou Lizarazu, avec qui j'ai eu la chance de jouer plus tard au Bayern de Munich, m'ont fasciné. Depuis 1998, la France a remporté deux titres de champion du monde et un championnat d'Europe, ainsi que la Ligue des nations, et elle a joué trois finales de championnat d'Europe ou de Coupe du monde – franchement, c'est un bilan sensationnel sur les 25 dernières années ! De plus, ce sont souvent des joueurs français ou formés en France qui font la différence dans leurs clubs, pas seulement en France, mais dans les meilleurs championnats comme l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne ou l'Italie. Cela illustre bien l'importance du football français aujourd'hui.

Lors de la Coupe du monde 2014, vous avez rencontré la France avec l'équipe nationale allemande en quart de finale à Rio, une victoire serrée 1-0. Quels souvenirs gardez-vous de ce match ?

C'était effectivement très serré – et il faisait très chaud ! Avec la chaleur qui régnait dans le stade Maracanã, le fait que Mats Hummels ait marqué le 1-0 de la tête très tôt après un coup franc a été un énorme avantage pour nous. Nous avons ensuite contrôlé le match pendant une grande partie de la rencontre, mais les dernières 15 minutes ont été très, très serrées pour nous. Karim Benzema a même failli égaliser – si nous n'avions pas eu Manuel Neuer dans les buts, on serait probablement allé jusqu'aux prolongations.



Il y a dix ans, au Maracanã. Le dénouement de la dernière des 113 sélections de Philipp Lahm. Agência Brasil, CC BY 3.0 BR, Wikimedia Commons, extrait.

Quels sont les footballeurs français qui vous ont particulièrement impressionné ?

Il est difficile de décrire avec des mots le maniement du ballon et la vision d'ensemble de Zinedine Zidane. Cette élégance et cette détermination, cette perfection – il était un plaisir à observer et il était un modèle pour chaque footballeur. Il en va de même pour Thierry Henry, dans un rôle différent. Il faut aussi mentionner des joueurs comme Patrick Vieira, Lilian Thuram, Laurent Blanc ou Nicolas Anelka. Même si c'est presque inapproprié de citer des joueurs en particulier, tant le nombre de joueurs ayant produit un jeu admirable, est important. On risque d'en oublier, et ce serait injuste.

En tant que Munichois, je ne peux en aucun cas passer à côté de Franck Ribéry, qui a joué un rôle déterminant dans le triplé du FC Bayern en 2013 et qui a enthousiasmé toute la Bundesliga pendant des années. Franck a acquis un statut de légende au FC Bayern !

Avez-vous une explication sur le fait que le système de formation des jeunes en France soit si étonnamment exceptionnel ?

En France, la fédération travaille de manière ciblée et très intelligente pour que les meilleurs talents, formés de manière optimale, parviennent à faire le saut dans le football professionnel. La fédération joue un rôle de moteur important pour la formation car celle-ci repose sur un système centralisé. Elle coordonne 16 académies qui agissent de manière très cohérente, à la fois exigeantes et très attentionnées avec les jeunes. Les jeunes joueurs peuvent s'y développer



Franck Ribéry sacré Roi de Bavière, en tout cas selon son équipementier. Photo Ibliskov, Flickr.

pendant la semaine et jouer le week-end dans leur club d'origine. Ils bénéficient ainsi d'une formation de haut niveau tout en restant dans leur environnement social d'origine. De plus, l'accent est mis sur une formation tactique intensive et uniforme. Ce qui m'enthousiasme à titre personnel, c'est qu'en France, le duel 1 contre 1 sur le terrain revêt une plus grande importance dans la formation, tant sur le plan offensif que défensif. Ce n'est pas un hasard si tant de joueurs français sont exceptionnellement

bons en dribble – et si tant de joueurs défensifs sont excellents en défense.

Qu'est-ce qui distingue ce système du concept allemand de formation des jeunes ?

En Allemagne, le travail avec les jeunes est organisé de manière plus large. Il y a environ 400 centres de formation répartis dans les 16 ligues régionales. Et chacune de ces fédérations régionales apporte ses propres priorités et impulsions. Le plus grand nombre possible de talents y est encouragé, mais pas nécessairement de manière que les meilleurs talents arrivent à faire le saut vers le football professionnel. Finalement, ce sont les clubs qui portent davantage la responsabilité en Allemagne.

Que peut apprendre le football allemand du football français ?

Dans le football de haut niveau, il s'agit en principe de toujours apprendre des meilleurs et de se développer en conséquence. Le football français fait partie de l'élite, avec le football espagnol. Le DFB est donc bien avisé de s'en inspirer. En Allemagne, on n'a malheureusement pas réussi à mettre en place un système clair et compréhensible. Plus récemment, le DFB a tiré les conclusions qui s'imposaient et a repourvu des postes importants dans la formation. Il faudra des années pour combler notre retard. Il est donc d'autant plus important de ne plus tarder !.

Vous avez joué au FC Bayern avec quelques stars françaises comme Willy Sagnol, Bixente Lizarazu ou Kingsley Coman. Comment avez-vous perçu ces joueurs ?

Willy et Liza étaient incroyablement professionnels et ambitieux sur le terrain. Ils savaient ce qu'il fallait faire pour réussir au plus haut niveau. J'ai encore en tête une scène où, en 2001, ils traversent tous les deux le stade San Siro de Milan côte à côte, portant le maillot du Bayern et tenant la coupe de la Ligue des champions, pour fêter avec les fans du Bayern la victoire en finale contre Valence. Liza à gauche, Willy à droite – et la coupe au milieu ! Pour moi qui avais 17 ans à l'époque, c'était un événement qui m'a motivé et poussé. Je voulais aussi tenir cette Coupe aux grandes oreilles dans mes mains !

Quant à Kingsley Coman, je l'ai connu à la fin de ma carrière. Il a un dynamisme et une détermination remarquables dans son jeu. Dès ses débuts au FC Bayern, il a montré à quel point ses incursions étaient dangereuses. Je me souviens encore très bien de son premier match en Ligue des champions avec le FC Bayern, lorsqu'il est entré en jeu au Pirée à une trentaine



de minutes de la fin et qu'il a été à l'origine d'un but dans les trois ou quatre dernières minutes et obtenu le penalty pour le score final de 3-0. Là, nous avons tous su immédiatement : ce garçon a vraiment du talent !

Sagnol et Lizarazu étaient des latéraux, comme vous. Que vous ont-ils donné ?

On voyait qu'ils avaient reçu une formation de point sur le plan tactique, et qu'ils avaient accumulé beaucoup d'expérience. Ce mélange m'a plu. Ils faisaient partie du top mondial sur leurs positions respectives, sur lesquelles – à gauche comme à droite – j'ai également pu évoluer au cours de ma carrière. Ils savaient toujours très exactement ce qu'il fallait faire sur le terrain et à quel moment. En tant que très jeune joueur à l'époque, c'est quelque chose qui m'a marqué.



Kingley Coman, depuis 2015 dans le maillot du Bayern, et très apprécié par tous en Bavière. Sven Mandel, CC BY-SA 4.0, Wikimedia Commons.

Pour conclure : De quoi pensez-vous que les Français sont capables lors de l'UEFA Euro 2024 ?

De tout ! Les différents joueurs évoluent tous à un niveau de classe mondiale. Ils apportent leurs qualités respectives à l'équipe et apparaissent ainsi comme une unité soudée. L'entraîneur Didier Deschamps y est pour quelque chose. Champion du monde en tant que joueur et entraîneur, il sait exactement comment diriger un groupe composé de vedettes et ce dont ces joueurs ont besoin pour pouvoir fonctionner en tant qu'équipe. Les Bleus sont synonymes de volonté inconditionnelle et d'engagement maximal, ils sont certainement les grands favoris pour le titre. Pour ma part, j'ai hâte de voir cet Euro avec une équipe de France qui va faire un malheur.

Et les supporters français, que peuvent-ils attendre de l'UEFA EURO 2024 ?

L'UEFA EURO 2024 chez nous en Allemagne, au cœur de l'Europe, sera une fête du football pour tous les supporters. Ce tournoi rappelle nos valeurs occidentales importantes telles que la liberté et la démocratie, la tolérance et la diversité, le respect et le fair-play. Nos pays vivent tous des moments difficiles. Il est donc d'autant plus important de promouvoir la cohésion sociale et de la célébrer. Le football joue un rôle important à cet égard. Il a le pouvoir positif de relier les gens entre eux. En Allemagne, chaque supporter français peut s'attendre à tomber sur des hôtes accueillants et communicatifs, sur des gens qui ont envie de faire la fête et être de bons hôtes. En 2024, la France et l'Allemagne sont liées par la grande contribution qu'elles peuvent apporter toutes les deux à un vivre-ensemble en paix dans le monde. La France avec les Jeux Olympiques de Paris, l'Allemagne avec l'UEFA EURO 2024. Je me réjouis de ce jeu de passes à deux, sportif et pacifique.

Propos recueillis par Stephan Klemm



Où est-ce qu'on va mettre les pieds ?

Prêt à partir en voyage ? Faites-vous partie des heureux détenteurs de tickets pour un match de l'Euro, voire plusieurs ? Ou bien comptez-vous suivre les matchs à la télévision ? D'une manière ou d'une autre, les grands événements internationaux sont autant d'opportunités de faire connaissance avec le pays hôte. Ils permettent d'apprécier s'il s'agit d'un vrai pays de football dont les habitants ont une affinité avec ce jeu extraordinaire. Ces tournois qui s'étalent sur tout un mois sont aussi l'occasion de plonger dans une culture de football singulière, de s'imprégner de sa mémoire partagée, d'apprendre sur des villes et des régions qu'on ne connaît pas ou mal, de se faire une idée d'un mode de vie différent.

Ce livre voudrait vous aider à profiter pleinement du voyage, que vous vous soyez déplacé en Allemagne ou bien resté sur votre canapé. Il est organisé autour des dix villes hôtes retenus pour l'UEFA EURO 2024.

Villes accueillantes, arènes impressionnantes

Si vous aimez la diversité des régions de France, vous allez adorer celle de l'Allemagne. C'est un tel patchwork de dialectes, de spécificités locales, de cultures régionales, qu'on se demande presque comment ils font pour mettre en place une équipe nationale.

Comme ailleurs, le football en Allemagne s'est développé à partir des centres urbains et industriels. Introduit par la bourgeoisie anglophile, il est vite devenu une culture populaire dans tous les sens du terme.

Ce qu'on a souvent tendance à oublier, c'est que les 83 millions d'Allemands habitent un pays dont la superficie couvre à peine 60 % de celle de la France. Résultat : la densité de la population y est deux fois plus élevée : 233 Allemands se partagent un kilomètre carré, contre 117 Français.

Il en résulte un grand nombre d'importantes agglomérations urbaines, ce qui explique le véritable maillage du territoire avec des stades de qualité, souvent pleins à craquer le week-end, quelle que soit leur capacité.

Pour le comité d'organisation, le choix des villes hôtes, en dehors des incontournables comme Munich, Dortmund ou Berlin, tourne au casse-tête. Il n'y en aura clairement pas pour tout le monde.

Plusieurs hauts-lieux du football allemand ne se retrouvent pas dans la liste de l'Euro. Et ce n'est pas faute d'avoir eu envie. Brême, Mönchengladbach, Hanovre, Nuremberg, Kaiserslautern – qui cumulent entre eux, mine de rien, vingt-quatre titres de champion d'Allemagne – ne figurent pas sur notre itinéraire de voyage, alors qu'ils disposent de grands stades capables d'accueillir des matchs internationaux. Sans même parler des nombreuses enceintes modernes et confortables, mais finalement trop petites pour un tournoi de cette taille, comme à Leverkusen et Bochum, à Fribourg et Hoffenheim, à Wolfsburg et Mayence, ou encore à Augsburg.

Un détail cocasse auquel on ne s'attendait pas lors du choix des villes hôtes : en 2024, quatre parmi elles ne sont même plus pensionnaires de la Bundesliga ! À Berlin, Hambourg, Düsseldorf et Schalke, on a du mal à remonter au premier niveau. En attendant la promotion tant espérée, ces clubs, avec leur arène énorme et un public fidèle dont la passion reste intacte même après une relégation douloureuse, gonflent les affluences de la « *Zweite Bundesliga* ». Avec plus de



28 000 spectateurs par match en moyenne, le deuxième niveau allemand dépasse la Ligue 1 Française et talonne celles de la Liga espagnole.

Quelle que soit leur performance actuelle dans la hiérarchie du foot, toutes les villes hôtes se sont mises sur leur trente-et-un pour accueillir leurs voisins européens. Elles n'ont qu'une envie : vous montrer qu'elles valent bien le détour et que leur culture de foot locale mérite qu'on la découvre.

Crises à répétition, doutes persistants

Quant au football allemand dans son ensemble, il traverse une période inédite de doutes et d'anxiété sur son avenir.

La Bundesliga a beau ronronner, avec un spectacle de qualité apprécié par une moyenne de 43 000 spectateurs par match, elle est tout de même amenée à se poser de nombreuses questions. Est-ce un signe de bonne santé si c'est quasiment toujours le même club qui remporte le titre ? Comment éviter que l'écart financier avec l'Angleterre se creuse encore davantage ? Comment rester compétitif sur le plan européen ?

Les supporters, remarquablement bien organisés, ont leur propre idée. Après avoir remporté la bataille contre la programmation de matches le lundi, ils se sont opposés avec succès à la tentative de la ligue de vendre un pourcentage de ses futurs revenus à un investisseur d'envergure internationale. Selon eux, l'argent tout seul ne peut pas être l'avenir du football. Naïfs ? Peut-être. En tout cas, ils veulent être écoutés et ils le font comprendre par des actions parfois spectaculaires, parfois énervantes (le jet massif de balles de tennis par exemple). Les dirigeants feraient bien de les consulter.

Quant à l'équipe nationale, pendant des années l'étendard du football allemand, toujours au strict minimum en quart de finale de toute compétition internationale, elle s'est fait éjecter sans tambours ni trompettes au premier tour des deux dernières Coupes du monde, de manière presque surréaliste.

Évidemment, cela soulève des questions. Sur l'efficacité du système de détection et de formation des talents. Sur les qualités des sélectionneurs qui se succèdent à un rythme inhabituel. Sur le fonctionnement de la fédération, toujours forte de ses sept millions de membres, mais dont la gestion et les querelles intestines interrogent.

L'EURO 2024 ne résoudra pas toutes les difficultés du football allemand. Mais elle représente une occasion bienvenue de se rappeler à quel point ce jeu traverse la société, réunissant, ne serait-ce que momentanément, les générations et les catégories socio-économiques dans des émotions authentiques et partagées. Rien que pour cela, le football mérite sa fête continentale.

Et pour la célébrer, l'Allemagne s'y prête à merveille.



Visiblement, Cologne est ravie d'accueillir l'Euro en 2024 ! Et avec un ticket pour un match, vous aurez 36 heures de transport public gratuit. Photo Sportamt Köln, Eduard Bopp.



Zollverein

Le gigantesque complexe industriel de la Zeche Zollverein, témoin d'un passé industriel révolu, listé dans le patrimoine mondial de l'UNESCO, converti en attraction touristique et lieu culturel.



La Ruhr

Un passé révolu. Un avenir à inventer

Dans la langue allemande, la Ruhr n'est que le nom d'une modeste rivière, pas plus importante que la Creuse ou la Vilaine. Dans l'imaginaire français, en revanche, « la Ruhr » désigne l'immense agglomération qui s'était formée à toute vitesse à partir du XIX^e siècle et qui était vite devenue emblématique de la puissance économique de l'encombrant voisin allemand, mais aussi de la menace militaire qu'il représentait.

Comment disent les Allemands alors, pour parler d'un territoire qui regroupe une douzaine de grandes villes industrielles et compte plus de cinq millions d'habitants ? Eh bien, ils ont le choix : « *das Ruhrgebiet* » (« la région de la Ruhr ») est sans doute la dénomination la plus fréquente. Mais il y a aussi « *der Ruhrpott* » (souvent abrégé en « *der Pott* »), qui renvoie à la « cuvette » de cette vallée. Puis il y a, « *das Revier* », qui fait référence au « bassin minier », sans même faire allusion à la mine, tellement ça va de soi.

Après chacune des deux grandes guerres du XX^e siècle, le contrôle de sa production de charbon, de fer et d'acier a été l'enjeu primordial de la paix. Entre 1923 et 1925, les Français et les Belges ont carrément occupé la région dans le but de faire respecter par la force les obligations de paiement fixées dans le Traité de Versailles. Et entre 1948 et 1950, la « question de la Ruhr », comme on disait à l'époque, révélait toute l'appréhension de la France envers la nouvelle Allemagne naissante. Jusqu'à ce que Jean Monnet ait l'idée de génie d'intégrer les Allemands dans une « Communauté du Charbon et de l'Acier », tournée vers l'avenir, et devenue l'Union européenne dans laquelle nous vivons.

Comme pour le Nord français, l'image de la région est indissociable de son passé fait de charbon et d'acier. Et comme les Nordistes, les gens de la Ruhr cultivent une nostalgie douce-amère d'un passé dont on ne souhaiterait pas qu'il revienne, mais qu'on regrette quand même, car il était source d'une identité collective forte. « Les Corons » de Pierre Bachelet, entonnés dans les tribunes de Bollaert, font écho à l'hymne touchant « Bochum » de Herbert Groenemeyer, chanté avec la même ferveur dans le stade de cette ville qui héberge le Musée Allemand de la Mine.

Aujourd'hui, les mines de la Ruhr sont fermées, cette région qui a si souvent été au centre des conflits armés est en train de se réinventer, tant bien que mal, un avenir. Ce qui est resté inchangé au cours de toutes ces années, c'est l'empreinte du football : les mastodontes de Schalke et Dortmund avec leurs stades magnifiques, les innombrables clubs amateurs qui créent du lien social à travers le territoire, et cette conviction inébranlable que c'est ici et nulle part ailleurs que bat le cœur du football allemand.



Schalke, je connais

Mais Gelsenkirchen, c'est où déjà ?

Une blague vieille comme la Ruhr, ou une question posée par beaucoup de personnes en Allemagne et au-delà ? Il est indéniable que le FC Schalke 04 [prononcer « *noul-fir* »] est bien plus connu que la ville de Gelsenkirchen où il a ses racines. Et qui sait que le nom de ce club aussi légendaire que, disons, mouvementé, est simplement celui du quartier qui l'a vu naître ? D'ailleurs, si vous scrutez attentivement l'écusson un peu inhabituel de Schalke 04, vous verrez aisément que le « G » majuscule pour « Gelsenkirchen » entoure, comme pour les protéger, les initiales de son club chéri.



Sur le fond bleu du blason de Schalke se détache le « G » majuscule pour Gelsenkirchen.

Les mauvaises langues diront que Gelsenkirchen ne mérite pas mieux. Il est vrai que dans les classements des grandes villes allemandes – peu importe qu'ils mesurent le revenu moyen par habitant ou l'attractivité du marché de Noël – elle figure invariablement parmi les bonnes dernières.

Et pourtant : cette ville de 270 000 habitants est fière de son identité, étroitement liée à son développement accéléré durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, suite à la découverte des gisements de charbon. Le grand entrepreneur Friedrich Grillo pousse à l'industrialisation tous azimuts

du district, la petite commune de l'époque se voit reliée au réseau ferroviaire, elle voit émerger la Société Anonyme de l'Industrie Chimique, la Fédération des Mines et des Acières, la Manufacture du Verre et des Miroirs. En 1875, Gelsenkirchen est érigée au rang de ville, et en 1903, la commune de Schalke y est rattachée. À cette époque, avec 14 fosses et 70 puits, Gelsenkirchen est l'une des capitales européennes du charbon.

Aujourd'hui, c'est de l'histoire ancienne. La crise du charbon des années 60 sinistre l'industrie de toute la région. En 2000, la dernière mine de Gelsenkirchen – appelée « Hugo » – est fermée, la ville doit se réinventer entièrement.

Et le football dans tout ça ?

Peu surprenant, l'histoire du football local est indissociable de celle de la mine. Le 4 mai 1904, une bande de garçons fonde un club du nom de Westfalia Schalke. Afin de pouvoir rejoindre la fédération sportive régionale, ils adhèrent en 1912 à l'association de gymnastes de Schalke,



Trois stades légendaires. La Glückauf-Kampfbahn de 1927, aujourd'hui monument classé ; l'ancien Parkstadion qui a servi de 1973 à 2001, intégré dans le siège du club ; puis l'Arena moderne d'aujourd'hui. Photos 1 et 2 Wikimedia, photo 3 Steffen Hampe.



avant de devenir enfin un club autonome en 1924, sous le nom de FC Schalke 04. C'est à ce moment-là qu'ils adoptent le bleu et blanc.

L'hymne qu'ils se choisissent, basé sur une vieille chanson de chasse, nous le chantons encore aujourd'hui ! « Bleu et blanc, comme je t'aime ! » Il parle du passé et de l'avenir : « Mille feux dans la nuit nous ont porté bonheur. Mille amis qui se soutiennent font que le FC Schalke ne sombrera jamais. » Il est vrai que Gelsenkirchen a longtemps été appelé la ville des mille feux, d'après les torchères brûlant le grisou des mines et illuminant le ciel dans la nuit.

Un autre mot-clé issu de l'industrie minière est les « Knappen ». Cet ancien terme pour un mineur ayant achevé son apprentissage est vite devenu le surnom de toute la communauté de Schalke, autant des joueurs que des fans. (D'ailleurs, la carte de paiement dans l'enceinte de l'Arena s'appelle bien la « Knappenkarte ».) Peu étonnant que le mot soit connu à travers le pays entier, car l'équipe des Knappen a laissé une empreinte indélébile sur la culture du football allemand des années 1920 et 1930. D'abord par son style de jeu, composé de passes courtes directes qu'on appellerait sans doute aujourd'hui « one touch » ou « tiki-taka », révolutionnaire à l'époque et nommé, avec admiration, « la toupie de Schalke » (« Schalker Kreisel »).

Une innovation tactique qui a apporté au club six titres de champions d'Allemagne, remportés entre 1933 et 1945. Bien entendu, le régime nazi ne laissait pas passer

l'occasion d'exploiter la popularité du club et son enracinement dans la classe ouvrière à des fins propagandistes. Nombreuses sont les photos où les joueurs posent avec des dignitaires nazis, y compris Adolf Hitler lui-même.

Cette proximité apparente a tout naturellement fait l'objet d'interrogations, de polémiques et d'investigations par la suite. Il faut reconnaître que le FC Schalke a été le premier club allemand à avoir le courage d'affronter ces années sombres en commanditant une étude scientifique indépendante auprès d'un institut historique de renom. Publié en 2005 après 18 mois de recherche approfondie sous le titre de « *Entre le bleu et le blanc, il y a le gris* », cet ouvrage de 360 a fait date. Son titre résume bien les résultats de l'enquête : il y avait bien des suiveurs, des opportunistes et des profiteurs parmi les joueurs et les dirigeants, mais



Couverture du livre de Stephan Goch, 2005.



il n'y en avait pas qui occupaient des postes élevés au sein du parti nazi, et les joueurs de Schalke n'étaient pas non plus épargnés par la conscription à la Wehrmacht. Ni héros ni criminels au sein du club, mais pas non plus d'efforts pour protéger les membres juifs.

Aujourd'hui, les fans de Schalke s'engagent dans un travail de mémoire actif, dans des initiatives contre les discriminations et l'essor de l'extrême droite dans la ville. Ainsi, l'association *Schalcker Fan-Initiative*, fondée dès 1992 sous le nom initial de « *Schalcker contre le racisme* », travaille étroitement avec la direction du club, la communauté juive de la ville, l'institut de l'histoire locale et d'autres organisations.

Un club vivant, une histoire passionnante

Le FC Schalke 04 est un club vivant et plein de force, même s'il faut reconnaître que son palmarès commence un peu à vieillir : son dernier titre de champion d'Allemagne, en 1958, est un souvenir bien lointain, sa

victoire sensationnelle en Coupe UEFA – remportée par une équipe tendrement appelée les « *Eurofighters* » contre le grand Inter de Milan – date de 1997, et la dernière de ses cinq Coupes d'Allemagne de 2011. Mais l'amour démesuré dont ce club fait l'objet ne dépend pas des titres.

Avec 170 000 membres, il est l'un des derniers clubs de haut niveau à être resté une association sportive à but non-lucratif, le sixième club du monde en nombre d'adhérents. Et même quand ça va mal, comme lors de la relégation en juin 2023, le soutien bleu et blanc ne faiblit pas, il vibre jusqu'au bout. Une loyauté des fans qui a remporté le respect du pays entier.

Et la capacité inégalée de ce club à ne pas gagner les championnats qui lui tendent pourtant le bras – comme celui de 2001, déjà célébré sur la pelouse de Gelsenkirchen avant d'être ravi (une fois de plus) par le Bayern grâce à un but improbable dans les arrêts de jeux à Hambourg – suscite partout une certaine tendresse pour



Dans le musée des Beaux-Arts de Buer. Crédit photo Kirsten Lipka.



Schalke, jamais champions de la Bundesliga, mais « champions des cœurs », comme l'a formulé, dans son désespoir, le président légendaire Rudi Assauer.

Un club chargé d'affection, malgré les frasques et polémiques dont il a le secret. Au cours des décennies, ses dirigeants, certains joueurs, et aussi quelques supporters ont enrichi l'histoire de la Bundesliga d'épisodes pour le moins inhabituels, voire de vrais scandales. Toujours à fleur de peau, Schalke est un fournisseur fiable de vives émotions, ce dont témoignent les assemblées générales annuelles à haute intensité. C'est ça aussi, la « règle des 50 + 1 », qui continue à donner la voix aux simples membres.

Schalke, c'est une histoire passionnante, bien documentée dans le musée du club, qui se trouve directement dans l'Arena et qui propose régulièrement des Expos spéciales (5 €). À ne pas rater !

De l'art, partout en ville

Et ne manquez surtout pas de traverser cette ville de Gelsenkirchen les yeux grands ouverts. Vous remarquerez vite que l'art occupe une place importante dans l'espace public, réparti sur l'ensemble de la ville. Il y a par exemple le « Blobster » (Gereon Krebber) près de la mairie du quartier de Buer, la sculpture de « l'Hercule nu » (Markus Lüpertz) dans le Nordsternpark Horst, ou les fameux reliefs bleus d'Yves Klein qui rayonnent vers l'extérieur à travers les fenêtres du Musiktheater im Revier.

Tout autour, on trouve des installations qui se sont fondues dans le paysage urbain



Ballon au pied, même à l'église ! Crédit photo Kirsten Lipka.

et qui attirent trop rarement l'attention. Les peintures murales de grande taille de style « street art » sont plus récentes et apportent des touches de couleur dans les endroits très fréquentés (par ex. l'artère « Schalker Meile », la station de taxis à la Gare Centrale, ou encore dans les rues latérales).

Également gratuit, selon le souhait de la ville de rendre la culture accessible à tous, le musée des beaux-arts de Buer propose des expositions d'artistes de renom. La visite de l'exposition permanente « cinétique » est un temps fort pour les grands et les petits.

Parmi les petits trésors plutôt cachés à ne pas manquer : le vitrail de l'église Saint-Joseph, qui montre saint Aloyse de Gonzague ballon au pied, portant — bien sûr ! — des chaussettes bleues et blanches. Située dans la Kurt-Schumacher-Straße, cette « église de Schalke » est régulièrement



ouverte les jours de match et sert de point de rencontre aux fans sur le chemin de l'Arena. Cette dernière comprend d'ailleurs aussi une chapelle consacrée, dans laquelle des milliers d'enfants ont déjà été baptisés. (Dommage que les prières pour la victoire ne soient pas exaucées plus souvent.)

Tous les chemins mènent vers le « Biergarten »

Faut-il encore expliquer le concept du « Biergarten » allemand, ces brasseries de plein air emblématiques et populaires ? Voici nos recommandations pour un petit verre détendu sur le chemin de l'Arena ou en ville :

- Le Biergarten « **Schlössken** » dans le parc du château de Berge.
- Sur la « **Schalkers Meile** » : les bars de supporters et les foyers du club, sans oublier la « Glückaufkampfbahn », le premier grand stade de Schalke construit en 1927.
- **Curry Heinz** à Sutum, près de l'Arena : il faut goûter les saucisses au curry aux saveurs originales et aux différents degrés de piquant, si typiques pour la Ruhr.
- Le **centre-ville de Buer** avec de nombreuses possibilités de restauration sur la Hochstraße, la Horster Straße ou dans les rues secondaires (par ex. Hagenstraße ou Domplatte).
- Le **Nordsternpark** à Horst, qui propose les matchs sur grand écran dans l'amphithéâtre, plus le Football Village et le programme pour les fans durant l'Euro 2024, avec son Biergarten adjacent.
- Autour de la **place Heinrich-König**, par exemple le GEBräu, la Friesenstube, ou

la Gaststätte Kenkenberg, le Café Faber, le Graziella II ou l'Altstadtcafé.

- Le café Rosi très rétro dans la Weberstraße, près de la gare.

Quartier créatif avec « subculture »

Ceux qui ressentent l'envie d'une touche de « subculture » underground à la berlinoise années 80 devraient se diriger vers le sud. Dans la Bochumer Straße, à trois arrêts du tramway 302 depuis la Gare Centrale de Gelsenkirchen (ou à pied), le quartier créatif Ückendorf se développe depuis quelques années. Il fait partie d'un programme soutenu par le ministère de la Culture et des Sciences du Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie. Ückendorf est l'un des 16 quartiers sélectionnés dans la Ruhr qui sont encouragés dans le développement d'espaces et centres de créativité artistiques dans le cadre de la transformation urbaine, économique et culturelle de la région.

Concrètement, les locaux commerciaux vides sont progressivement réactivés et les immeubles en mauvais état sont réhabilités. Cela ne se fait pas uniquement grâce aux subventions du ministère, mais en collaboration avec les acteurs locaux de la ville de Gelsenkirchen et les artistes, les entrepreneurs et toute personne intéressée sur place.

Et c'est ainsi qu'est né un quartier avec des petits ateliers et des galeries dispersés, des bars, des lieux de rencontre comme la « Trinkhalle am Flöz » avec plus de 100 sortes de bières, baby-foot et table de ping-pong,



un magasin de skateboard « upcycling » avec une mini-rampe de skateboard dans l'arrière-cour peinte en couleurs, un centre socioculturel avec un programme culturel varié, ainsi que des bureaux de co-working et diverses start-ups qui s'y sont implantées.

Ückendorf est également le lieu d'origine de plusieurs festivals :

- Le « Places Festival » : le premier festival de réalité virtuelle d'Allemagne.
- La « Szeniale » : un festival des arts libres.
- Le « Licht an!/Tür auf! » : des ateliers et des galeries du quartier ouverts à la visite.

L'architecture dans les quartiers

Si l'on s'attarde sur la Bochumer Straße et que l'on regarde de plus près les façades des maisons, on remarque les portes inclinées, les fenêtres déformées et le fait que rien n'est vraiment droit. Les façades rénovées et ornées de stuc alternent avec les fenêtres condamnées et les clôtures de chantier. Au milieu de tout cela, se dresse l'église

Sainte-Croix, monument expressionniste tout en briques. Après avoir été « mise hors service » en 2007, elle s'est réveillée depuis 2022 en tant qu'église événementielle et constitue un véritable point de mire architectural. Elle a été construite d'après les plans de Josef Franke et est considérée comme son œuvre la plus importante. Elle ouvre à nouveau régulièrement ses portes pour des concerts, des réceptions et des événements et séduit par un système ingénieux visant à réduire au minimum la réverbération dans l'ancienne nef, sans pour autant diminuer la beauté du plafond tout en relief.

À proximité immédiate se trouve le contraste parfait : le parc scientifique avec ses larges baies vitrées et sa vue sur l'espace vert et le lac attenants. Là aussi, un détour par l'intérieur s'impose : les arcades du parc technologique accueillent régulièrement des expositions temporaires du « Pixelprojekt Ruhrgebiet », qui présente depuis 2007



Le parc scientifique d'Ückendorf. Crédit photo Kirsten Lipka.



des photographies qui documentent la vie de la région et ses mutations récentes.

Dans ce quartier, cela vaut la peine de regarder de plus près, de faire des recherches préalables sur les horaires d'ouverture ou encore de participer à l'une des visites guidées proposées gratuitement, car tout est en constante évolution. Il est facile d'engager la conversation avec les locaux, d'obtenir des conseils pour le temps libre ou même une visite spontanée. On y apprend également où on peut trouver d'autres vestiges miniers historiques (par exemple la cité minière « Flöz Dickebank »), la cité d'artistes Halfmannshof avec ses paisibles maisons à colombages ou la remarquable station artistique Rheinelbe de l'artiste Marion Mauss. Et de toute façon, ici on peut toujours parler foot, à toute heure, avec tout le monde.

Gelsenkirchen au vert

Les visiteurs qui ont de la Ruhr une image d'industrialisation à tout-va sont souvent

étonnés de voir à quel point Gelsenkirchen est verte. Plus de sept millions d'hectares d'espaces verts sont disponibles comme zones de loisirs de proximité. Rien que dix grands parcs en font partie. Près de la zone piétonne de Gelsenkirchen, le Stadtgarten invite à la promenade. Dès le début du mois de juillet, des concerts de klezmer et de jazz sont organisés tous les dimanches soir au pavillon de musique « SommerSound ».

Les terrils environnants, surnommés avec auto-dérision « les Alpes de la Ruhr », offrent suffisamment de place pour de longues promenades (ou footings) et de superbes vues sur la région de la Ruhr. Le vaste terril de Rungenberg à Beckhausen offre un panorama magnifique sur la cité minière de Schüngelberg avec la mine de charbon désaffectée Hugo adjacente, et fournit des couchers de soleil spectaculaires. Quitte à avoir un compte sur insta, autant y mettre des motifs surprenants !

Sur chacun de ces paysages verdoyants se trouvent des installations artistiques qui



Plus vert qu'on ne pense. Paysage de la Ruhr à Rungenberg. Crédit photo Kirsten Lipka.



Découverte de la région à vélo, sur la Grimberger Sichel. Crédit photo Kirsten Lipka.

servent de points de repère et sont visibles de loin. Sur le terril de Rungenberg, ce sont les « signes de nuit », deux luminaires en acier placés sur les deux sommets du terril. Les artistes Hermann EsRichter et Klaus Nocolak ont orienté les projecteurs de manière à ce que leurs angles complètent l'image d'un amoncellement de pyramides. Au sud, sur le terril Rheinelbe, trône l'escalier céleste de l'artiste Herman Prigann, que l'on peut gravir en suivant un parcours en spirale.

Si vous restez plusieurs jours, entre les matchs, il est absolument recommandé d'explorer la région à bicyclette. Ainsi, on peut non seulement atteindre rapidement les villes voisines depuis le terril Rheinelbe en empruntant l'une des nombreuses pistes cyclables. Filez tout le long du canal Rhein-Herne, jetez un coup d'œil, depuis le pont « Grimberger Sichel », sur les phoques et les girafes du parc ZOOM, faites une pause gourmande dans le « Stölting Harbour »



Simple, populaire, sympa. Le centre de Gelsenkirchen. Crédit photo Steffen Hampe.



à Bismarck, près de la marina, le nouveau port de plaisance.

Gelsenkirchen n'a pas la classe de Hambourg ni le glamour de Munich – que voulez-vous, c'est une ville typique de la Ruhr, simple, populaire, en pleine transition d'un passé minier vers un futur à inventer. Une ville qui, outre sa passion sans limite pour le football, offre un programme culturel varié. Il suffit de savoir où ! Pour plus de détails, rendez-vous aux points d'information mis en place spécialement pour l'Euro ou à la Hans-Sachs-Haus, dans la Ebertstraße, au centre touristique (rien que le bâtiment vaut déjà le détour, avec une exposition sur l'histoire de la ville sur deux étages !). Soyez les bienvenus chez nous. Et surtout : amusez-vous bien !



Susanne Franke, manager dans une ONG internationale, a passé les 30 premières années de sa vie à Gelsenkirchen. Vit à Cologne aujourd'hui, mais est restée très attachée à sa ville et à son club de cœur. Membre active de la « Schalker Fan-Initiative », elle est titulaire d'un abonnement dans le virage Nord (Place debout, bien sûr !).



Kirsten Lipka vit depuis toujours (= 1980) à Gelsenkirchen. Conceptrice de médias, elle se balade aussi en tant que journaliste freelance et blogueuse (→gelsenmylove.de) dans la scène artistique et culturelle de sa ville chérie.



Dortmund

L'amour véritable en noir-et-jaune

Je suis très heureux que deux villes de la Ruhr, Gelsenkirchen et Dortmund, accueillent des matchs de l'Euro 2024. Pourquoi ? C'est simple : les deux villes représentent quelque chose de spécial pour moi.

Fils d'une famille d'immigrés turcs, j'ai grandi à Gelsenkirchen dans un environnement fou de football. Ma mère, en particulier, a toujours été une grande supportrice de Fenerbahçe. Le reste de la famille soutenait en revanche Galatasaray. Autrement dit : les rivalités exacerbées autour du football, je connais. Par la suite, mon frère İlkay, qui a aujourd'hui l'honneur de porter le brassard de capitaine de la *Nationalmannschaft*, a joué de 2011 à 2016

pour le Borussia Dortmund sous la direction de Jürgen Klopp et Thomas Tuchel. Durant cette période, j'ai développé une sympathie pour le Borussia qui perdure encore aujourd'hui.

Entre le Borussia Dortmund et son voisin de Gelsenkirchen, le FC Schalke 04, il existe une grande rivalité et une antipathie réciproque (souvent surjouée) entre les supporters. C'est le derby le plus passionné de toute l'Allemagne ! Depuis que le S04 joue malheureusement assez souvent en 2^e division, nous devons nous contenter du petit derby, entre Dortmund et Bochum, une ville voisine où je vis et travaille depuis quelques années. Ça tombe bien : les couleurs du VfL Bochum sont également bleues et blanches. Avec ironie, les fans



Le directeur général du BVB, Hans-Joachim Watzke présente l'hommage aux mineurs qui ont écrit l'histoire de la Ruhr. Photo BVB.



appellent cette rencontre « le Derby B1 », d'après la route nationale « *Bundesstraße 1* » qui relie les deux villes.

La culture minière et industrielle de la Ruhr est profondément ancrée dans la mémoire collective des clubs de football de cette région. Pour illustration, en décembre 2018, le Borussia a disputé un match de Bundesliga avec des maillots spéciaux sur lesquels le logo du sponsor a été remplacé par l'inscription « *Danke Kumpel!* », le mot « *Kumpel* » signifiant à la fois « copain » et « mineur ». Il s'agissait d'un hommage à des générations d'ouvriers à l'occasion de la fin de l'exploitation du charbon dans la Ruhr après la fermeture de la dernière mine Prosper-Haniel à Bottrop, où mon oncle avait également travaillé comme contremaître.

Malgré les innombrables rivalités – un livre a un jour appelé la région de la Ruhr « le pays des 1 000 derbys » – je ne me sens pas seulement appartenir à Gelsenkirchen, Bochum ou Dortmund, mais à toute la région de la Ruhr, à son dialecte, à sa façon d'être.

L'amour véritable

Outre quatre rencontres du premier tour – y compris le troisième match des Bleus le 25 juin – Dortmund accueillera un huitième de finale et une demi-finale. Ce n'est pas un hasard. L'immense stade et son public en noir et jaune sont connus et appréciés dans toute l'Europe et le Borussia Dortmund est, après le FC Bayern, l'équipe la plus performante d'Allemagne durant les dernières décennies.

En fait, peu de fans dans la Ruhr utilise le nom de « Borussia ». On l'appelle plutôt le « BVB » (prononcer « bé-fao-bé »), d'après son nom complet de « *Ballspiel-Verein Borussia 09 Dortmund* ». En revanche, les fans sont bien nommés les « *Borussen* » et « *Borussinnen* ». Et ils sont au centre du club.



Le logo du Borussia Dortmund, vieillot ou hors d'âge ? En tout cas, interchangeable, selon les statuts officiels du club.

Car il y a peu de clubs auxquels la célèbre phrase de l'entraîneur écossais Jock Stein, « *Football without fans is nothing* », s'applique aussi bien qu'au BVB. Ce sont les supporters, leur attention, leur affection et leur soutien qui donnent au football son énorme importance sociale, commerciale et politique. Le BVB, c'est 190 000 membres, l'une des plus grandes associations sportives du monde. Plus de 65 000 fans sont organisés en plus de 800 clubs de supporters officiels à l'échelle nationale et plus de 150 fanclubs internationaux. Depuis 2004, le BVB dispose d'un département entier pour les affaires des fans (« *Fanabteilung* »), qui fait la liaison entre le club professionnel et tout son milieu de fans. C'est exemplaire : les personnels chargés des fans, experts en supportérisme



et travail social, se considèrent comme les premiers interlocuteurs pour tous les sujets relatifs aux supporters, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du club, et s'engagent activement en faveur des intérêts des fans. En outre, depuis l'an 2000, les fans du BVB disposent avec *Schwartzgelb.de*, l'un des plus grands fanzines d'Allemagne, d'une plateforme d'information et de discussion, dont l'objectif est d'offrir à cette grande communauté un forum d'échange et de servir de porte-parole de leurs intérêts.

Le club est conscient de ce lien profond avec ses supporters. La sincérité et l'intensité de leur affection est telle que le BVB a choisi, en 2010, la devise « *Echte Liebe* » (« L'amour véritable ») qui orne notamment le car de l'équipe.

Depuis les années 1990, le Borussia Dortmund est, année après année, l'un des

clubs européens qui attire le plus grand nombre de spectateurs. Son stade, avec 81 365 places, est le plus grand d'Allemagne. Construit à l'occasion de la Coupe du monde de 1974, le *Westfalenstadion* a été rebaptisé *Signal Iduna Park* depuis 2005 (d'après le nom d'une entreprise locale d'assurance et de services financiers), dans le cadre d'une action d'assainissement financier, garantissant d'importantes recettes annuelles jusqu'en 2031. Rien que la légendaire tribune sud (plus connue en tant que « mur jaune »), le cœur émotionnel du stade avec ses chants bruyants, ses chorégraphies et ses réactions à l'action, peut accueillir environ 25 000 spectateurs. Depuis 2013, le BVB vend plus de 55 000 abonnements par an. Aujourd'hui, le stade, avec les pylônes jaunes distinctifs de son



Le mur jaune de Dortmund n'est pas seulement nettement plus beau que ne l'était le mur de Berlin, mais en plus, il n'est pas près de s'effondrer ! Photo BVB.



toit, est définitivement un symbole de la ville de Dortmund.

Le stade jaune a aussi pendant longtemps été un porte-bonheur de la Nationalmannschaft. Depuis la première rencontre internationale qu'il a accueillie en avril 1974 – un 5-0 contre la Hongrie – la sélection y est restée invaincue pendant plus de 32 ans, avant de s'incliner en demi-finale du Mondial 2006 contre l'Italie (2-0 après prolongations).

Moi-même, j'ai fait ma première expérience du Westfalenstadion de Dortmund en décembre 2003, lors d'un match de Ligue des Champions entre le Galatasaray et la Juventus. Le match avait été déplacé à Dortmund en raison d'une menace terroriste, et je me souviens que les grandes plaques portant le nom du stade étaient cachées par l'inscription « Ali-Sami-Yen-Stadion », l'autre du Galatasaray à l'époque. C'était quasiment un match à domicile, remporté 2-0 par l'équipe turque. (La Turquie va d'ailleurs jouer deux de ses matchs de poule de l'Euro à Dortmund, ça promet !).

Plus tard, lorsque mon frère İlkay a foulé la pelouse en tant que professionnel sous le maillot jaune du BVB, j'ai pu vivre de nombreux moments époustouflants et émotionnels au stade. Je n'oublierai jamais un match contre le VfB Stuttgart en 2012, qui s'est terminé sur un score de 4-4 et qui, de mon point de vue, a marqué la percée de mon frère au plus haut niveau.

Aux origines du BVB

Le Borussia Dortmund est né en 1909, mais son histoire remonte à l'année 1901, date de la création d'une organisation catholique dédiée à l'intégration des ouvriers venus de Pologne dans une ville marquée par le protestantisme. Les jeunes gens jouaient au football autour de la Borsigplatz, ce qui ne plaisait ni aux responsables ni aux riverains.

À partir de 1906, le président de l'association voulut mettre fin à l'activité « brute » et « sauvage » sur les terrains de football et introduisit un service religieux supplémentaire le dimanche après-midi afin d'empêcher les matchs de foot. Le conflit qui en résulta conduisit une cinquantaine de membres à se réunir le 19 décembre 1909 dans une pièce voisine de l'auberge *Wildschütz*, non loin de la Borsigplatz, afin de discuter de la création d'un club de football indépendant. Après des vives discussions sur la séparation d'avec la communauté religieuse, 18 personnes ont finalement fondé le club Borussia Dortmund.

La manière dont le terme de « Borussia », une forme latinisée du nom « Prusse », est arrivé dans l'appellation du club n'a jamais été définitivement élucidé. Une anecdote raconte que le nom a été choisi parce qu'un panneau publicitaire de la brasserie « Borussia », située à proximité, était accroché au mur du restaurant. . .

Le BVB a été durement marqué par la Première Guerre mondiale. Neuf des 18 fondateurs du club n'ont pas vécu le dixième anniversaire de leur club, car ils ont été tués pendant la guerre.



Durant les années de la dictature nazie, le BVB a réussi à s'établir dans la ligue de l'Ouest de l'Allemagne, bien que distancé souvent par son grand rival de Schalke (qui remportait plusieurs titres d'Allemagne à cette époque, comme vous pouvez le lire dans le chapitre sur Gelsenkirchen). De nombreux membres du club, dirigeants ou joueurs, ont perdu la vie durant la Seconde Guerre mondiale, soit parce qu'ils combattaient, soit parce qu'ils étaient entrés dans la résistance, comme par exemple le gardien du stade, le communiste Heinrich Czerkus, qui utilisait les machines à imprimer dans les locaux du club pour reproduire des tracts contre les nazis. Il a été assassiné par la Gestapo quelques jours avant la libération de Dortmund au printemps 1945. Son destin est rappelé par « une pierre d'achoppement » à la Schlosserstraße 42 – l'un de ces pavés

de commémoration incrustés dans le sol de beaucoup de rues allemandes, pour ne pas oublier. Il figure aussi dans le mémorial de Bittermark, qui rappelle aussi le sort des déportés français victimes du nazisme.

Les hauts et les bas de l'après-guerre

C'est dans l'après-guerre que le BVB s'est hissé au rang des meilleures équipes allemandes. En devenant champions de Westphalie dans la zone d'occupation britannique en 1947, par un 3-2 contre Schalke, les Borussia brisèrent pour la première fois l'hégémonie régionale de leur rival héréditaire.

Quelques jours après la création de la République fédérale d'Allemagne en 1949, le BVB a atteint pour la première fois la finale du championnat national, qu'il a



Pour ne jamais oublier. Le mémorial des victimes du nazisme de Bittermark. Photo Gedenkstätte Bittermark.



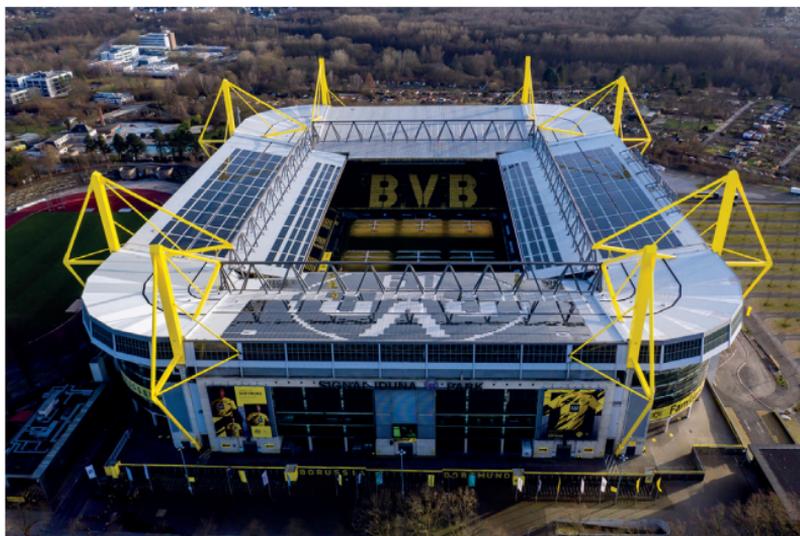
perdue 3 à 2 contre le VfR Mannheim. Mais en 1956, le BVB est enfin devenu champion d'Allemagne, avant de défendre son titre avec succès en 1957. Et en 1963, le Borussia remporta le dernier championnat allemand à l'ancienne formule avant la création de la Bundesliga. En 1966, enfin, il est devenu le premier club allemand à remporter une Coupe d'Europe, celle des vainqueurs de coupes (2-1 après prolongations en finale contre le FC Liverpool, au Hampden Park de Glasgow.).

Mais la série de succès ne devait pas durer longtemps. Après le sacre européen de 1966, le club commença à décliner. Relégué en deuxième division en 1972, il a fait face à d'importants problèmes financiers. Ce n'est que grâce à la vente d'un terrain appartenant au club, à des réductions de salaires de joueurs, à des aides financières de l'industrie

locale, et surtout à des garanties de la ville de Dortmund que la licence pour la deuxième division a pu être obtenue.

Symboliquement, le Westfalenstadion flambant neuf a été inauguré en 1974 avec un match de gala au bénéfice du BVB, disputé contre les voisins de Schalke, tout à fait les bienvenus en cette occasion ! Puis, au début des années 1980, le BVB, endetté à hauteur de plus de huit millions de D-marks, soit quatre millions d'euros – une somme énorme à l'époque – était menacé d'insolvabilité. S'y ajoutait, sur le plan sportif, une grande instabilité : entre 1981 et 1986, le club a « usé » 14 entraîneurs différents !

Ce n'est qu'à la fin des années 1980 que le BVB a réussi à se consolider sur le plan sportif et financier. En 1989, il a remporté la Coupe d'Allemagne, le premier trophée



Reconnaisable parmi tous – le stade le plus impressionnant d'Allemagne. Photo BVB.



depuis vingt-trois ans. Et ce n'est que dans les années 1990 que Dortmund est devenu le plus grand rival du FC Bayern Munich. Aujourd'hui, les médias parlent de « *Klassiker* » à chaque rencontre des deux équipes, mais c'est un classique plutôt jeune.

Sous la direction de l'entraîneur Ottmar Hitzfeld, les Borussen sont redevenus champions d'Allemagne en 1995 et ont défendu leur titre en 1996. C'était la grande époque de Matthias Sammer, à ce jour le dernier Ballon d'Or de nationalité allemande (et l'un des très rares défenseurs à être couronnés dans l'histoire de ce trophée).

Ce deuxième « âge d'or » du BVB s'est également terminé par un triomphe européen : le 28 mai 1997, le BVB a battu la Juventus de Turin 3 à 1 en finale de la Ligue des champions avant de remporter la Coupe intercontinentale quelques mois plus tard. En 2002, le BVB s'est octroyé un sixième titre de champion d'Allemagne, cette fois-ci avec Matthias Sammer comme entraîneur, et il a été finaliste de la Coupe UEFA, battu par le Feyenoord Rotterdam (2-3).

Sur le plan économique, le BVB s'est aventuré en terre inconnue en devenant le premier club de Bundesliga à entrer en bourse en 2000. Le but était d'assurer sa compétitivité internationale à long terme. Cependant, dès 2004, le club a de nouveau rencontré de grandes difficultés financières, frôlant l'insolvabilité en raison d'un effectif hors de prix et de l'agrandissement du Westfalenstadion. Sous la présidence de Gerd Niebaum, le club a accumulé des dettes d'un montant de 118,9 millions

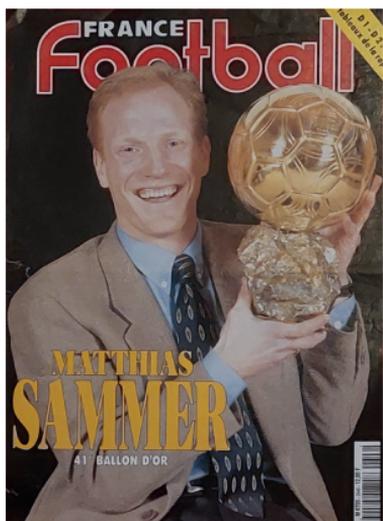
d'euros. Il a fallu le retour aux affaires de l'ancien président Reinhard Rauball en novembre 2004 et l'arrivée du nouveau directeur général Hans-Joachim Watzke, pour entamer un redressement. Le prix à payer était de réduire massivement la masse salariale, quitte à retomber dans la médiocrité sportive à court terme.

La réinvention des Noir-et-Jaune sous Jürgen Klopp

L'arrivée de Jürgen Klopp en 2008, qui s'était fait une réputation de technicien innovant en hissant le club modeste de Mayence jusqu'en Bundesliga, a mis fin à la descente aux enfers sportive et financière du BVB, lancé une ascension fulgurante, et posé les jalons d'un avenir prospère.

Son équipe jeune et talentueuse, avide de mettre en œuvre ses préconisations tactiques exigeantes, a remporté le championnat de la saison 2010/11 dès la 32^e journée. Avant de récidiver, la saison suivante, en établissant un nouveau record de la Bundesliga avec 81 points pour le huitième titre du BVB.

De mon point de vue personnel, je me souviens surtout de la demi-finale de la Coupe d'Allemagne contre le Greuther Fürth lors de la saison 2011-2012, quand mon frère, 21 ans à l'époque, a marqué le seul but du match après son entrée en jeu à la dernière minute du temps additionnel. J'étais fou ! Mais le point culminant collectif fut la victoire spectaculaire 5-2 en finale à Berlin contre le FC Bayern. C'était la première



La couverture de France Football de Noël 1996. Matthias Sammer a été le 5^e joueur allemand, après Beckenbauer, Müller, Rummenigge et Matthäus, à obtenir le Ballon d'Or. Et le dernier à ce jour.

fois dans l'histoire du club que le BVB a réussi le doublé.

Lors de sa première participation à la Ligue des champions en 2011-2012 sous la direction de Jürgen Klopp, le BVB a été éliminé très tôt en terminant dernier de son groupe. Mais lors de la saison suivante, le BVB a terminé premier du « groupe de la mort » avec l'Ajax Amsterdam, Manchester City et le Real Madrid, avant d'aller jusqu'en finale contre le FC Bayern à Wembley, finale perdue de justesse (1-2) au terme d'un match passionnant.

Lors de l'assemblée générale annuelle de 2013, le BVB a annoncé que le club n'était plus endetté et que la société cotée en bourse avait réalisé un bénéfice de 53,3 millions d'euros au cours de l'exercice.

Les derniers romantiques ?

L'ère Jürgen Klopp s'est terminée en 2015. Depuis, le BVB a certes remporté deux nouvelles Coupes d'Allemagne en 2017 et 2021, mais a régulièrement échoué à empêcher le Bayern d'empocher un championnat après l'autre.

Comment ce club atypique se positionne-t-il dans le football d'aujourd'hui ? Le directeur général du Borussia, Hans-Joachim Watzke, se voit comme un gestionnaire raisonnable et responsable, mais se qualifie aussi lui-même de « romantique du football ». À Dortmund, on essaie de faire le grand écart entre les exigences sportives et financières de l'élite européenne et le besoin de répondre aux attentes d'un public profondément enraciné dans son identité locale. Un grand club de football du XXI^e siècle, mais aussi un club attachant qui n'a pas oublié d'où vient sa force.

Comment y aller et que faire ?

Depuis la France, je déconseille l'avion. Pour ceux qui souhaitent voyager de manière relativement confortable, sans souci et en toute bonne conscience, je recommande de prendre le train, surtout à partir de Paris. Il y a même un Thalys direct. Une fois arrivé, le réseau de transport public régional est très dense et simple à utiliser.



Impossible à manquer, il se dresse devant vous à la descente du train : le musée national du football allemand. Photo Lucas Kaufmann, CC BY-SA 4.0, Wikimedia Commons.

Les « must » du football à Dortmund

Depuis le 19 décembre 2008, date du 99^e anniversaire du club, le coin nord-est du stade abrite le « Borseum », un musée consacré à l'histoire du BVB. Il est possible de réserver des billets sur le site Internet du BVB, même en combinaison avec une visite guidée du stade. D'ailleurs, la boutique des fans du BVB et l'ancien stade « Rote Erde » se trouvent juste à côté.

Juste en face de la gare centrale de Dortmund se trouve le *Deutsches Fußballmuseum*, le musée national du football allemand ouvert en 2015. Vous y apprendrez tout sur l'histoire (franchement riche) du football allemand, et dans le « Hall of Fame », on rend hommage aux légendes comme Sepp Maier, Fritz Walter ou Uwe Seeler.

La Borsigplatz, dans le quartier nord de la ville, est l'épicentre de l'histoire du football à Dortmund. C'est ici que commence le

« Walk of Fame » du BVB, qui zigzague de la Borsigplatz au stade et rappelle, sous forme d'étoiles incrustées dans le sol, les étapes et les personnalités importantes de l'histoire ancienne et récente du club.



Cathédrale de l'industrie, reconvertie avec succès en site d'expositions spectaculaire : le Gazomètre d'Oberhausen. Photo Aleksandr Ostrovskij, CC BY-SA 3.0, Wikimedia Commons.



Culture industrielle dans la Ruhr

L'énorme « *Zeche Zollverein* », à Essen, également appelée « La Tour Eiffel de la Ruhr » en raison de son imposante tour d'extraction, est inscrite au patrimoine culturel mondial de l'UNESCO. La mine a été exploitée de 1851 à 1986 et est aujourd'hui un monument architectural et industriel époustouflant. Ses bâtiments sont des exemples exceptionnels de l'application des concepts de l'architecture Bauhaus à l'environnement industriel.

Autre monument industriel imposant : le « *Gasometer* » d'Oberhausen, la plus haute salle d'exposition et de spectacle d'Europe, véritable « cathédrale de l'industrie » et l'un de mes lieux préférés. Construit à la fin des années 1920, le plus grand réservoir à gaz d'Europe rappelle de manière impressionnante l'industrie lourde qui a marqué la région de la Ruhr pendant plus d'un siècle. Sur le site web, vous trouverez des informations sur l'exposition actuelle.

Petit conseil culinaire

Le plat culte de la Ruhr est la « *Currywurst Pommes* » (toujours prononcer le « es » à la fin !). Je recommande également de goûter un kebab, qui a quand même un goût différent dans la Ruhr par rapport à la France, à mon humble avis très subjectif.

Pour les boissons, je suggère le musée de la Brasserie à Dortmund ou une visite de brasserie comme Moritz Fiege à Bochum ou Jacob Stauder à Essen.

Passez un beau séjour !



À moins que vous soyez végétarien, interdit de quitter la Ruhr sans avoir partagé une Currywurst Pommes avec les fans allemands. Photo Tim Reckmann, CC BY 2.0.



Ilker Gündoğan, né en 1988, travaille à l'Université de la Ruhr, situé à Bochum, plus précisément à la faculté pour les études de l'Asie de l'Est. Sa recherche porte sur la politique chinoise sous Xi Jinping. Enfant de la Ruhr, il ne peut se passer du football et a, par conséquent, consacré sa thèse de doctorat à la politique du football en Chine.



La métamorphose du football allemand

Les regards de Jean-Charles Sabbattier et d'Hervé Mathoux

Rien ne prédestinait Jean-Charles Sabbattier à devenir le « Monsieur Bundesliga » de Canal+ au début des années 1990. Il était surtout question d'opportunité professionnelle pour ce Français qui avait grandi à Berlin.

« Quand je suis arrivé en France, je n'avais aucun contact dans la presse. C'est dans le sport que j'ai trouvé l'ouverture, et très rapidement, je me suis positionné sur mon côté germanique, parce que je me suis rendu compte que personne ne s'y intéressait, et que je trouvais ça dommage. Et tant qu'à faire, j'allais prendre à bras-le-corps ce créneau-là. »



Jean-Charles Sabbattier, meilleur ambassadeur de la Bundesliga en France, doté d'une connaissance encyclopédique du football allemand. Crédit : BelnSport.

36

Le moins que l'on puisse dire c'est que le pari est gagné. Jean-Charles Sabbattier a réussi à partager sa passion pour le football allemand avec un grand sens du détail, mais aussi avec une dose d'ironie bienfaisante, notamment dans l'émission culte **L'Équipe du dimanche**, attendue chaque semaine avec impatience par tous ceux qui avaient envie de regarder au-delà des frontières de l'Hexagone.

Depuis 2015, il œuvre chez **BelnSport**, toujours avec le même enthousiasme. Et toujours avec les mêmes regrets.

« Ce qui me frappe, c'est que la relation naturelle que les Français peuvent avoir avec les cultures des pays du Sud, ils ne l'ont pas naturellement avec l'Allemagne. C'est aussi valable pour d'autres formes de culture – le cinéma, la musique – que pour le football. Il y a une reconnaissance naturelle sur la qualité allemande, dans les domaines intellectuel ou littéraire ou sportif, mais quand les Français en parlent, on a l'impression que cela les agace. C'est peut-être mon côté parano, depuis trente ans que je suis dans ce métier. On est toujours dans un rapport de défi, pas dans la comparaison naturelle. »

Même s'il concède que quelque chose a changé dans le regard français sur le football allemand, notamment depuis la Coupe du monde 2006. Il s'était d'ailleurs montré



remarquablement visionnaire lorsque nous avons fait connaissance en 2001 et que je lui avais demandé quels étaient ses souhaits pour ce Mondial en Allemagne encore lointain. Il avait alors formulé un vœu prophétique :

« Je voudrais que les gens se disent : tu vois, finalement, les Allemands, je ne les voyais pas comme ça, à faire la fête, à être ouverts sur les autres. Je voudrais que les gens se disent : tiens, j'étais en Allemagne, c'était super, franchement, je m'étais fait une fausse idée. »

L'un de ceux qui ont changé d'avis sur l'Allemagne à cette occasion est Hervé Mathoux. Le présentateur du **Canal Football Club** avait commencé sa carrière de journaliste sportif au début des années 1990 chez TF1 avant de rejoindre Canal+ en 1998. Jeune débutant, sa perception du football allemand était très marquée par des souvenirs négatifs de l'histoire du football :

« Dans l'ère moderne du football à partir des années 50, le parcours de l'Allemagne du football, c'est un chemin jalonné de succès mais toujours décorrélé de l'émotion positive. Quand elle gagne la Coupe du monde 54, elle prive le monde d'un titre pour l'équipe que tout le monde considère comme la plus belle. Ah, c'est les Hongrois les meilleurs, mais c'est les Allemands qui gagnent. Puis, en 1974, tout le monde kiffe les Pays-Bas et ce sont les Allemands qui finissent champions du monde. Et quand ils éliminent la France en 82 en demi-finale, tout le monde dit, ils sont en finale, mais la meilleure équipe, c'est la France. Même en 1990, on leur en veut d'avoir privé Maradona d'un deuxième sacre. »

Pour lui, la Coupe du monde 2006 est un point de basculement, l'occasion de découvrir une autre Allemagne :

« Je n'ai pas été surpris que ça se passe bien parce que je n'ai pas de doute sur la capacité de l'Allemagne à organiser un grand événement et que ce soit réussi, propre. Mais quand même, 2006, la beauté des stades, leur grandeur, le fait qu'ils soient pleins, l'ambiance générale. C'est vraiment une Coupe de monde réussie, y compris pour les Français, qui du coup ramènent de bons souvenirs des stades allemands. Et j'ai envie de citer aussi la Coupe du monde féminine de 2011. Pour moi c'est la vraie entrée du foot féminin dans le grand jeu médiatique. C'est la première Coupe du monde féminine qui a un vrai décorum de Coupe du monde qui se joue dans des beaux stades tous pleins. Les chaînes françaises commencent



à faire de grosses audiences comme jamais. Et tout ça vient aussi du cadre, et de l'ambiance très positive qui ressort de cet événement. »

Les débuts d'une métamorphose inattendue

Ceci dit, en 2006, il n'y a pas que l'événement lui-même. L'équipe d'Allemagne entame aussi une métamorphose inattendue. Jean-Charles Sabbattier insiste sur l'importance de la révolution culturelle mise en œuvre par Jürgen Klinsmann et Jogi Löw à l'époque. Il est vrai que beaucoup d'Allemands n'en croyaient pas leurs yeux en suivant le parcours de la Nationalmannschaft dans le tournoi.

« Ils sont passés d'un football pragmatique, rugueux, à un football presque romantique. Au-delà du décorum – les stades, l'ambiance, la fête – c'est ça qui a marqué les esprits : le style, la vision complètement différente apportée par

Klinsmann et Löw. Et quand ils perdent la demi-finale contre l'Italie (qui, elle, avait un jeu « à l'allemande »), il n'y a pas cette déception qu'il y aurait pu y avoir, parce qu'il y avait une nouvelle qualité de jeu. 2006 a changé le football allemand sur plusieurs niveaux. D'un côté, avec la vague de modernisation et de construction de stades, la Coupe du monde a eu un impact réel sur la qualité du spectacle offert par la Bundesliga par la suite. Et la révolution du style de la Nationalmannschaft a poussé les clubs à s'adapter et à pratiquer un jeu plus attrayant, ce qu'ils ont fait. »



En mars 2006, l'aigle allemand, jadis si conquérant, se demande s'il sera à la hauteur de sa propre Coupe du monde. Dessin de Chenez, paru dans *L'Équipe* le 23 mars 2006.



On le croyait niais, l'emblème de la Coupe du monde 2006. Finalement, vu l'ambiance, il a vu plutôt juste. Wikipédia.

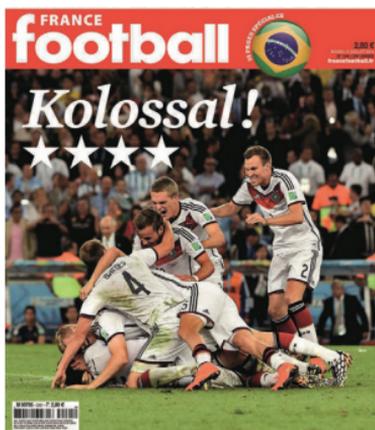
Il y a là une dynamique du changement qui trouve son apogée en 2014, avec la victoire au Brésil. Selon Jean-Charles Sabbattier :



« en 2014, l'équipe nationale était le combo magique, non seulement une photographie de la société allemande, mais aussi un mix entre la vieille matrice de l'athlète allemand déterminé et un football romantique nouveau. »

Hervé Mathoux est d'accord sur ce point :

« En 2014, pour moi, c'est le premier titre mondial où on peut enfin être POUR l'Allemagne, une équipe sympa, et qui joue bien. Déjà, au début des années 2010, ils commencent à être intéressants, quand l'équipe devient multiculturelle et beaucoup moins stéréotypée, moins caricaturale de l'image qu'on se fait de l'Allemagne. On commence à les aimer quand ils perdent des matchs de manière parfois invraisemblable, quand ils perdent avec panache, en se faisant piéger. On avait toujours eu l'impression que les footballeurs allemands ne pouvaient être que dans le rôle du piégeur ou de l'opportuniste, et maintenant c'est eux qui sont les victimes. Et voilà, ça les rend beaucoup plus sympathique ! »



La quatrième étoile de la Nationalmannschaft est accueillie avec respect sur la couverture de France Football en juillet 2014. Notons au passage que personne n'utilise plus cet adjectif en Allemagne – ce mot était en vogue au XIX^e siècle !

Si la perception du football allemand a considérablement évolué, c'est donc surtout parce qu'il a lui-même subi une véritable métamorphose. Hervé Mathoux n'en démord pas :

« Je crois vraiment que le foot allemand a été gagné par le besoin et l'envie d'être beau. On a l'impression que c'était complètement contradictoire avec ce qu'elle était avant. La culture allemande, pas seulement dans le foot d'ailleurs, c'était quand même cette espèce de qualité allemande, tournée vers l'efficacité. Cela a effectivement changé en profondeur le foot allemand, on le voit dans la capacité de l'Allemagne à sortir de jeunes entraîneurs ayant un profil différent des autres et qui a poursuivi ce changement de mentalité du football allemand. »

Comment expliquer alors que la Bundesliga reste pour les amateurs de football français le vilain petit canard en comparaison avec la Premier League anglaise, la Liga espagnol et la Serie A italienne ? « Un vrai paradoxe », si l'on en croit Jean-Charles Sabbatier : « on n'a jamais eu autant de Français en Bundesliga – plus qu'en Angleterre ! – et en équipe de France, la



Bundesliga fournit plein de joueurs à Didier Deschamps », mais cela ne se reflète pas dans un gain de popularité mesurable du championnat allemand.

Hervé Mathoux creuse un peu :

« Le problème pour le marché français, c'est qu'il n'y a pas de lien affectif avec la Bundesliga. Du respect, oui, mais pas d'affection. Derrière le Bayern, il n'y a pas de marque qui impacte le public français. Dortmund ? Il faut déjà être footeux pour apprécier. On le constate en termes d'audience. En Italie, tu as trois ou quatre clubs qui attirent le spectateur, en Espagne, tu en as deux ou trois, et en Angleterre, tu en as cinq ou six. En Allemagne, cela fait un peu morne plaine, il n'y a pas la même appétence. »



Hervé Mathoux et Albrecht Sonntag en 2022. Photo A. Sonntag.

Et pourtant, il y a de bonnes raisons d'apprécier cette Bundesliga mal aimée des Français. Pour sa part, Hervé Mathoux le reconnaît bien volontiers :

« Je trouve que c'est un championnat particulièrement vertueux. Les stades sont pleins, le public est là, il y a très peu d'incidents tels qu'on en voit en France ou en Italie, il y a cette règle nommée 50+1 qui interdit les clubs de basculer entre les mains d'investisseurs. Pour moi c'est un championnat vertueux et très qualitatif. »

De son côté, Jean-Charles Sabbattier relève avant tout le rôle que jouent les supporters allemands. Leur humour, et le recul qu'ils peuvent avoir sur leur propre passion :



« Ce genre d'auto-flagellation drôle qu'on peut avoir en Allemagne, c'est quand même fort, et il rend finalement le supporter allemand, pour ceux qui s'y intéressent, plus cool. Il y a un recul ironique qui est plus prononcé. »

Et il poursuit avec l'épisode de la dernière journée du championnat 2022-2023 qui devait logiquement revenir à Dortmund et qui a été ravi par le Bayern à la dernière minute :

« Ambiance extraordinaire, le trophée était promis, tout le monde était en train de préparer le corso pour aller sur la Borsigplatz après le match et fêter dignement le neuvième titre. Puis, à 17 h 30, le cauchemar intégral. Et j'ai été incroyablement surpris en sortant du stade deux heures après, en train de me balader pour entendre ce que disaient les gens, et finalement, le seul discours que j'entendais était qu'on allait revenir plus fort l'année prochaine. « Allez, on se fait une bière, on avait prévu de faire la fête et on ne va pas passer à côté de la fête maintenant. » C'était moins joyeux, certes, mais ils sont restés ensemble, il y avait de la musique, ça blaguait, ils ont mis une heure ou deux à digérer la déception, à débriefer ce qui s'était passé. J'ai trouvé qu'en termes de recul, ce que j'ai vécu ce soir-là, ce genre 'Nous aimons le foot, quel que soit le résultat', c'était hyper-marquant. »

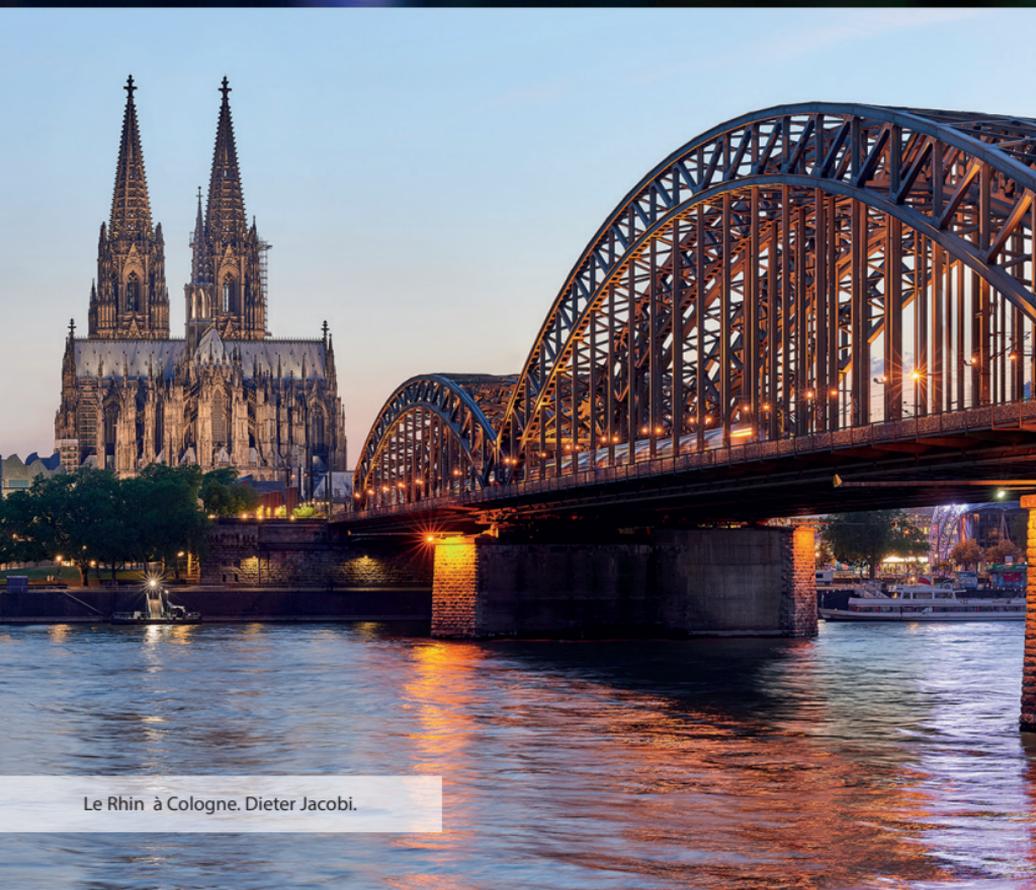
Une conclusion ? Que faut-il retenir des changements survenus au cours de ces trois dernières décennies depuis le début de leurs carrières respectives ? On laisse le mot de la fin à Hervé Mathoux :

« Je crois que parler des rapports entre le foot français et le foot allemand, c'est dans une certaine mesure parler des rapports entre la France et l'Allemagne. Globalement, les 30 dernières années racontent un détachement, petit à petit, des souvenirs funestes du xx^e siècle. L'Allemagne aujourd'hui n'est plus perçue de la même manière que dans ma jeunesse à moi. Et c'est aussi valable pour le football. Pour moi, le symbole même de ce changement de perception, c'est d'aller voir un entraînement dans le club d'une petite ville avec les gamins de 10 ans. Tu vas en retrouver un ou deux avec le maillot de la Nationalmannschaft ou le maillot du Bayern, un truc totalement inenvisageable il y a 15 ans ! »

Propos recueillis par Albrecht Sonntag



Le Rhin à Düsseldorf. Alex Drop, Flickr.



Le Rhin à Cologne. Dieter Jacobi.



Je t'aime, moi non plus

Rivalités rhénanes

À peine 45 kilomètres séparent la cathédrale de Cologne de l'Hôtel de Ville de Düsseldorf. Cependant, autant les deux métropoles sont proches géographiquement, autant leurs habitants se sentent loin les uns des autres dans leur perception mutuelle. La liste des stéréotypes est longue : vu de Cologne, le *Düsseldorfer* inspire la méfiance : trop snob, trop hautain, trop arrogant, toujours trop bien sapé, paresseux, pas sociable, un provincial qui habite un village de bobos, adepte d'un breuvage sombre innommable. Et, sans surprise, à Düsseldorf, on considère le *Kölner* comme tout aussi infréquentable : trop imbu de lui-même, trop bruyant, trop affable, toujours enclin à l'autocélébration prétentieuse, imbuvable, tout comme sa bière qui ressemble à de l'eau jaune.

Des préjugés qui ont la vie dure. Ancrés sans doute dans des histoires très différentes. Alors que Cologne avait déjà une vraie importance à l'époque romaine, Düsseldorf n'est véritablement apparu sur la carte qu'en 1614, quand les Ducs de Jülich-Berg l'ont choisi comme lieu de résidence. Quant à Cologne, ce n'est pas un aristocrate profane qui y réside, mais un archevêque. Dans une brochure sur Cologne datant de 1958, on peut lire que vers 1800, « la gloire et la splendeur de Cologne étaient déjà connues dans tous les coins du monde », alors qu'à la même époque, pas plus de 8 000 personnes vivaient à l'embouchure de la Düssel.

Dans ce document, les citoyens de Düsseldorf sont décrits comme des parvenus, « dotés de tous les attributs du nouveau riche sans culture, qui tente maintenant de dépasser l'ancienne métropole culturelle ». Il est dès lors peu étonnant que la décision, en 1946, de faire de Düsseldorf la capitale du nouveau Land Rhénanie du Nord-Westphalie ait été enregistrée à Cologne comme une « grave blessure narcissique », pour reprendre le diagnostic du psychologue Stephan Grünewald.

En réalité, le Rhin peut se féliciter d'héberger sur ses rives deux métropoles sympathiques et, surtout, complémentaires. Comme le résume l'historien Clemens von Looz-Corswaren dans une étude comparative publiée en 2012 : « Düsseldorf et Cologne sont aujourd'hui deux villes de même poids. Dans la comparaison historique, Düsseldorf a réalisé la plus grande performance économique au cours des trois derniers siècles. Cologne, en revanche, a su conserver sa spécificité culturelle historiquement développée, ce qui a conduit à l'émergence d'une qualité de vie particulière ». Bon, l'auteur est originaire de Düsseldorf, on peut donc anticiper que ses conclusions soient contestées à Cologne.

Toujours est-il que les deux villes savent réunir leurs forces si besoin. Elles ont ainsi réussi, comme lors de l'Euro 1988, à faire partie toutes les deux d'un grand événement de football. Si pour la Coupe du monde de 1974, Düsseldorf avait été privilégié alors que pour celle de 2006, Cologne avait été retenu, ils ont cette fois-ci su distancer ensemble leur rival du Bas-Rhin, Mönchengladbach (à moins de 40 km de Düsseldorf et à seulement 60 de Cologne). Et elles seront, l'une comme l'autre, enchantées d'accueillir les visiteurs européens. Sur ce point, aucune différence entre elles !



Düsseldorf

Petit village devenu grand

Les amis français, maillot bleu sur l'épaule, seront sûrement nombreux à découvrir Düsseldorf à l'occasion du premier match de l'équipe de France contre l'Autriche, le 17 juin.

S'ils ouvrent bien les yeux quand ils se promèneront dans la ville, ils tomberont à de nombreux endroits sur un motif étrange : le « *Radschläger* », un garçon qui fait la roue. Cette figure est le plus ancien symbole de Düsseldorf. Selon la légende, des enfants auraient déjà fait la roue pour célébrer la victoire sur l'archevêché de Cologne lors de la bataille de Worringen en 1288. D'autres histoires racontent que des garçons de Düsseldorf faisaient la roue pour quelques sous devant les passants aisés. Aujourd'hui encore, un concours est organisé chaque année pour les enfants avec environ 700 participants de 15 nations. Dans le paysage urbain, les faiseurs de roue sont immortalisés sur quelques fontaines et

sur un assez grand nombre d'objets qui se prêtent au merchandising urbain, du T-shirt à la tasse de café.

Du village à la métropole

Le « *dorf* » dans Düsseldorf signifie « village », et le petit village de pêcheurs situé sur la toute aussi petite rivière du nom de Düssel, qui se jette ici dans le grand Rhin, est devenu au fil des siècles une grande ville vivante qui aime s'opposer à sa rivale et voisine Cologne dans de nombreux domaines. Et pourtant, les habitants partagent de très nombreuses caractéristiques typiques des Rhénans : ils sont sociables et directs, sont dotés d'un jovial bagout et vouent à leur ville un amour profond.

Avec 630 000 habitants, Düsseldorf est – derrière Cologne, bien entendu – la deuxième ville de Rhénanie-du-Nord-Westphalie (le plus peuplé des



Le garçon qui fait la roue. Symbole inattendu pour une grande métropole, capitale d'un Bundesland. Ici le motif orne une jolie fontaine (Thomas Mielke, Wikimedia), mais aussi une bouche d'égout (Johann H. Addicks, Wikimedia).



Un char typique du Karneval de Düsseldorf, à connotation politique : l'Université de Düsseldorf réclame la démission d'une ministre fédérale pour cause de plagiat dans sa thèse de doctorat. Citanova, CC BY 2.0, Wikimedia.

16 Bundesländer allemands). Depuis 1946, elle en est la capitale, siège du gouvernement régional. Cette décision prise par les occupants britanniques après la guerre obéissait à des considérations purement pragmatiques : Düsseldorf était bien moins détruite que Cologne et les villes industrielles de la Ruhr, lourdement bombardées. L'idée était qu'à Düsseldorf, il serait plus facile de fournir les logements à toutes les personnes dont un centre gouvernemental et administratif aurait besoin.

Aujourd'hui, Düsseldorf — jumelée avec la ville de Toulouse — est un mélange fascinant entre ville de foire cosmopolite, métropole de l'art et de la mode, et centre politique important, mais qui se définit en même temps de manière bien plus terre à terre par son carnaval exubérant, sa bière locale nommée « *Altbier* », et son dialecte rhénan.

Le « *Karneval* », comme à Cologne, est une institution dans la ville, appelé ici aussi « la cinquième saison ». Pour se distinguer du

voisin, on crie « *Helau* » au lieu de « *Alaaf* », et on boit de la « *Altbier* » locale au lieu de la « *Kölsch* ». Les chars du grand cortège du lundi des Roses sont peut-être aussi un peu plus politiques et élaborés que celui de Cologne, évoqué en plus de détail dans le chapitre suivant. D'une manière ou d'une autre, je déconseille fortement d'entrer dans des débats sur la ville qui aurait le meilleur carnaval dans la région.

Pour beaucoup d'Allemands, la ville et ses habitants ont une réputation de « bling-bling » (notamment par rapport à la culture ouvrière de la Ruhr voisine). Pour savoir d'où vient ce préjugé, il suffit de flâner sur la Königsallee, dans le centre. Sur la « *Kö* » comme on l'appelle affectueusement (quiconque dit « Königsallee » se révèle immédiatement être un étranger), se succède, côté est, les magasins des plus grandes marques internationales de mode, de bijoux et de meubles, quelques hôtels de luxe et des centres commerciaux haut de gamme. On dit que la « *Kö* » (prononcer



Vue de la Kö, depuis le haut de la grande roue. Photo Kürschner, domaine public, Wikimedia Commons.

« Keuh ») a la deuxième plus grande densité de magasins de luxe d'Europe, après la Bond Street londonienne. En face, sur le côté ouest, dit « côté calme », des banques dans des immeubles représentatifs.

La « Kö » est un vrai boulevard, au sens propre du terme. Dérivé du mot allemand « *Bollwerk* », un « boulevard » est par définition une partie des anciens remparts d'une ville. Avec 87 mètres, la « Kö » est le plus large d'Allemagne.

De nombreux cafés et restaurants y invitent le flâneur à s'attarder et, si l'on prend le temps, on peut voir des personnages extravagants dans des voitures extravagantes. Voir et être vu fait ici partie du mode de vie.

Dans les endroits moins chers des rues latérales travaillent de nombreux jeunes créateurs de mode innovants qui perpétuent

l'histoire de Düsseldorf en tant que « capitale de la mode ».

Une ville aux traditions bien ancrées

À quelques pas de là, en direction du Rhin, on découvre un tout autre aspect de Düsseldorf. Dans les rues de la vieille ville (« *Altstadt* »), la vie bat son plein le jour et surtout la nuit. Restaurants, pubs, clubs de musique, salons, boutiques de restauration rapide et brasseries traditionnelles comme l'« *Uerige* » se côtoient et attirent les visiteurs avec leurs tables en plein air. Tous ensemble, ils donnent vie à la vieille blague selon laquelle la vieille ville de Düsseldorf est « le plus long comptoir de bar du monde ».

Sans surprise, c'est ici que coule à flots la fameuse Altbier – souvent abrégé en « Alt ». Il s'agit d'une bière brune de haute fermentation qui, bizarrement,



ne joue pratiquement aucun rôle sur le marché allemand de la bière, sauf à Düsseldorf et dans ses environs. Elle est traditionnellement servie dans des verres de 0,25 litre, moins profonds et d'un diamètre légèrement supérieur aux verres de Kölsch servis à Cologne. Quand on vous dit que les deux villes rivalisent jusque dans les moindres détails !

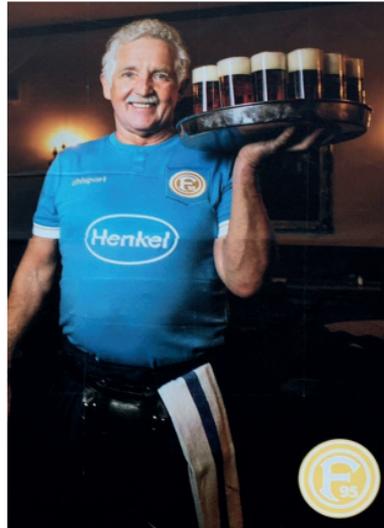
Visiter la ville sans goûter une *Altbier* est possible, mais peu probable. Attention cependant, ce n'est pas sans risque. Car il faut savoir que dans les brasseries traditionnelles, règne la figure du « *Köbes* » qui apporte la bière à la table à travers les tavernes généralement pleines à craquer.

Compagnons de brasserie à l'origine, les « *Köbesse* » sont, comme on dit à Düsseldorf, « au service de la bière et non du client ».

Du coup, le client a intérêt à respecter plusieurs règles non écrites mais scrupuleusement observées. Règle numéro 1 : ne jamais se mettre en travers du chemin du *Köbes* ! La couronne de mousse de l'Alt s'effondre rapidement, le *Köbes* est donc toujours pressé. Règle numéro 2 : Ne jamais commander de l'eau ! Vous risquerez d'entendre répondre « Savon et serviette aussi, pendant que vous y êtes ? ». Règle numéro 3 : Lorsque le verre est vide, un Alt frais arrive – sans qu'on l'ait commandé. Celui qui en a assez doit le signaler au *Köbes* lorsqu'il apporte le dernier. Ou alors poser le sous-bock sur le verre en guise de signe. (Tiens donc, exactement comme à Cologne !).

Le paiement se fait à la fin et le *Köbes* note d'un trait rapide sur le sous-bock ce qu'il a apporté au fur et à mesure. Règle numéro 4 : il ne faut jamais sous-estimer la bonne mémoire du *Köbes*. Même si l'endroit semble chaotique avec de nombreuses tables couvertes de sous-bock, ce n'est pas la peine d'essayer de faire disparaître le vôtre. Le *Köbes* aura toujours le dernier mot.

En temps normal, un verre d'Alt coûte entre 2,60 et 2,90 € dans la vieille ville. Il ne serait pas étonnant qu'il soit un peu plus cher pendant l'Euro 2024... Ceux qui souhaitent goûter une spécialité typique peuvent choisir le *Düsseldorfer Senfrostbraten* (rôti à la moutarde). La moutarde de Düsseldorf est d'ailleurs une spécialité traditionnelle à part entière, protégée par une marque déposée dans toute l'UE.



Un *Köbes* (plutôt souriant). Ici, sur une affiche de pub pour un maillot de la Fortuna « spécial *Köbes* ». Pas sûr qu'il augmente le chiffre d'affaires, mais cela ne manque pas de classe.



La promenade des rives du Rhin, la nuit. Photo Marcus Glaum, Flickr.

Une ville de toutes les cultures

En quittant la vieille ville vers l'ouest, on arrive rapidement aux terrasses du Rhin. Là encore, l'offre gastronomique est abondante. En dessous de l'imposante horloge, avec vue sur les embarcadères des bateaux de tourisme sur le Rhin, on a le choix entre plus d'une douzaine d'établissements. C'est ici, sur les casemates de la « *Untere Rheinwerft* » (la promenade des rives du Rhin près du chantier naval), que se trouvera une zone de grands écrans pendant l'Euro 2024. Tous les matchs de l'équipe allemande et les matchs qui se jouent de Düsseldorf y seront diffusés. En outre, les visiteurs de l'Euro auront accès à un « Village de fans » sur la place Gustaf-Gründgens et à un « Football Village » sur la Burgplatz.

Le dénommé **Gustaf Gründgens** était d'ailleurs l'une des nombreuses personnalités célèbres des arts et du spectacle originaires de Düsseldorf. La carrière de cet acteur hors norme, notamment son essor durant les années trente, a fait l'objet d'un roman à clé dénonçant son opportunisme sous les Nazis,

et d'un film, intitulé *Méphisto* d'après son rôle le plus emblématique, qui a remporté l'Oscar du meilleur film étranger en 1981.

Autre personnage hors du commun, artiste de renommée mondiale : **Joseph Beuys**. L'une des rives du Rhin porte son nom aujourd'hui. Originaire de Krefeld, à quelques kilomètres de là, Beuys a travaillé et enseigné toute sa vie à l'Académie des Arts de Düsseldorf. L'homme, que l'on ne voyait jamais sans son chapeau de feutre, est considéré par beaucoup comme l'équivalent allemand d'Andy Warhol. Sa conception radicale et révolutionnaire de l'art, ainsi que sa personnalité exaltée, a toujours fait de lui l'objet de débats passionnés, bien au-delà de la scène des galeries et des visiteurs de musées. Il a réussi à faire en sorte que, tout au long des années 70 et 80, de nombreuses familles allemandes ordinaires se posent des questions sur ce qui relève de l'art ou non. Si vous avez envie de prendre le temps lors de votre visite à Düsseldorf, vous pouvez voir quelques œuvres à la collection d'art de Rhénanie du Nord-Westphalie sur la



Grand provocateur, personnage clivant, jamais sans son chapeau – l'artiste Joseph Beuys dans les années 80. Hans Lachmann, CC BY-SA 2.0.

Grabbeplatz. **Gerhard Richter**, collègue de Beuys à l'académie des arts de Düsseldorf depuis 1971 et pendant plus de 20 ans, y est également représenté. Les œuvres de cet artiste aujourd'hui âgé de 80 ans comptent parmi les plus onéreuses du marché mondial de l'art contemporain.

Tout comme les artistes, les jeunes de Düsseldorf ont, à partir des années 1970, lancé des concepts musicaux révolutionnaires. Le groupe **Kraftwerk** a fait fureur au niveau international, exerçant une grande influence sur le développement de la musique électronique. Ils sont à ce jour le seul groupe allemand à figurer au Hall of Fame du rock'n'roll de Cleveland (Ohio). Leur inscription là-bas décrit **Kraftwerk** en une phrase avec les Beatles comme « les deux groupes les plus influents de la musique pop d'après-guerre ».

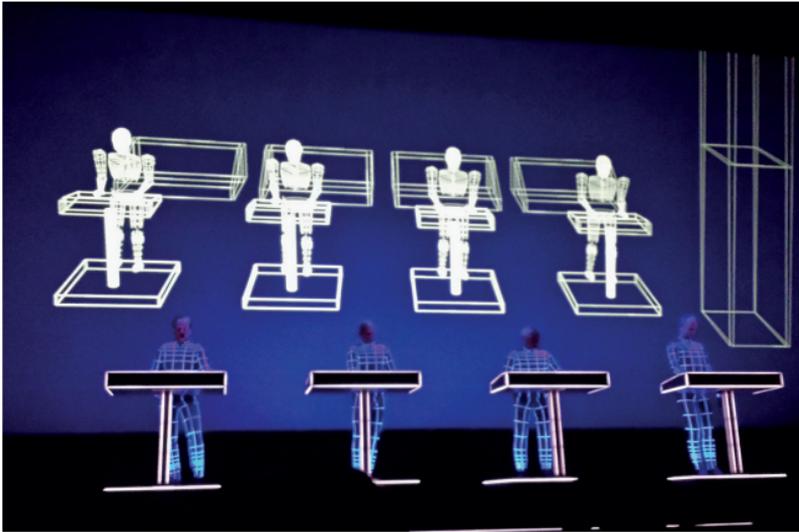
Kraftwerk a été suivi à la fin des années 70 d'une scène punk vivante, dans et autour du légendaire bar « Ratinger Hof ». Le punk allemand était moins animé par des enfants d'ouvriers, son modèle anglais. Il s'agissait plutôt de la protestation des rejetons de la bourgeoisie cultivée contre la société allemande de l'époque. L'un des groupes de cette époque a entamé une carrière que personne n'aurait jamais crue possible pour « quatre non-musiciens et un demi-génie », comme le décrit son chanteur Campino. À chaque tournée, les **Toten Hosen** remplissent des stades, et leurs grands succès sont repris par cœur.

Et ce sont de grands fans de foot ! Pendant une période où le Fortuna Düsseldorf allait mal, les « *Hosen* » sont même intervenus en tant que sponsor de maillot avec un engagement d'un million de Deutsche Mark (près de 500 000 euros, quand même !). Aujourd'hui, ils sont membres d'honneur du Fortuna et on les voit souvent dans les tribunes de l'Arena.

En termes de popularité, **Marius Müller-Westernhagen**, rockeur et acteur, est au même niveau. Sa magnifique chanson « Freiheit » (Liberté) est devenue en 1990 l'hymne de la réunification allemande et touche encore les gens aujourd'hui.

Un stade à remplir

Le stade de Düsseldorf pour l'Euro 2024 est situé au nord de la ville, dans le quartier de Stockum. Non loin de l'aéroport (le troisième plus grand d'Allemagne) et du parc des expositions, cette arène a été



Humains ou machines ? Kraftwerk en concert. Photo Jon Fisher, CC BY-NC-ND 2.0, Flickr.

construite entre 2002 et 2004, même si Düsseldorf n'a pas été retenue comme ville hôte pour la Coupe du monde de 2006 (alors que son prédécesseur, le vénérable Rheinstadion avait bien accueilli le Mondial de 1974 et l'Euro 1988).

C'est une arène multifonctionnelle qui peut accueillir 66 000 spectateurs lors des concerts et 52 000 supporters lors des matchs de football du Fortuna. En janvier, elle a d'ailleurs établi un nouveau record mondial pour des matchs de handball, avec 53 586 spectateurs pour la soirée des matchs d'ouverture de l'Euro (France-Macédoine du Nord et Allemagne-Suisse). Lors de l'Euro de football, la capacité sera de 47 000, ce sera donc l'un des plus petits stades de l'Euro. L'arène se distingue par deux particularités : le toit peut être entièrement fermé et l'intérieur ainsi que le sol peuvent être chauffés. Espérons que ces

deux équipements de confort ne seront pas nécessaires cet été.

Le stade, appelé en temps normal « *Merkur Spiel-Arena* », est également connu pour la disposition astucieuse des sièges de différentes couleurs. Résultat : à la télévision, le stade semble toujours plus rempli qu'il ne l'est en réalité. Cette idée est née entre autres parce que la construction était très controversée à l'époque. La question était de savoir si le Fortuna Düsseldorf pourrait un jour remplir une arène aussi grande. En effet, le Fortuna, souvent appelé « F 95 » en référence à l'année de sa fondation en 1895, a du mal à renouer avec ses époques les plus brillantes. Champion d'Allemagne en 1933, le Fortuna a aussi remporté deux fois la Coupe et même atteint la finale de la Coupe d'Europe en 1979, battu par le FC Barcelone. Tout cela date un peu. Et depuis les années 80, le club a traversé des temps



L'ancien Rheinstadion sur une carte postale datant de l'Euro 1988. Et l'arène multi-fonctionnelle d'aujourd'hui. Photo Peter Weihs DEU.

difficiles, descendant même brièvement jusqu'en quatrième division.

Aujourd'hui, la question de l'utilité du stade ne se pose plus. Le Fortuna est un solide club de deuxième division et aborde chaque nouvelle saison avec des ambitions de promotion, et le public est au rendez-vous, avec une moyenne de plus de 30 000 spectateurs. Sous la direction de l'ancien

international Klaus Allofs, qui a d'ailleurs laissé d'excellents souvenirs à Marseille et Bordeaux (54 buts en trois saisons entre 1986 et 1989), le club est même à l'origine d'une action spectaculaire lancée en 2023. Afin de garantir l'accès au football à tous, le Fortuna propose, avec l'aide de ses sponsors, la gratuité des places ! Durant la phase pilote actuelle, il s'agit de trois ou



Une initiative audacieuse et innovante : l'accès gratuit au stade pour tous, attribution des places par simple tirage au sort !

quatre rencontres par saison, mais l'objectif à terme est bien d'élargir le dispositif sur toute la saison. Une initiative pionnière et audacieuse, suivie de très près dans toute l'Europe.

Une ville multisport

Pendant les années de galère du Fortuna, un autre sport s'est engouffré dans cette brèche : le club de hockey sur glace, le Düsseldorfer EG, est depuis des décennies une adresse importante de ce sport populaire. Quatre titres de champions d'Allemagne dans les années 1990 ! En tennis de table aussi, Düsseldorf reste une adresse mondialement connue. Des joueurs comme **Jörg Roßkopf** et **Timo Boll**, multi-médailleux aux JO et aux Mondiaux, sont de véritables stars en Chine !

Parmi les icônes du club, on compte **Paul Janes**, l'un des meilleurs défenseurs du monde dans les années 30 et 40. À une époque où les matchs internationaux étaient bien plus rares, il a atteint le nombre de 71 sélections, détrôné seulement dans les années 70.

Un autre joueur du Fortuna est devenu le héros de Düsseldorf à la Coupe du monde de 1954 en Suisse, gagnée par l'Allemagne

pour la première fois : **Toni Turek**, gardien de l'équipe d'Allemagne, a fait le match de sa vie lors de la finale, le fameux « miracle de Berne ». L'exclamation euphorique « Toni, tu es un dieu du football ! », lancée par le reporter Herbert Zimmermann, est entrée dans la mémoire collective des Allemands. Aujourd'hui, une statue devant le stade rappelle le souvenir de Turek, décédé en 1984. D'ailleurs, le Fortuna a également fourni un champion du monde en 1974, en la personne de l'ailier gauche **Dieter Herzog**.

Avec l'Euro, c'est donc enfin le grand monde du football qui fait son entrée dans la ville après de nombreuses années et l'impatience est perceptible. Les trajets à Düsseldorf sont généralement courts. Du centre, avec le métro 78, il ne faut que 20 minutes pour arriver à l'Arena et, après le match, pour retourner rapidement sur les lieux de fête et de convivialité. Et si la France remporte son premier match contre l'Autriche, rien ne vous empêche d'imiter le fameux « Radschläger » sur la Burgplatz en faisant la roue (sans oublier de prendre une photo souvenir !).



Christian Oeynhausien, né en 1965, journaliste freelance et conseiller en communication pour une entreprise de services auto-Train au départ de Düsseldorf. Grand amateur de foot et de hockey-sur-glace, il habite à Cologne, mais il apprécie beaucoup la ville de Düsseldorf, parce qu'elle prend mieux soin d'elle.



À Düsseldorf, on sait remplir le stade, même en deuxième division ! Photo Thorsten SchmidtKord DEU.



Cologne

Comment peut-on vivre ailleurs ?

Cologne est peuplée d'habitants qui sont entichés de leur ville à un degré surprenant. L'engouement sans limite qu'ils ressentent pour leur grande cité et tout ce qui s'y rapporte explique peut-être aussi pourquoi ils entourent leur club de football, notamment en-dessous de ses possibilités, d'un amour inconditionnel et démesuré.

En attendant, il faut reconnaître que la ville a quelque chose de particulier. Déjà, sa situation naturelle en impose. Le Rhin, majestueux, y est vénéré dans de nombreuses chansons et hymnes, ce qui ne l'empêche pas de diviser la commune en deux parties. Il y a, d'une part, la rive gauche orientée vers l'ouest, qui correspond à l'avant-poste historique de l'Empire romain en Rhénanie fondé sous le nom de « *Colonia Claudia Ara Agrippinensium* ». Le nom français « Cologne » renvoie plus clairement à cette origine que le nom allemand de « *Köln* ».

Et il y a, d'autre part, la rive droite du Rhin, tournée vers l'est, appelée « *Schäl Sick* » (= mauvais côté) dans le dialecte local.

Le Kölsch – lu, écrit, parlé.

Et bu !

Ce dialecte, et la façon de parler des habitants de Cologne, assaisonnée de nombreux « ä », « ö » et « ü », est un autre objet de leur affection patriotique. C'est le « Kölsch », préservé avec grand soin dans la vie culturelle de la ville, comme au théâtre « *Millowitsch* », dont l'ancien patriarche, Willy Millowitsch, était un ambassadeur national de ce patois. Millowitsch est décédé en 1999 à l'âge de 90 ans, un monument lui est dédié sur le Eisenmarkt devant le théâtre « *Hänneschen* ». Sans surprise, dans ce théâtre de marionnettes, les personnages ne s'expriment qu'en dialecte. Beaucoup plus étonnant, la remarquable carrière



Majestueux, le Rhin devant la Cathédrale. Photo Dieter Jacobi.



véritablement nationale menée depuis quatre décennies par le groupe de rock « **BAP** », dont les chansons sont également écrites et chantées en Kölsch.

Comme « breton » ou « normand », « *Kölsch* » est en fait un adjectif, renvoyant simplement à l'origine d'un objet. Si de nombreux restaurants célèbrent le « *Kölsch* » sur leurs façades, à l'intérieur et sur leurs menus, c'est qu'il a aussi donné son nom à une bière de la ville. Il s'agit d'une boisson claire, de haute fermentation, généralement servie dans des verres étroits appelés « *Stängchen* » (= petit piquet), et tirée en quelques secondes.

Il existe à Cologne un grand nombre de brasseries qui servent, selon leur affiliation, des Kölsch de différentes marques comme la *Früh*, la *Gaffel*, la *Sion* ou la *Mühlen*. Mais attention : cela se passe comme à Düsseldorf, dans le chapitre précédent ! Dès qu'un verre de Kölsch est vide, le restaurateur (ici aussi nommé « *Köbes* ») le remplace immédiatement par un verre plein. Pour arrêter cet écoulement, il est recommandé (et plus prudent) de poser le sous-bock sur son « *Stängchen* ».



Un Kölsch dans un *Stängchen* classique.

Dans les brasseries, on trouve également des plats typiques aux noms étranges comme « *Himmel und Äd* » (= ciel et terre) – en fait, il s'agit d'une purée de pommes de terre avec des pommes, accompagnée de boudin noir grillé. Ou « *Halven Hahn* » (ce qui laisse croire à un demi-poulet, mais est véritablement un petit pain recouvert d'une épaisse couche de fromage – ne me demandez pas pourquoi). Autres grands classiques de la gastronomie de Cologne : le « *Rheinische Sauerbraten* » (= rôti aigre-doux rhénan), ou les « *Dicke Bohnen mit Speck* » (= gros haricots au lard).

Les cinq saisons de l'année à Cologne

Le Kölsch, qu'il soit dans sa forme parlé ou dans son état liquide, joue aussi un rôle important dans le « *Karneval* », la grande fête folklorique de la ville. Cette période, appelée « la cinquième saison » commence le 11 à 11, c'est-à-dire le 11 novembre à partir de 11 h 11, et prépare les fêtes et cortèges en février que l'on appelle le « carnaval de rue », et qui précèdent à leur tour le début des 40 jours de Carême avant Pâques. Durant le carnaval de rue – en gros : la semaine précédant le mercredi des cendres – il se passe des choses étranges pour les non-initiés. On peut voir des défilés dans toute la ville et des fêtes exubérantes dans les rues, organisées par des locaux désormais appelés « *Jecken* » (= bouffons) et qui se rendent déguisés dans les écoles, parfois sur leur lieu de travail, et surtout dans les bars à l'ambiance



festive, où l'on joue, bien sûr, des chansons « *kölsch* ». C'est la musique de chez nous, produite par des groupes vedettes locales comme les « *Bläck Fööss* » (= pieds nus), les « *Höhner* » (= poulets), *Kasalla* (= chahut), ou encore les *Brings* et *Cat Ballou*. De quoi parlent-ils ? De leur amour pour Cologne, pardi !

Les locaux sont particulièrement fiers de leur cathédrale emblématique, appelée « *der Dom* ». En descendant de son train à la gare centrale, écrasé par cette immense montagne de pierre, on comprend pourquoi. C'est l'une des plus grandes églises de style gothique au monde. Sa première pierre a été posée dès 1248, mais elle n'a été achevée qu'en 1880, après une interruption de près de 300 ans entre 1528 et 1823.

À l'intérieur de la cathédrale sont conservés dans une châsse, dit-on, les ossements des Rois mages, donnés à la ville de Cologne comme butin de guerre après la

conquête de Milan en 1164 par l'archevêque de l'époque Reinald von Dassel. Grâce à la conservation de ces reliques précieuses, Cologne est devenue un lieu de pèlerinage important.

Aujourd'hui, l'Église catholique, traditionnellement très dominante en Rhénanie, avec Cologne comme épiscopat, connaît une vraie crise. Comme ailleurs, des scandales d'abus de mineurs sont révélés dans le diocèse, et l'archevêché a été énormément critiqué pour la manière opaque et controversée dont ces affaires ont été gérées. Résultat : un grand nombre de fidèles est en train de quitter l'Église.

Dans les environs directs du « *Dom* » se trouvent plusieurs attractions de la ville. En descendant vers le Rhin, le visiteur passe par deux musées exceptionnels sur le plateau de la cathédrale. Tout d'abord, le musée romain-germanique, considéré comme la « vitrine de l'époque romaine ». Et juste



Le musée Ludwig, sur le plateau de la Cathédrale. De l'art moderne qui vaut la visite.
Photo Dieter Jacobi.



On peut dire ce qu'on veut sur Cologne, les amoureux n'y manquent pas. Adrian Eißler, www.wallpapersmartphone.de. CC BY SA 4.0.

à côté le magnifique Musée Ludwig, qui compte parmi les plus importants musées d'art d'Europe, abritant entre autres la troisième collection mondiale de Picasso et l'une des plus importantes collections des expressionnistes allemands.

En laissant le musée sur sa droite, on atteint la promenade du Rhin par une série d'escaliers qui descendent au

niveau du fleuve – flanquée du Pont des Hohenzollern, construit entre 1907 et 1911, l'un des principaux nœuds du réseau ferroviaire allemand et européen. À part cela, le pont est surtout célèbre pour les milliers de cadenas attachés aux clôtures de ses passages piétons, censés porter chance aux amoureux.

57



La vieille ville côté promenade du Rhin. Photo Dieter Jacobi.



En laissant derrière soi le Pont des Hohenzollern, on atteint la vieille ville, dont les bâtiments restaurés sont dominés sur la droite par l'église Saint-Martin-la-Grande, l'un des douze grands édifices religieux de style roman à Cologne. La vieille ville elle-même et ses coins les plus populaires – Alter Markt et Heumarkt – séduisent par leur offre gastronomique bien garnie.

Le FC et son stade

Et le football ? Il est, après les Romains, le Rhin, le *Kölsch*, le *Karneval* et le *Dom*, le sixième pilier du patrimoine de cette métropole particulière et attachante. On parle du 1. FC Köln, fondé en 1948 seulement, suite à une fusion des clubs de quartier Sülz 07 et Kölner BC 01. Cette naissance tardive ne l'a pas empêché de s'appeler « 1^{er} Club de Football », un nom qui ne renvoie donc pas à une quelconque

chronologie, mais plutôt à l'ambition de s'imposer dans la ville et au-delà.

Le stade actuel du club est le troisième à cet endroit. Il se trouve au centre du parc sportif de Müngersdorf, inauguré en 1923 par le maire de l'époque, un certain **Konrad Adenauer**. Hostile au nazisme, il fut démis de ses fonctions dès 1933. Ce n'est qu'après la guerre qu'il a pu reprendre une carrière politique, et quelle carrière ! Premier chancelier de la nouvelle République fédérale entre 1949 et 1963, c'est bien lui qui a signé, avec le Général de Gaulle, le traité de l'Élysée qui a entériné et institutionnalisé la réconciliation franco-allemande. Joli clin d'œil historique : Cologne, sa ville natale, est jumelée avec Lille, qui a vu naître Charles de Gaulle.

Nommé d'abord sobrement « Arène principale », puis, après la modernisation du début des années 1970, « Stade de Müngersdorf », l'enceinte pouvait accueillir



Collection Dirk Unschuld.



jusqu'à 60 000 personnes. Le « Rhein-Energie-Stadion » actuel (qui portera un nom neutre durant l'Euro 2024) est le résultat d'une grande rénovation en amont de la Coupe du monde 2006. Elle a une capacité de 50 000 places les jours de Bundesliga – grâce aux places debout – et de 46 200 places lors des rencontres internationales. Elle accueillera quatre matchs de poule et un huitième de finale.

Le « FC », qui occupe ce stade, constitue un vrai phénomène social, tant il arrive à réunir les habitants de cette ville derrière lui, dans les bons moments comme dans les mauvais. Fin 2023, le FC comptait 132 500 membres, avec une forte tendance à la hausse, ce qui fait de lui le quatrième club d'Allemagne derrière le FC Bayern (316 000), le Borussia Dortmund (190 000) et le FC Schalke 04 (178 000). Le FC a été l'un des membres

fondateurs de la Bundesliga en 1963, et c'est normal : son président de l'époque, **Franz Kremer**, est considéré comme le principal promoteur et concepteur d'une ligue à l'échelle nationale, dépassant les régionalismes. Entrepreneur prospère de Cologne, visionnaire, Kremer a non seulement réalisé la fameuse fusion de 1948, mais a surtout aidé le FC à prospérer dans les années 1960 grâce à ses idées et méthodes en avance sur son temps.

Un visionnaire

Kremer a été logiquement élu président du club lors de sa fondation le 13 février 1948, et il l'est resté jusqu'à sa mort à l'âge de 62 ans, le 11 novembre 1967 (justement le 11 !). Il entretenait d'excellents contacts avec les représentants locaux de l'économie, de la politique et de la culture, dont il savait faire



Le stade, complètement modernisé pour le Mondial 2006, l'une des meilleures ambiances de la Bundesliga (ou de la deuxième division, c'est selon). Photo Stephan Klemm.



bénéficier son club et ses joueurs. Patron paternaliste, il a déclaré un jour : « Le bon contact avec les joueurs est important pour moi. Je me préoccupe de leurs soucis et de leurs difficultés. »

Durant le mandat de Kremer, une plaisanterie de carnaval impliquant un animal devait se transformer en coup du destin pour le FC. Le Cirque Williams, une entreprise locale, qui accueillit le club pour sa deuxième séance de carnaval le 13 février 1950, lui offrit un petit bouc âgé d'un an. Le soir même, un nom fut trouvé : « Hennes ». Ce patronyme, une forme locale de « Hans » ou « Johannes », était celui de l'entraîneur-joueur de l'époque, **Hennes Weisweiler**. Le club adoptait ainsi une mascotte qui fut plus tard définitivement intégrée à l'emblème officiel du club. Depuis, le FC et son « *Geißbock* » sont inséparables : le bouc est

La dynastie des « Hennes » est ininterrompue. Depuis le 4 août 2019, un bouc de la race « chèvre noble allemande bigarrée » est devenu Hennes IX, le porte-bonheur actuel du FC lors de tous ses matchs à domicile. Pendant la semaine, l'animal vit au zoo de Cologne depuis son entrée en fonction et est devenu une grande attraction pour les visiteurs. Hennes IX dispose de sa propre page Facebook et d'une webcam dans son étable.

Le premier président du FC a également initié la construction d'un club-house moderne dans la ceinture verte de Cologne, nommé le « *Geißbockheim* », auquel mène aujourd'hui la Franz-Kremer-Allee. Le complexe, achevé en septembre 1953, comprend également les terrains d'entraînement encore en usage aujourd'hui.

Sous l'ère Kremer, le FC Cologne était une sorte d'avant-garde sportive en Allemagne. En 1962, l'équipe menée par **Hans Schäfer**, l'un des champions du monde de 1954, a remporté son premier titre de champion d'Allemagne, quatorze ans après sa création. En 1963, le club n'a échoué qu'en finale face au Borussia Dortmund. Mais l'année d'après, 1963-1964, le FC est sorti vainqueur de la première saison de la Bundesliga. Cela fut possible grâce à des joueurs comme Hans Schäfer, Karl-Heinz Thielen et le jeune Wolfgang Overath, auteur du premier but de Cologne en Bundesliga, un milieu de terrain surdoué à l'aube d'une grande carrière.



Hennes, le neuvième du nom. Ne manque un match sous aucun prétexte. Collection Dirk Unschuld.

associé au club comme la cathédrale à la ville. Hennes est considéré comme l'animal héraldique le plus connu du sport allemand, apportant sa contribution inestimable à la notoriété du FC.



Les icônes du FC

Wolfgang Overath, trois Coupes du monde au compteur – deuxième en 1966, troisième en 1970, vainqueur en 1974, titulaire à chacun des 19 matchs disputés – est une icône des débuts du club et n'a jamais porté une autre tunique que celle du FC. Aujourd'hui encore, il a une admiration particulière pour Franz Kremer, « une figure exceptionnelle » pour lui. « Le FC Cologne était son œuvre. Il a marqué le club de son empreinte. Nous aurions pu bénéficier de lui, de ses idées et de son aura pendant bien plus longtemps encore ».

Outre l'équipe du début de la Bundesliga autour de Schäfer et Overath, c'est la génération du doublé de 1978 qui est restée très populaire à Cologne. Ce sont là les joueurs qui ont remporté le championnat et la coupe d'Allemagne en 1978 sous la houlette de l'entraîneur mythique Hennes Weisweiler – oui, oui, le même qui avait en 1950 donné son prénom à la célèbre mascotte – revenu au FC de ses débuts après des années glorieuses avec le Borussia Mönchengladbach (deux championnats et une Coupe d'Europe) et une année moins réussie au FC Barcelone. Parmi les joueurs les plus marquants du doublé de 1978 figurait le buteur **Dieter Müller**, qui évolua plus tard également aux Girondins de Bordeaux (deux titres de champion et 59 buts en trois saisons en France, mine de rien) et qui reste jusqu'à ce jour le seul joueur à avoir marqué six buts dans un même match de Bundesliga. Mais il y avait aussi le meneur de jeu **Heinz Flohe**, et le défenseur central **Bernd Cullmann**, qui

avaient tous les deux fait partie de l'équipe championne du monde en 1974.

Et il y avait, bien sûr, **Harald « Toni » Schumacher** dans les buts. Sans doute le joueur de Cologne le plus connu en France !

Né à Düren, à une bonne cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Cologne, il est devenu, comme Overath avant lui, une véritable institution à Cologne. Autant il



Wolfgang Overath, l'icône du FC. Pied gauche magique. Ici en carton, dans le musée. Photo Stephan Klemm.

était adulé de ses supporters pour son abnégation, son engagement total et sa proximité avec le peuple, autant il était craint de ses adversaires pour son goût du duel viril. L'un de ces affrontements sur le terrain est entré dans l'histoire du football mondial : la faute que Schumacher a commise sur Patrick Battiston à la 57^e minute de la demi-finale de la Coupe du monde 1982 entre la France et l'Allemagne, à Séville (voir aussi p. 122 à 127). L'attaque brutale de Schumacher contre le



Français et surtout son comportement par la suite — aucun geste, aucun regard pour son adversaire grièvement blessé — ont fait de cet Allemand un objet de haine pour les Français. Aujourd'hui, Schumacher exprime ses regrets pour son geste, ce qu'il a fait très récemment de manière tout à fait crédible envers le public français, dans le documentaire d'Hervé Mathoux (« Les Beaux Perdants »).

Il n'est pas exagéré de dire que ce match de légende à Séville a été décidé par les joueurs du FC : le premier but de la rencontre était signé Pierre Littbarski, le retourné acrobatique qui égalisa à 3-3 était l'œuvre

telle tradition a été si souvent relégué par la suite ». En effet, le FC est passé maître dans l'art de « faire l'ascenseur » : il a déjà été relégué six fois en deuxième division, mais il a aussi su remonter six fois. Ce qu'il n'a plus jamais réussi, c'est renouer avec les grandes époques d'Overath et de Schumacher.

Schumacher a d'ailleurs été licencié par le club en 1987, alors qu'il était au sommet de sa carrière. La raison en était la publication de son livre « *Anpfiff* » (littéralement « coup d'envoi », mais qui peut aussi signifier « réprimande »), dans lequel il révéla des vérités fort dérangeantes sur le football professionnel et divulgua des informations confidentielles sur ses camarades. Entre 2012 et 2019, il est revenu au FC dans la fonction de vice-président, mais la fin de cet intérim n'a pas été très heureuse.

Parmi les autres grands noms, celui de **Pierre Littbarski**, dribbleur de génie. Berlinois de naissance, il rejoignit le FC en 1978 et y resta jusqu'en 1993 (avec cependant une interruption d'une année durant laquelle il évolua au Racing Club de Paris de l'entrepreneur Jean-Luc Lagardère). Avec ses camarades Bodo Illgner, Thomas Häbler et Paul Steiner, Littbarski est devenu champion du monde en 1990 en Italie en tant que joueur du FC.

Et quand l'Allemagne a remporté sa quatrième étoile en 2014, il y avait encore un héros local de Cologne qui batifolait avec le trophée sur la pelouse du Maracanã : **Lukas Podolski**, 130 sélections, vénéré comme un tribun du peuple à Cologne en raison de son attachement sincère aux



L'entraîneur mythique Hennes Weisweiler, avec les preuves tangibles du doublé de 1978. Collection Dirk Unschuld.

de Klaus Fischer, avant-centre de Cologne à l'époque, et c'est bien Schumacher qui a arrêté deux pénaltys lors des tirs-au-but.

Schumacher a dit un jour à propos du FC : « J'ai pu vivre la grande époque : le doublé en 1978, trois Coupes d'Allemagne en 1977, 1978 et 1983, une finale de la Coupe de l'UEFA en 1986 [perdue contre le Real Madrid]. Toujours parmi les cinq premières équipes du classement. Ce qui est dommage, c'est qu'un club avec une



fans, de son affection profonde pour sa ville de cœur, et de son humour espiègle. Après être passé par le Bayern et Arsenal, « Poldi », aujourd'hui âgé de 38 ans, termine sa carrière au pays de ses parents, au Górnik Zabrze, dans la première division polonaise. Peut-être savez-vous que depuis plus de 50 ans, les téléspectateurs allemands élisent le « *Tor des Monats* », le plus beau but du mois écoulé. Eh bien, si des buteurs de légende comme Gerd Müller ou Karl-Heinz Rummenigge (tous les deux Ballons d'Or) ont remporté ce trophée populaire à cinq ou six reprises respectivement, Lukas Podolski a réussi cet exploit treize fois ! Inégalé.

Un serment, une loi, une évidence

Au sujet du club où il est arrivé à l'âge de 10 ans et qui l'a vu percer au plus haut niveau à 18 ans, « Poldi » a déclaré : « J'associe au FC des sentiments, des émotions, les fans. Il est pour moi comme une famille ».

Il n'est pas le seul. Il suffit d'écouter l'ambiance avant chaque match à domicile, quand est joué l'hymne officiel du club, écrite par le groupe local *Höhner*, en *Kölsch*, évidemment. Voici un passage du texte : « *Un mer jon met dir, wenn et sin muss durch et FÜR* ». En français : « Et nous irons avec toi, à travers le feu s'il le faut ». Se serrer les coudes même dans les moments difficiles (qui ne manquent pas) : pour de nombreux fans, ce n'est pas une promesse, c'est un serment inscrit dans un cantique exaltant.

Serment qui, dans la ville, s'accompagne d'un optimisme à toute épreuve, incarné dans la fameuse « loi fondamentale » de

Cologne, dont le paragraphe 3 stipule « *Et hätt noch immer jot jejang* » (« Tout a toujours fini par s'arranger. »). Une loi gentiment ironique qui permet de vivre sereinement avec les déboires et les magouilles qui, eux aussi, ponctuent la vie de la cité.

C'est donc tout logiquement que Michael Trippel, le speaker du stade du FC, accueille systématiquement les spectateurs du match avec une évidence irréfutable : « Bienvenue dans la plus belle ville d'Allemagne ! » Qui sommes-nous pour le contredire ?



Stephan Klemm est rédacteur du quotidien *Kölner Stadt-Anzeiger* depuis 2000. Il est l'un des trois coordinateurs de ce livre, mais tenait à rédiger lui-même le chapitre sur Cologne, son club, et ses habitants qu'il observe avec amusement au quotidien.



Des rendez-vous longtemps manqués

Les joutes franco-allemandes sur le continent européen

Le premier France-Allemagne n'a été joué qu'en 1931. Et, malgré la création de la Coupe du monde un an plus tôt, il faut attendre 1958 pour que les Bleus et la **Nationalmannschaft** se rencontrent en compétition officielle. Lors du match de classement, les Fontaine, Kopa et Piantoni infligent un 6-3 à l'équipe championne du monde quatre ans plus tôt. Dans les années 1980, on se retrouve, toujours à l'échelon mondial, deux fois en demi-finale, à chaque fois à l'avantage de l'équipe représentative de la République fédérale d'Allemagne/RFA. Il faut attendre 2016 pour que les deux sélections s'affrontent dans un Euro, même si des matchs fameux ont déjà opposé des clubs français et allemands depuis 1955 et la création de la Coupe des clubs champions, aujourd'hui Ligue des champions.

Les Coupes d'Europe de club ou le complexe français

Les clubs français sont les premiers à y briller, sans toutefois s'imposer, puisque le Stade de Reims atteint deux fois la finale et est deux fois battu par le Real (4-3 en 1956 à Paris, et 2-0 en 1959, à Stuttgart). En 1960, l'Eintracht Francfort devient le premier représentant allemand à atteindre la finale où il se fait étriller 7-3 par l'équipe d'Alfredo Di Stefano. Il faudra attendre 1974 et le premier des trois titres consécutifs du Bayern Munich pour que la « Coupe aux grandes oreilles » prenne un fort accent allemand.

Les équipes d'outre-Rhin avaient cependant déjà commencé à briller en Coupe des vainqueurs de Coupe, avec les victoires du Borussia Dortmund en 1966 et du Bayern l'année suivante. C'est l'époque des vaches maigres pour les clubs français, sauf à l'automne 1969 lorsque l'AS Saint-Étienne de Salif Keita, Georges Bereta et Hervé Revelli élimine le Bayern de Sepp Maier, Franz Beckenbauer et Gerd Müller en 16^e de finale de la Coupe des champions.

Mais par la suite, le Bayern sera surtout le bourreau des Verts : en demi-finale en 1975 et, évidemment en finale à Glasgow en 1976 (1-0) avec l'aide des « poteaux carrés ». L'ASSE de Platini obtiendra ensuite deux résultats contrastés contre d'autres grands clubs allemands : une lourde défaite 1-4 face au Borussia Mönchengladbach en quart de finale



Just Fontaine, à la Coupe du monde 1958. C'était la première fois que la France rencontrait l'Allemagne en compétition officielle, et il en a profité pour planter un petit quadruplé. Photo Panini, domaine public, via Wikimedia Commons.



de la Coupe de l'UEFA 1979-1980 et une éclatante victoire 5-0 dans le Volksparkstadion de Hambourg contre le HSV.

À l'époque, l'image de football se fait encore rare à la télévision. Les amateurs attendent avec impatience la séquence des buts étrangers diffusée le dimanche en fin d'après-midi par le magazine *Stade 2*. Ils peuvent admirer la puissance des tirs d'un Rainer Bonhof ou les têtes athlétiques de Horst Hrubesch. Ce dernier fait la démonstration de son savoir-faire en éliminant les Girondins de Bordeaux en match retour du 16^e de finale de la Coupe de l'UEFA joué le 4 novembre 1981. Dès la 26^e minute, il place une tête imparable sur coup franc tiré sur la droite par Manfred Kaltz. Un classique ! Visiblement, la séquence de *Stade 2* n'avait pas suffi à prévenir les joueurs français.

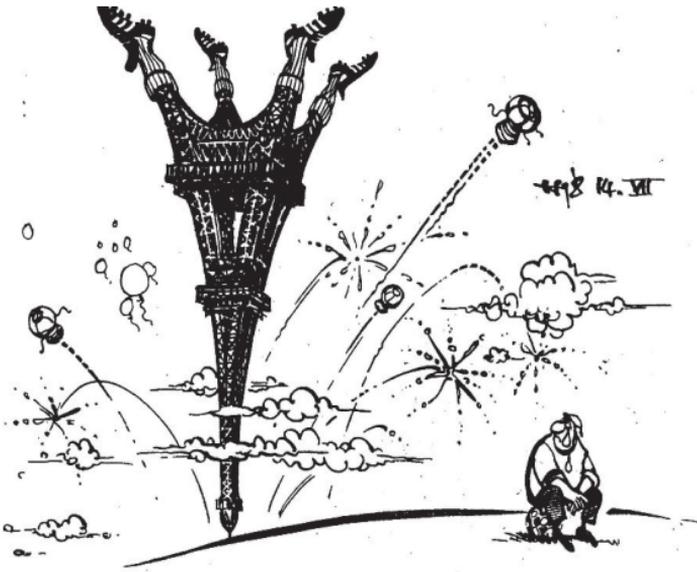
Français d'Allemagne

Les formations allemandes continuent à briser les rêves européens des équipes françaises. À Lisbonne en mai 1992, le Werder Brême bat l'AS Monaco en finale de la Coupe des Coupes sur le score de 2-0. C'est le lendemain de la catastrophe du stade Furiani qui provoqua la mort de 19 personnes et fit plus de 2 300 blessés. Les Monégasques et leur capitaine corse Jean-Luc Ettori ne sont pas dans les meilleures dispositions pour jouer une finale européenne.

Quatre ans plus tard, les Girondins de Bordeaux de Bixente Lizarazu, Christophe Dugarry et Zinedine Zidane atteignent la finale de la Coupe de l'UEFA et suscitent de grands espoirs. Leur adversaire, le Bayern d'Oliver Kahn, Jürgen Klinsmann et Lothar Matthäus ne leur laisse aucune chance en s'imposant 2-0 au match aller en Bavière, 3-1 au match retour en Gironde. La feuille de match illustre des échanges franco-allemands de joueurs appelés à s'intensifier dans les années à venir : les Bordelais sont entraînés par Gernot Rohr, Jean-Pierre Papin porte le maillot rouge du Bayern. Lizarazu est transféré dans le club allemand un an plus tard.

La montée en puissance des footballeurs français couronnée par le titre mondial de la France « Black-Blanc-Beur » en 1998 change leur statut. Fini le temps des curiosités françaises de Stuttgart (Gilbert Gress puis Didier Six) ou de Sarrebruck (Marc Berdoll). Les produits de la formation française sont de plus en plus recherchés, notamment au Bayern où l'on se met à parler allemand avec un accent français fort apprécié outre-Rhin. Après Lizarazu, ce sont Willy Sagnol, Valérien Ismaël et, bien sûr, Franck Ribéry, qui font les beaux jours de l'Allianz Arena. De son côté, Johan Micoud fait rayonner la technique française au Werder de Brême (2002-2006).

Les clubs allemands se montrent toujours impitoyables à l'égard des clubs français. En 2020, le Bayern affronte le Paris-Saint-Germain (PSG) dans la finale de la Champions League « Covid 19 » disputée à Lisbonne. Comme à Glasgow en 1976, les Bavarois s'imposent 1-0. Maigre consolation : c'est un Français, Kingsley Coman, formé au PSG, qui marque l'unique but du match. Au niveau des demi-finales, France et Allemagne ont été à égalité : le Bayern avait surclassé l'Olympique Lyonnais, le PSG le RB Leipzig et tous les deux sur le même score : 3-0.



Paris 12. VII. 98

ZEICHNUNG: HAITZINGER

Coupe du monde 1998 : la France qui rit, l'Allemagne qui pleure. Cette caricature de Haitzinger fait appel à un personnage stéréotype utilisé fréquemment par les dessinateurs outre-Rhin : le « Michel », prototype du Monsieur Tout-le-monde-allemand.

Rendez-vous longtemps manqués à l'Euro

Même si l'équipe de France se qualifie pour le carré final de la première Coupe d'Europe des nations disputée à Paris en 1960, elle reste absente du tour final de la compétition jusqu'en 1984.

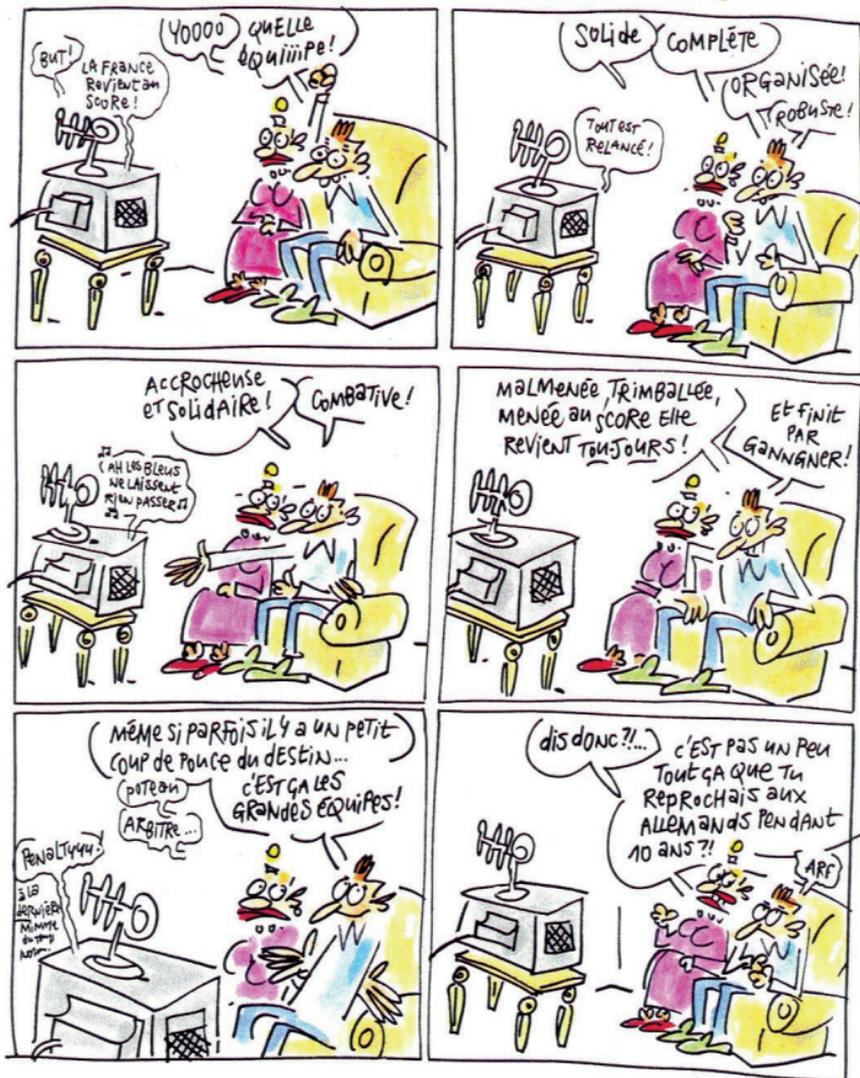
Avant cela, dans les années 70, la RFA est devenue une habituée de la finale à quatre qu'elle remporte brillamment en 1972. Quatre ans plus tard, en Yougoslavie, elle y retourne seulement battue aux penalties par la feuille morte d'Antonín Panenka. En 1980, les footballeurs ouest-allemands campent toujours sur le toit de l'Europe du football. Ils s'imposent en Italie dans une compétition opposant huit équipes et qui prend le nom d'Euro. Ils disposent en finale des Belges 2-1 grâce à deux buts de l'inévitable Hrubesch. Les Français sont toujours condamnés à regarder l'Allemagne gagner depuis leur salon faute de pouvoir l'affronter en compétition officielle.

Deux ans plus tard, les choses changent avec la nuit tragique de Séville (à laquelle sont consacrées les pages 122 à 127 de ce livre), puis en 1986, la défaite 2-0 en demi-finale de Bleus éreintés par leur « match du siècle » le France-Brésil de Guadalajara, quatre jours auparavant. Entretemps, les Français et Michel Platini ont fait une démonstration à l'Euro 84 (cinq matchs, cinq victoires) où la RFA quitte le tournoi rapidement, troisième de son groupe.

Par la suite, les Bleus retombent dans leurs travers et sont éliminés de la course à l'Euro 1988 notamment par une défaite 0-1 subie à domicile face à l'Allemagne de l'Est, ce qui les empêche d'être présents lors de la compétition en Allemagne de l'Ouest. (Vous suivez toujours ?). Ils se qualifient toutefois pour les éditions 1992 et 1996 mais sont éliminés avant d'espérer retrouver



FRANKREICH ÜBER ALLES!



Dessin de Lefred-Thouron, paru dans *L'Equipe* magazine, juillet 2000.

l'Allemagne (il n'y en a plus qu'une désormais !), à nouveau qualifiés pour la finale en 1992, puis vainqueurs en Angleterre en 1996.

Quatre ans plus tard, c'est aux Bleus de remporter le titre au *golden goal* contre l'Italie, alors que la Nationalmannschaft est au fond du trou : elle termine 4^e et bonne dernière de son groupe de qualification d'une compétition qui est passée à 16 participants en 1996. En 2004, elle ne fait guère mieux : 3^e de son groupe et toujours non qualifiée pour la phase à élimination directe.



Horst Hrubesch. Comme nous avertit le mensuel *Sélection Football* de décembre 1980, « cet homme est dangereux » ! Ils ne croyaient pas si bien dire : en 1982, à Séville, c'est lui qui met le penalty décisif... Aujourd'hui, il est sorti de sa retraite pour faire un intérim en tant que sélectionneur de la Nationalmannschaft féminine. On le reverra en France aux J.O. !

Les choses reviennent à la « normale » en 2008 après le renouveau constaté à la « WM 2006 » sous la direction de Joachim Löw. Les Allemands sont finalistes, battus de peu par l'Espagne (1-0). Deux ans avant la grève de Knysna, les Bleus terminent eux 4^e de leur groupe avec un match nul et deux défaites. En 2012, les forces s'équilibrent la France atteint les quarts de finale, l'Allemagne s'arrête en demi.

Mais la Coupe 2014 sonne le temps des retrouvailles franco-allemandes en compétition officielle. L'ordre des choses footballistiques semble encore immuable : en quart de finale, l'Allemagne marque un seul but sur coup franc (tête du défenseur central Mats Hummels). Les Bleus, Mathieu Valbuena et Karim Benzema en tête, se montrent incapables de concrétiser les occasions qu'ils se créent. Réalisme allemand contre stérilité française ou « retour vers le futur ».

Enfin deux Allemagne-France à l'Euro !

C'est toutefois un scénario inverse qui se joue à l'Euro 2016 organisé par la France et qui accueille 24 équipes. Pour la première fois de l'Euro et en demi-finale, les deux sélections nationales se rencontrent après avoir terminé premières de leurs groupes de qualification, puis avoir éliminé la Slovaquie et l'Italie pour l'Allemagne, l'Irlande et l'Islande pour la France. Dans un stade Vélodrome de Marseille tout acquis à leur cause, les Bleus jouent une partie « à l'allemande », sérieuse et pleine de réussite avec les deux buts d'Antoine Griezmann l'un sur penalty, l'autre à la suite d'une sortie hasardeuse du gardien allemand Manuel Neuer.



Au début des années 2000, Rudi Völler est perplexe : sa belle limousine a perdu toute sa puissance. Caricature de Chenez.

C'est la première victoire en match officiel contre l'Allemagne après le match de classement de 1958 ! Malheureusement, les Français ne sauront résoudre l'impasse du non-jeu portugais en finale où ils perdent aux tirs au but.

Après le triomphe des Bleus à la Coupe du monde 2018, au cours de laquelle la Nationalmannschaft est éliminée dès le premier tour, battue par le Mexique et la Corée du Sud,



un deuxième rendez-vous européen est fixé à l'Euro « déconcentré » de 2020, disputé en 2021 pour cause de Covid 19. Car l'Allemagne et la France ont été versées dans le même groupe (F) au premier tour. Et le renversement de tendance se poursuit : à Munich, la France s'impose 1-0 grâce à un nouveau but de Mats Hummels mais cette fois contre son camp ! La France termine 1^{re} du groupe, l'Allemagne seconde mais leurs parcours s'arrêtent en huitième de finale. Face à une Angleterre en plein renouveau pour les Allemands, contre une Suisse combative pour des Bleus un peu suffisants.

Pas de rencontre franco-allemande lors de la sulfureuse Coupe du monde du Qatar. La sélection allemande rentre vite à la maison avec une élimination au premier tour après avoir été battue par le Japon. La France ne l'emporte pas face à l'Argentine, mais sa régularité au sommet l'érige au rang de nouvelle Allemagne (sans qu'elle ne gagne toujours à la fin, en tout cas pour l'instant).



Après une Coupe du monde 2018 ratée, super-promotion sur les maillots allemands ! Photo A. Sonntag.

Allemagne-France aujourd'hui

Le tirage au sort de l'Euro 2024 peut proposer un Allemagne-France en quart de finale. Ce serait une belle affiche. Mais que représente aujourd'hui un tel match ? Le temps des complexes sportifs et des souvenirs de l'Occupation – qui composaient l'arrière-fond des joutes européennes et mondiales des années 1970-1980 – sont bien révolus. Les Bleus ont comblé en partie leur retard en matière de palmarès avec deux Euros et deux Coupes du monde contre trois et quatre pour la Nationalmannschaft.

Ces confrontations entre voisins restent de grands rendez-vous du football international mais, sur le plan des passions nationales, elles confinent presque à l'indifférence. Les deux formations se ressemblent – d'autant que nombre de jeunes joueurs français sont désormais tentés par une première expatriation en Allemagne. En sens inverse, la composition multiculturelle de la Nationalmannschaft montre que, en la matière, le Deutscher Fussball Bund a suivi l'exemple de la FFF.

Alors place au sport. Et si les deux formations se rencontrent ou atteignent même la finale, que la meilleure ou la plus spectaculaire gagne !

Paul Dietschy



Silhouette nocturne de Francfort.
Norbert Stening, Flickr.



Fête du vin à Stuttgart. SMG, Sarah Schmid.



Métropoles provinciales

Performance économique et savoir-vivre

Cap sur Francfort et Stuttgart, loin des hauts fourneaux de la Ruhr. Deux villes bien ancrées chacune dans leur région respective, la Hesse et le Bade-Wurtemberg, qu'elles dominent et stimulent grâce à leur puissance économique.

Francfort et Stuttgart ont beaucoup en commun. Ce sont de vraies métropoles, multiculturelles, dynamiques, et plutôt riches (on y paie les salaires les plus élevés d'Allemagne). Mais qui restent attachantes, vu leur taille finalement plus modérée que ne laisserait deviner leur rayonnement international – entre 630 000 et 770 000 habitants – et le caractère étonnamment provincial qu'elles ont su préserver.

Cette provincialité se reflète d'abord dans les dialectes locaux, le « *Hessisch* » et le « *Schwäbisch* », l'un comme l'autre pas franchement facile d'accès aux non-autochtones, mais capable de donner à la langue allemande une certaine douceur inattendue. Ne vous inquiétez pas, dans les deux villes, les habitants sont capables de fournir un effort et de s'exprimer correctement en allemand compréhensible. Enfin, certains plus que d'autres. . .

Tant à Francfort qu'à Stuttgart, on est aussi beaucoup attaché aux traditions, et à un savoir-vivre bien plus détendu, convivial et accueillant que ne laisseraient soupçonner les stéréotypes habituels. Bref, ce sont des endroits et des gens qui gagnent drôlement à être connus. Et qui sont archi-simples à rejoindre par train depuis les grandes villes françaises : à partir de Paris, par exemple, plusieurs TGV directs sont proposés quotidiennement.

En 1945, les deux villes étaient exsangues. Cibles de bombardements massifs de la part des Alliés, elles étaient presque entièrement à reconstruire. Situées toutes les deux dans la zone d'occupation américaine, elles ont par la suite grandement profité de la structure fédéraliste que les vainqueurs, en tirant les bonnes leçons de l'histoire, imposèrent à la nouvelle Allemagne, pour renaître comme les centres économiques et culturels incontestés des Länder.

Francfort et Stuttgart se ressemblent aussi en matière de football. Leurs stades, objets de multiples modernisations et rénovations au cours des décennies, ont été de toutes les grandes compétitions organisées en Allemagne. Leurs clubs chéris sont de vrais phénomènes sociaux, réceptacles d'une affection aussi inébranlable que démesurée. Et leurs publics ont prouvé à de multiples reprises qu'ils savent faire la fête devant les écrans géants, savamment placés à des endroits stratégiques des centres-villes.

Profitez-en !



Francfort

La plaque tournante

Le 18 mai 2022, presque quarante ans après la nuit de Séville, au cours de laquelle l'Allemagne a battu la France dans des circonstances dramatiques et inoubliables en demi-finale de la Coupe du monde en Espagne, les supporters de l'Eintracht Francfort ont vécu à leur tour une nuit exaltante dans la capitale andalouse. Comme en 1982, cela s'est déroulé à l'Estadio Sanchez-Pizjuan, et comme en 1982, cela s'est joué aux tirs au but. Mais cette fois-ci, il s'agissait de la finale de l'Europa League, et les adversaires étaient les Glasgow Rangers.

La fiesta, qui a saisi le stade à l'issue du match, rappelait le spectacle inédit d'un Camp Nou outrageusement dominé par des dizaines de milliers de Francfortois vêtus de blanc, la couleur du maillot de l'Eintracht, lors d'un quart de finale retour surréaliste à Barcelone, quelques semaines auparavant. Et elle faisait honneur au nom du club,

car « *Eintracht* » signifie « concorde », « entente », ou « harmonie ».

Pour une nuit, le club de Francfort, par ailleurs souvent qualifié de « diva capricieuse », était devenu le centre du football en Europe. Et jouait son rôle d'ambassadeur d'une ville qui cultive et célèbre volontiers sa grande ouverture internationale. C'est même l'une de ses images de marque principales.

Une ville marquée par le brassage

Comme le constatent rapidement les personnes qui voyagent beaucoup à l'étranger, tout le monde a déjà entendu parler de Francfort : un Américain, un Asiatique ou un Australien sur deux affirme connaître la ville. Mais quand on creuse un peu, on s'aperçoit aussitôt que la plupart d'entre eux n'ont fait que passer



Photo FR/Imago.



par l'aéroport. Et ils ne connaissent que la silhouette des gratte-ciels qui se dégage inévitablement quand on s'approche de la piste d'atterrissage du plus grand aéroport d'Allemagne.

Cela se comprend : Francfort est en effet la principale plaque tournante nationale du trafic aérien, un « hub » efficace qui gère plus de 48 millions de passagers par an, même si la ponctualité laisse un peu à désirer ces derniers temps en raison d'un manque de personnel.

L'aéroport est emblématique de la ville, qui doit beaucoup à sa situation centrale en Allemagne et en Europe : là où se trouvent les nœuds, les rencontres se produisent. Et là où se trouve une porte ouverte sur le monde, la population est également plus cosmopolite. À Francfort, le multiculturalisme n'est pas un slogan idéologique mais le quotidien des 767 609 habitants officiellement enregistrés au 31 décembre 2022. Parmi eux, la part des

personnes de nationalité non allemande est d'environ un tiers, plus d'une personne sur deux est issue de l'immigration.

Ici, il n'y a pas vraiment de communauté qui ne soit pas représentée. C'est un grand avantage pour les grands événements internationaux comme l'Euro 2024 : la ville n'a aucun souci pour accueillir les visiteurs du monde entier. Au contraire : c'est le Francfortois de naissance, qui a grandi dans la ville et babille le « *Hessisch* », le dialecte local, qui est difficile à trouver. Autrement dit, il est facile pour tout nouvel arrivant de prendre pied ici.

Le centre historique

Ceux qui visitent Francfort pour la première fois ne peuvent pas passer à côté du centre-ville et du « *Römer* », cette vénérable maison patricienne qui est le siège du maire depuis 1405. En temps normal, on y trouve la foule quotidienne de touristes



Inhabituelle pour l'Allemagne, les gratte-ciels de Francfort. FR/Imago.



venus du monde entier. Mais c'est aussi sur le balcon du *Römer* que sont fêtées les équipes du football de retour en Allemagne après une épopée victorieuse. On se souvient de la foule immense et enthousiaste venue célébrer les vice-champions du monde 2002, au point que le sélectionneur, Rudi Völler, leur lançait : « Vous auriez fait quoi si, en plus, on avait gagné ? » Un an plus tard, l'équipe nationale féminine qui, elle, avait bien fini première du Mondial aux États-Unis, s'y faisait célébrer à son tour. Et en 2022, c'était à l'Eintracht, de retour de Séville, d'y conclure leur défilé à travers la ville.

La colline (« *Römerberg* ») comprend aussi la cathédrale de Francfort. Comme son nom officiel de « dôme impérial » (« *Kaiserdome St. Bartholomäus* ») l'indique, les empereurs du Moyen-Âge y étaient autrefois couronnés. Restaurée à grands frais, la vieille ville a tout pour attirer les visiteurs. En descendant vers la rive du Main (prononcer « Maïne »),

l'« *Eiserne Steg* » (« passerelle de fer ») est l'un des spots photo les plus appréciés avec sa vue sur les gratte-ciel de Francfort, qui lui ont valu le surnom un peu ironique de « *Mainhattan* ». La passerelle, traversée chaque jour par environ 10 000 personnes, relie le centre-ville autour du Römerberg au quartier de Sachsenhausen de l'autre côté du Main.

La nouvelle capitale (ou presque)

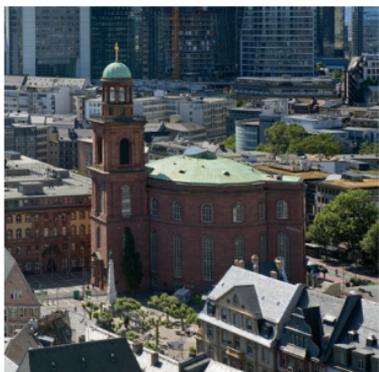
À la fin de la Seconde Guerre mondiale, la plupart des monuments historiques de la ville natale de Johann Wolfgang von Goethe, icône parmi les classiques de la littérature allemande, avaient été réduits en cendres. Parmi eux, l'église Saint-Paul (« *Paulskirche* »), qui a presque entièrement brûlé après une attaque aérienne. Elle est considérée comme le berceau du premier mouvement démocratique allemand :



Le Römerberg, laissé aux touristes quand il n'y a pas de footballeurs héroïques à célébrer. Photo Billy Wilson, CC BY-NC 2.0 Deed.



consacrée en 1833, l'église est devenue en 1848 le siège de la première assemblée nationale allemande, dont certains concepts ont même été repris par l'actuelle loi fondamentale de la République fédérale. On comprend que cette église ait été le premier bâtiment historique à être reconstruit en 1947-1948 grâce à des dons. Depuis 1950, le prestigieux Prix de la Paix décerné par l'Association nationale des libraires allemands y est remis à un lauréat international.



La Paulskirche, lieu emblématique d'un désir de démocratie. FR/Imago.

À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, le centre historique était presque totalement détruit. La ville décida alors de le reconstruire de manière moderne tout en conservant en grande partie l'ancien réseau routier. Et elle avait des projets : elle s'est portée candidate pour devenir la nouvelle capitale fédérale, allant jusqu'à construire une salle plénière pour accueillir la future assemblée, le « *Bundestag* ». Mais lors d'une décision serrée, la ville de Bonn a été retenue, favorisée par le chancelier Konrad Adenauer, originaire de Rhénanie. « Capitale

provisoire », d'ailleurs, selon le texte de l'époque. Et c'est qu'elle a été, finalement, avant de céder sa place après la réunification à Berlin, suite à un vote en 1991.

L'ambition de Francfort s'est alors reportée sur la vie économique, profitant de sa situation extrêmement favorable en matière de transports. Parfaitement raccordée au réseau routier et ferroviaire, la ville s'est dotée d'un aéroport des plus modernes. Tant pis pour le statut de capitale ! Au cours de la deuxième moitié du *xx^e* siècle, Francfort est devenue la place financière la plus importante d'Allemagne, la deuxième en Europe après Londres. En 1993, le choix de Francfort comme siège de la Banque Centrale Européenne (BCE) s'est imposé presque naturellement.

Aujourd'hui, les tours des grandes banques sont devenues l'emblème de la ville, et le déménagement de la BCE en 2014 dans son nouveau bâtiment à l'est du centre, sur le site de l'ancien marché au gros, s'inscrit dans cette logique. Au pied de la tour, un mémorial émouvant sur la déportation des citoyens juifs sous le régime nazi fait un lien utile entre la monnaie commune et les raisons mêmes qui ont conduit à la construction d'une communauté européenne après la guerre.

Le charme de la diversité

Ce qui fait le vrai charme de Francfort, ce sont les gens dans toute leur diversité, des gars les plus rudes aux personnes les plus chaleureuses. Pendant la journée, la ville semble dominée par les hommes et femmes



d'affaires. Mais si vous empruntez, à l'heure du déjeuner, la « *Fressgass* » (littéralement « impasse de la bouffe »), qui se transforme à partir de la « *Hauptwache* », en la célèbre rue commerçante « *die Zeil* », vous risquez de tomber à la fois sur des types affairés pour qui chaque seconde compte et des personnages décontractés qui dégustent leur boisson sans se presser.

Une ville avec des dizaines de milliers de salariés qui font la navette tous les jours, dotée de 55 000 lits d'hôtel, est nécessairement en permanence en mouvement, et pleine de contradictions. Ici, la tradition côtoie la modernité, la brique rouge se reflète dans les façades de verre, le « *Äppelwoi* » (cidre local) concurrence le Riesling, la côtelette de porc résiste au Veggie-Burger, la Palmeraie abrite de la jungle urbaine, et le Main se dirige vers le Rhin. Ceux qui cherchent le haut de gamme

font leurs achats dans la Goethestraße, et ceux qui doivent économiser vont dans un magasin de déstockage à la Konstablerwache.

Francfort, ville sportive

Francfort aime aussi se définir comme une ville sportive. Avec sa grande course cycliste du 1^{er} mai, son marathon – le plus ancien marathon urbain d'Allemagne ! – et son « Ironman » (depuis 20 ans déjà !). Et, bien sûr, Francfort est depuis longtemps le siège du DFB, la fédération de football allemande.

C'est dans le quartier de l'Otto-Fleck-Schneise, encastré dans la forêt au sud de la ville, à quelques encablures de l'arène de football, que se trouvent la plupart des fédérations sportives nationales, comme la Fédération olympique allemande, le « DOSB ». Le DFB a été hébergé pendant longtemps juste à côté, mais il a récemment



Le mémorial de la déportation juste au pied de la Banque centrale européenne, symbole d'une Europe qui se tourne vers l'avenir sans oublier son passé douloureux. Norbert Miguletz, Wikimedia CC BY 3.0.



Le DFB-Campus, nouveau siège de la fédération et, espérons-le, laboratoire innovant du football allemand. Sur cette prise, on devine encore les contours de l'ancien hippodrome. HG Esch.

déménagé dans le quartier de Niederrad, à deux kilomètres de là, sur le terrain de l'ancien hippodrome.

Le «DFB-Campus» flambant neuf, entouré de ses propres terrains d'entraînement, a coûté 150 millions d'euros. L'administration de la fédération et son académie de football sont censées devenir le laboratoire innovant du football allemand. Le projet ambitieux a été imposé par Oliver Bierhoff, ancien attaquant de la Nationalmannschaft, puis manager de la sélection depuis 2004. Mais il a dû quitter son poste de directeur après la débâcle de la Coupe du monde au Qatar. Il s'est avéré par la suite que le DFB, avec ses sept millions d'adhérents, accumulait un déficit structurel de plusieurs dizaines de millions.

La Ligue allemande de football (DFL), qui représente les intérêts des 36 clubs professionnels, réside dans un tout autre quartier, dans le « Westend » de Francfort, plutôt huppé, avec vue sur les tours des banques. Elle a été créée en 2000, afin de

gérer la commercialisation de la Bundesliga et la vente des droits médiatiques.

Entre DFB et DFL, il y a parfois des disputes, mais l'un sait très bien qu'il ne peut vivre sans l'autre. Il existe des points de convergence importants en ce qui concerne la détection des talents, la formation des arbitres et, surtout, l'importance de l'équipe nationale. Le fait que la DFB et la DFL aient leurs sièges dans la même ville n'a pas été étranger au fait que la Bundesliga a pu être la première ligue professionnelle à reprendre les matchs en plein milieu de la pandémie du COVID en 2020, grâce au « concept d'hygiène » mis en place.

Vive l'Entente !

L'équipe de football chérie de la ville reste l'Eintracht. Pendant des décennies, les fans, habitués à la médiocrité, vivaient dans la nostalgie et le regret de leurs anciennes idoles comme **Jürgen Grabowski** et **Bernd Hölzenbein** (tous les deux champions du monde en 1974), ou



Karl-Heinz Körbel, 602 matchs de Bundesliga dans les jambes, un record inégalé. En 2023, il a reçu le prix Walther Bensemann pour l'engagement social et anti-raciste durant toute sa carrière. Photos FR/Imago et Eintracht Frankfurt.

Karl-Heinz Körbel, aujourd'hui directeur du centre de formation, mais surtout défenseur légendaire entre 1972 et 1991, et recordman des matchs en Bundesliga, avec 602 rencontres (plus 70 matchs en Coupe d'Allemagne), le tout sans le moindre carton rouge, s'il vous plaît – un bilan qui ne sera sans doute jamais égalé.

Mais ces dernières années, il y a eu un renouveau spectaculaire, tant dans le niveau de compétence du management que dans l'environnement du club. C'est surtout la victoire en Coupe d'Allemagne en 2018 sous la direction de Niko Kovac, qui a réveillé le club. Ce premier titre depuis trente ans, et la manière dont il a été remporté contre le Bayern, a plongé la ville dans une allégresse inédite. Et le spectacle s'est répété après le triomphe inattendu dans l'Europa League en 2022.

Aussi incongru que cela puisse paraître : l'Eintracht a gagné deux Coupes d'Europe – il ne faut pas oublier la Coupe de l'UEFA de 1980 ! – mais n'a remporté qu'un seul championnat national. C'était en 1959, autant dire, il y a une éternité. Qu'elle se soit ensuite hissée jusqu'en finale de la Coupe

d'Europe contre le grand Real Madrid – perdu 3-7 dans un match spectaculaire – ne change rien à la maigreur du palmarès.

Ceci dit, en juin 2020, l'Eintracht a intégré toute une armoire à trophées, en fusionnant son équipe féminine avec celle du 1. FFC Francfort, club exclusivement féminin (le premier « F » de son nom signifie « *Frauen* »), fondé en 1998 et véritable poids lourd d'Europe : quatre Ligues des Champions entre 2002 et 2015, ce n'est pas rien, il n'y a que l'Olympique lyonnais qui a fait mieux ! (Sans oublier les sept championnats et huit coupes d'Allemagne que le FFC a apportées dans ce « mariage » !).

Aujourd'hui, le club ne cesse de croître. En été 2023, il comptait 130 000 membres, et la tendance est à la hausse. Les supporters organisés font entendre leur voix et font preuve d'une fidélité sans faille. À chaque match, le stade est pris d'assaut, « une situation de luxe », selon le porte-parole du directoire Axel Hellmann, qui se souvient de l'époque en deuxième division, où il arrivait que moins de 15 000 spectateurs se perdent dans le vieux « Waldstadion » (« stade de la forêt »). Aujourd'hui, le stade modernisé



Photo FR/Imago.

s'appelle « Deutsche Bank Park » et ses 34 000 abonnements annuels se vendent comme des petits pains. Sa capacité totale de 58 000 personnes s'avère tout à fait insuffisante. Celui qui voudrait se rendre au stade de manière spontanée aura beaucoup de mal à le faire.

Le stade de Francfort a été de toutes les grandes compétitions organisées par l'Allemagne : Coupe du monde 1974, Euro 1988, puis Coupe du monde 2006 (où il a été la scène d'un récital extraordinaire de Zidane lors du France-Bésil en quart de finale). Une coïncidence amusante : huit ans après la finale de la Coupe du monde féminine 2011 à Francfort, c'est Lyon, ville jumelée depuis plus de 60 ans, qui a eu exactement le même honneur ! Lors de l'Euro 2024, Francfort accueillera 5 matchs, dont un Allemagne-Suisse le 23 juin.

Que faire à Francfort

Que vous arriviez en avion, en train ou en voiture, vous allez vite vous rendre compte qu'il s'agit d'une ville « à courtes distances ». « Francfort est un village », c'est la phrase consacrée quand on retrouve les mêmes personnes le jeudi au Konstablermarkt, le vendredi à la Friedberger Platz et le samedi à la Kleinmarkthalle.

Même si vous avez envie de faire un tour dans les quartiers de la ville, qui ont chacun leur caractère, vous verrez que tout est facile à atteindre par vélo ou par transport public. Il y a Bornheim avec sa Berger Strasse, Bockenheim avec sa Leipziger Strasse ou Sachsenhausen avec sa Schweizer Strasse – chaque quartier a ses particularités, et souvent aussi son propre public d'habités. Obligatoire : la visite d'une taverne à cidre typique (« Äppelwoi-Wirtschaft »), la boisson incontournable de Francfort, notamment à Sachsenhausen.



Pas de grande compétition en Allemagne sans le bien nommé Stade de la Forêt de Francfort. Sa métamorphose des années 50 jusqu'à nos jours. Photos The Stadium Guide et Wikimedia.

À Francfort, même sans victoire en Coupe d'Europe, on aime faire la fête. Chaque année, plus d'une centaine de fêtes de rue, de marchés, de fêtes populaires traditionnelles et de manifestations en plein air ont lieu. Les plus importantes : le « Wäldchestag » (journée de la forêt) à la Pentecôte, la « Opernplatzfest » (fête de la place de l'Opéra) en juin. Si vous revenez plus tard dans l'été, ne manquez pas la « Museumsuferfest » (fête de la rive aux musées) en août et le « Rheingauer

Weinmarkt » (fête du vin régional) dans la Fressgass en septembre.

À éviter, en revanche : le quartier de la gare. Malgré les efforts conjoints des organismes sociaux et de la police, le quartier reste plus que problématique en matière de consommation de drogues et de criminalité de rue.

Pendant l'Euro, vous serez bien mieux dans la fan zone superbe sur le « Mainufer » (la rive du Rhin), entre les ponts de Holbeinsteg et Friedensbrücke. Les 51 matchs du tournoi seront diffusés sur grand écran, dans une ambiance du tonnerre. Dans la foule, vous risquez de tomber aussi sur des compatriotes français : plus de 10 000 d'entre eux vivent et travaillent dans l'agglomération francfortoise. Il y a un lycée français (à Rödelshheim) qui compte mille élèves, et il y a même un « Club des Affaires de la Hesse », réunissant des centaines d'acteurs économiques expatriés. Cela serait surprenant qu'ils ne suivent pas le parcours des Bleus !



Le cidre francfortois, spécialité locale et lien social indispensable. Photo Hessenschau.



Le football et la politique

On le sait bien : le sport, la société et la politique se mélangent, à Francfort comme ailleurs. Après la victoire de la Coupe d'Europe 2022, lorsque les joueurs ont atteint le Römer pour la fête et que le capitaine Sebastian Rode a voulu présenter la Coupe au public qui attendait depuis des heures, le maire de l'époque, Peter Feldmann, s'est emparé du trophée dans le couloir, avant de complètement rater son discours et de s'inviter au premier rang durant l'hommage. « Uniquement préoccupé par sa mise en scène personnelle », selon le porte-parole de l'Eintracht, le maire a failli gâcher la fête.

Déjà contesté en raison de son implication dans divers scandales, ce dérapage lui a finalement coûté son poste, d'autant plus qu'il avait déjà proféré des propos sexistes dans l'avion qui le ramenait de Séville. Il a fallu une procédure de destitution aux frais du contribuable pour qu'il soit enfin démis de ses fonctions. En mars 2023, c'est le jeune quadragénaire Mike Josef, appartenant au parti social-démocrate (SPD) qui a été élu à la surprise générale nouveau maire de la ville.

Pour de nombreux citoyens issus de l'immigration, cette élection a été d'une grande valeur symbolique. Car Mike Josef, dont le patronyme n'est autre qu'une version allemande de son vrai nom Yusuf, est le fils d'une famille araméenne chrétienne de Syrie. Lorsqu'il avait quatre ans, la famille a été reconnue comme réfugiés politiques en République fédérale. Il a grandi à Ulm,

dans le Bade-Wurtemberg, avant de gravir les échelons dans les syndicats, puis dans le parti social-démocrate. S'il a fort à faire pour réaliser les milliards d'euros d'investissements dans les écoles, les crèches et les logements abordables qui manquent cruellement à la ville, son élection reste d'abord une belle victoire pour la capacité d'intégration de cette ville dont l'ouverture internationale, décidément, ne se résume pas à son aéroport.



Frank Hellmann, est journaliste indépendant à Francfort depuis 2003, ce qui lui a permis de cultiver un contact privilégié avec la fédération, la ligue, ainsi qu'avec les équipes nationales. A été sur place à chaque grand tournoi, pour les hommes comme pour les femmes. Est fier d'avoir été pendant longtemps le gardien de but de « l'équipe nationale des journalistes ». Né à Brème, il est resté un supporter fidèle du Werder. Et, par conséquent, un grand admirateur de Johan Micoud, héros du doublé de 2004.



Stuttgart

Expédition en terre souabe

C'est dans le vénérable « *Kurpark* » de Stuttgart, le parc des cures thermales situé dans le quartier de Bad Cannstatt, que se trouve, sous de magnifiques marronniers, le berceau de l'automobile. Le pavillon de jardin qui servait d'atelier à l'ingénieur Gottlieb Daimler il y a 140 ans est un vrai lieu de mémoire. Depuis 1882, il y bricolait jour et nuit pour réaliser sa vision de la mobilité individuelle, mettant au point avec Wilhelm Maybach le premier moteur dit « à grande vitesse » et posant ainsi la première pierre de l'invention de la voiture, en parallèle avec un certain Karl Benz, basé à Mannheim, à 150 km de là.

Le petit atelier de Gottlieb Daimler est devenu depuis longtemps un groupe industriel mondial, dont le siège social se trouve toujours à Bad Cannstatt, à quelques mètres du stade de football. Le groupe Daimler, avec sa marque premium Mercedes

(issue de la fusion avec l'entreprise Benz de 1926), emploie aujourd'hui près de 170 000 personnes dans le monde entier et vend environ 2,5 millions de véhicules par an. Voilà la première raison pour laquelle Stuttgart est considérée comme une métropole mondiale de l'automobile. La seconde est à chercher dans le quartier de Zuffenhausen où l'on construit depuis 1947 les voitures de sport connues dans le monde entier sous le nom de Porsche. Les modèles les plus légendaires des deux constructeurs sont abrités dans des musées d'entreprises qui font chaque année la joie de centaines de milliers d'amateurs de voitures du monde entier et comptent ainsi, avec la tour de télévision, inaugurée en 1956, parmi les monuments les plus connus de Stuttgart.

Stuttgart, c'est la ville de l'automobile – avec ses avantages et ses inconvénients. D'une part, une autoroute urbaine à quatre



À Bad Cannstatt, c'est dans cet atelier que l'automobile a été portée sur les fonts baptismaux par des ingénieurs vraiment ingénieux. Crédit photo Landeshauptstadt Stuttgart, Daimler AG.



Dans la ville de l'automobile, la voiture est partout : dans les bouchons, mais aussi au musée. Ici le Mercedes-Benz-Museum, à quelques pas seulement du grand stade. Photos SMG, Werner Dieterich et Thomas Niedermüller.

voies coupe toujours la ville en deux, et de longs embouteillages font partie du quotidien des habitants. Le fait que le centre-ville soit en plus depuis des années le plus grand chantier d'Europe en raison de la construction d'une nouvelle gare souterraine rend la situation du trafic sur les routes de Stuttgart encore plus pénible.

Ceci dit, il faut bien reconnaître que c'est notamment à l'industrie automobile et tout son écosystème de sous-traitance que la capitale du Land de Bade-Wurtemberg, qui compte environ 630 000 habitants, doit sa prospérité depuis des décennies. La région de Stuttgart, qui compte 2,8 millions d'habitants, fait partie des

espaces économiques les plus dynamiques en Europe – notamment grâce à d'autres grandes entreprises comme Bosch et plusieurs leaders mondiaux de la construction mécanique – et elle possède l'un des taux de chômage les plus bas d'Europe, avec à peine plus de 4 %.

Une curieuse tribu

Stuttgart et sa région sont habitées par une curieuse tribu : les « Souabes » (en allemand « *die Schwaben* »), qui s'entêtent à pratiquer un dialecte quasiment indéchiffrable pour le reste de leurs compatriotes (le « *Schwäbisch* »). Autres sources de moqueries récurrentes : leur pingrerie



Du grand art. La Neue Staatsgalerie présente des collections impressionnantes dans un écrin tout aussi intrigant. Photo SMG, Werner Dieterich.



proverbiale et leur sens de l'ordre légèrement obsessionnel, incarné dans la fameuse « *Kehrwoche* » (« semaine de balayage »), qui régit encore aujourd'hui le nettoyage correct des cages d'escalier et des trottoirs. Mais les Souabes sont aussi secrètement admirés pour leur assiduité, leur capacité de travail et leur inventivité. Nulle part ailleurs en Allemagne, on ne dépose autant de brevets que dans le Bade-Wurtemberg, le pays des bricoleurs et des inventeurs.

Heureusement, il n'y a pas que le travail dans la vie. L'offre culturelle de Stuttgart, remarquable, en témoigne. Le *Staatstheater* constitue, avec l'opéra, le ballet et le théâtre, le plus grand Théâtre à trois sections d'Europe. La densité des musées est également impressionnante, avec plus de 40 établissements les plus variés. On peut citer la *Staatgalerie*, avec sa collection d'art moderne d'envergure internationale, et le *Kunstmuseum*, situé au bord de la *Schlossplatz* (Place du Château), vaste esplanade au cœur même de la ville qui sera dotée de deux écrans géants pendant l'Euro.

Rassurez-vous, les Souabes savent aussi s'amuser. Et les occasions ne manquent pas. La « *Cannstatter Volksfest* » est considérée comme la petite sœur (à peine plus petite, en fait) de la fête de la bière de Munich et attire chaque automne plusieurs millions de visiteurs du monde entier avec ses grands chapiteaux et ses montagnes russes. Et lors du « *Weindorf* », le « village du vin » mis en place chaque année dans le centre-ville, on savoure avec gourmandise les cépages locaux comme le Riesling et le Kerner (blanc), ou le Trollinger et le Lemberger (des rouges légers), souvent servis dans des verres de 25 cl, qu'on appelle « *Viertel* » (littéralement « un petit quart »). Les *Viertel* accompagnent généralement des plats typiques dont vous ne devriez pas vous priver sous prétexte de leurs noms bizarres, notamment les « *Kässpätzle* » (pâtes savoureuses au fromage) et les « *Maultaschen* » (de grands raviolis assez raffinés). Impossible de les rater : pour l'Euro, une fanzone gastronomique spéciale sera mise en place sur la *Schillerplatz*, à quelques mètres de la *Schlossplatz* seulement.



Le Schlossplatz, en plein centre-ville, noir de monde pendant les matchs sur grand écran. À gauche, sur les hauteurs autour de la cuvette du Neckar, se détache la silhouette de la tour de télévision. Photo SMG, Werner Dieterich.



Quand les Souabes se lâchent

Enfin, Stuttgart, c'est aussi un haut lieu du sport. Autant les Souabes sont souvent réservés dans leur vie quotidienne, autant



Dégustation obligatoire lors de votre visite en pays souabe : les « Maultaschen ». Photo Wikimedia.

ils se lâchent lorsqu'ils assistent à de grands événements sportifs.

Depuis des décennies, Stuttgart a accueilli d'innombrables grandes compétitions de niveau mondial, notamment en gymnastique artistique, en tennis, en boxe ou en cyclisme (le Tour de France y a fait étape en 1987 !). Mais ce sont avant tout les championnats du monde d'athlétisme de 1993 qui sont restés dans les mémoires. Jour après jour, le public, dans une arène toujours comble, s'est révélé à la fois expert et fair-play, de sorte qu'il a été honoré d'une manière retentissante : le prix du fair-play de l'UNESCO, généralement attribué à des athlètes individuels, a été décerné à l'ensemble des 600 000 spectateurs ayant assisté à la compétition.

Une autre fête gigantesque, improvisée et émuevante, s'est déroulée en 2006, le soir du match pour la troisième place d'un Mondial 2006 qui est entré dans l'histoire du pays sous l'expression « conte de fées de l'été ».

Elle a été célébrée par 200 000 personnes rassemblées spontanément devant l'hôtel de l'équipe allemande qui venait de battre le Portugal (3-1), dans un match sans enjeu réel. C'était à la fois un remerciement adressé à l'équipe pour son parcours inespéré et une consolation pour la demi-finale perdue contre les Italiens trois jours auparavant. Particulièrement acclamé ce soir-là : le sélectionneur **Jürgen Klinsmann**, héros local qui avait commencé sa carrière à Stuttgart avant de jouer les premiers rôles en Serie A, en Division 1 et en Premier League, champion du monde 1990 et capitaine de l'équipe championne d'Europe en 1996. Mais son assistant de l'époque a été tout autant célébré, un certain **Joachim Löw**, qui avait mené le VfB Stuttgart à une finale européenne en tant qu'entraîneur en 1998 (0-1 contre Chelsea), et qui a fini, comme nous le savons aujourd'hui, par remporter la quatrième étoile pour la *Nationalmannschaft* au Brésil en 2014.

Un stade aux multiples métamorphoses

Remontons un peu dans le temps, à une époque où l'Allemagne ne peut même pas rêver d'étoiles. On est le 22 novembre 1950, et il fait un beau temps exécrable. Cela n'empêche pas une foule de plus de 100 000 personnes de se tasser, littéralement jusqu'aux lignes de touche, dans un stade pourtant prévu pour un maximum de 70 000 spectateurs. Le résultat – 1-0 contre la Suisse – n'était qu'un détail. Ce que les gens voulaient voir à tout prix, c'était le



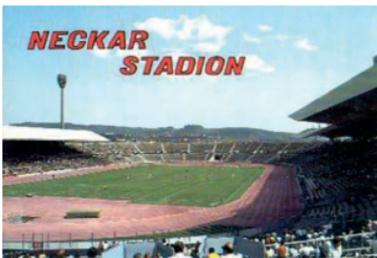
premier match de leur équipe nationale depuis la guerre, exactement un an après l'arrêt officiel du démontage de l'industrie par les Alliés occidentaux et le début de la reconstruction du pays. L'énorme intérêt suscité par ce match amical témoigne de l'aspiration des Allemands à un peu de normalité, de leur souhait de pouvoir à nouveau faire partie de la communauté internationale. Il y a des moments où le football prend une dimension symbolique particulière. Pour ce match en 1950, le stade avait été rebaptisé « *Neckarstadion* », d'après le fleuve qui le borde. Au moment de son inauguration, en 1933, le maire de la ville, imposé par les Nazis qui venaient d'arriver au pouvoir, s'était empressé, avec le zèle d'un lèche-botte, de l'appeler « *Adolf-Hitler-Kampfbahn* ». Les Bleus y avaient d'ailleurs joué un amical, en 1937.

Le *Neckarstadion* a accueilli un nombre impressionnant de grands matchs de football, à commencer par la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions 1959, qui a vu le Stade Reims, avec Just Fontaine, Robert Jonquet et Roger Piantoni, s'incliner (0-2) devant le Real Madrid invincible de ces

années-là, autour d'Alfredo di Stefano et de Raymond Kopa.

La Coupe aux grandes oreilles est revenue près de 30 ans plus tard, pour sa finale de 1988. Après 120 minutes sans but, le PSV Eindhoven a remporté la victoire contre le Benfica Lisbonne 6-5 aux tirs au but, accédant ainsi pour la première et unique fois au trône du football européen. Quand on pense que l'équipe néerlandaise ne s'était imposée que grâce à la règle du but marqué à l'extérieur contre les Girondins de Bordeaux en quarts de finale. . .

Et un an plus tard seulement, c'est l'une des deux finales de la Coupe UEFA (le prédécesseur de ce qu'on appelle aujourd'hui « Europa League ») qui s'est invitée au *Neckarstadion*. Les fans de football de Stuttgart s'en souviennent encore aujourd'hui. Car cette fois, c'est leur club, le VfB Stuttgart (toujours écrire avec un « f » minuscule et prononcer « fao-eff-bé »), qui avait atteint la finale. Celle-ci se jouait en aller-retour à l'époque. Certes, le VfB a manqué le grand coup au match retour : le 3-3 s'est avéré insuffisant après la défaite 2-1 à l'aller – mais il s'est consolé de s'être incliné devant nul autre que le grand Diego Maradona et son SSC Naples. Aujourd'hui encore, les supporters du VfB qui ont réussi à obtenir un billet pour la grande finale après avoir fait la queue pendant des heures racontent avec incrédulité les prouesses que la légende argentine réalisait déjà à l'échauffement. Et ils se reconfortent en pensant à la petite revanche survenue un an plus tard, lorsque Guido Buchwald



Le Neckarstadion, ici sur une vieille carte postale des années 70, avec sa piste d'athlétisme, avant les nombreuses modernisations et changements de nom.



(325 matchs de Bundesliga avec le VfB, 76 sélections pour l'Allemagne) avait muselé Diego Maradona de bout en bout durant la finale de la Coupe du monde en Italie. Au point qu'on le surnommait « Diego » par la suite !

Bien sûr, le *Neckarstadion* a été de tous grands tournois organisés en Allemagne. Stuttgart a accueilli quatre matchs de la Coupe du monde 1974, puis deux autres, remarquables, lors du Championnat d'Europe de 1988. D'abord la victoire mémorable des Irlandais contre les Anglais, qui a plongé la ville dans une énorme « surprise party » tout en vert. Puis la demi-finale, dans un stade dominé par des Italiens, impuissants sur la pelouse contre l'élégante sélection de l'Union soviétique, dirigée à l'époque par le légendaire entraîneur-gourou Valeri Lobanowski (un Ukrainien, soit dit en passant, comme une bonne partie de son

équipe). Après avoir gagné 2-0, l'URSS s'est inclinée sur le même score quelques jours plus tard en finale à Munich contre la brillante équipe des Pays-Bas menée par Ruud Gullit et Marco Van Basten.

Par la suite, le *Neckarstadion* a encore changé de nom à plusieurs reprises, au gré des rénovations, et en fonction des sponsors qui les ont financées. Lors des Championnats du monde d'athlétisme de 1993, dont on a déjà parlé, il s'appelait déjà *Gottlieb-Daimler-Stadion*, non seulement pour rendre hommage au grand inventeur, mais aussi pour honorer les millions de D-Marks consentis par l'entreprise Daimler-Benz dans la construction du nouveau toit spectaculaire. C'est aussi sous ce nom qu'il a accueilli ses cinq matchs de la Coupe du monde 2006.

Mais dès 2008, une nouvelle rénovation a été entamée. Car à Stuttgart comme



Le grand stade de Stuttgart aujourd'hui, avec son toit caractéristique. Photo Arne Müsseler. CC BY-SA 3.0, Wikimedia.



ailleurs, le football règne en maître, souvent au détriment des autres sports, et c'est ainsi qu'une grande tradition de l'athlétisme a été brutalement interrompue par la décision de sacrifier la piste de 400 m afin de transformer le stade en enceinte de football moderne, plus compacte, d'une capacité de 60 000 personnes. Une fois de plus, le groupe Daimler a sorti le chèque, rebaptisant à cette occasion le stade en *Mercedes-Benz-Arena*. Et depuis 2023, il a encore une fois changé de nom, selon la pratique bien connue du « *naming* » : c'est désormais la « *MHP Arena* ». Si ce nom ne vous dit rien, sachez qu'il s'agit d'une entreprise de conseil appartenant au groupe Porsche, qui vient de s'engager en tant que partenaire auprès du VfB. Bien entendu, règlement de l'UEFA oblige, pour ses cinq matchs de l'Euro 2024, le stade s'appellera simplement la « *Stuttgart Arena* » pour ne pas faire d'ombre à ses propres sponsors.

Le VfB fait l'ascenseur

Quel que soit le nombre de changements de nom de l'enceinte, le cœur des fans de football de Stuttgart appartient depuis toujours à leur bon vieux VfB, fondé en 1893 à Bad Cannstatt (c'est-à-dire en même temps que Gottlieb Daimler y perfectionnait ses moteurs !)

Le VfB est l'un des grands clubs traditionnels allemands, son éternel maillot blanc avec la grande bande rouge sur la poitrine est reconnu partout en Allemagne, tout comme son blason historique aux trois ramures de cerf, renvoyant à l'héraldique

du Lande de Wurtemberg. Il a été deux fois champion d'Allemagne dans les années 1950 et a naturellement fait partie des membres fondateurs de la Bundesliga en 1963. Il y a remporté trois autres titres de champions, en 1984 et 1992 (à chaque fois avec **Guido Buchwald**), et la dernière fois en 2007, lorsque les « jeunes sauvages » autour de **Mario Gomez** et **Sami Khedira** (futur champion du monde parti au Real Madrid en 2010) ont raflé le titre à la surprise générale en gagnant leurs huit derniers matchs d'affilée.

Un titre inattendu qui, comme lors de la Coupe du monde un an auparavant, a été l'occasion de faire une fête spontanée. Des dizaines de milliers de personnes se



sont rassemblées sur la place du château, où le célèbre groupe de hip-hop « *Die Fantastischen Vier* » est monté sur scène pour rapper avec les footballeurs. Ce que personne ne pouvait soupçonner dans l'ivresse du succès : c'était la dernière fête avant longtemps, car le VfB a rapidement connu une descente aux enfers. Un déclin insidieux d'abord, fait de nombreuses incohérences à tous les niveaux, qui a fini par



aboutir, en 2016, à la deuxième relégation de l'histoire du club après celle de 1975.

Ce qui s'en suit peut sans exagération être décrite comme la preuve ultime de l'amour sans limite que les fans du VfB vouent à leur club : une moyenne de plus de 50 000 spectateurs en Deuxième Division – un record inégalé dans le football allemand. Ce soutien infailible des supporters n'a sûrement pas été pour rien dans la remontée immédiate du VfB, mais dès 2019, leur capacité d'endurance a été mise à rude épreuve. Car une fois de plus, le club a dû affronter l'amère descente en deuxième division. Le retour immédiat parmi l'élite ne change rien au fait que le VfB sera sans doute contraint de vendre chaque année ses meilleurs joueurs pour se remettre des conséquences financières de ces deux relégations.

Une terre francophile !

Aujourd'hui, les joueurs français en Bundesliga se comptent par douzaines. Mais le tout premier, l'Alsacien Gilbert Gress, arrivé en provenance du Racing Strasbourg en 1966, est toujours une légende au VfB. Homme de caractère peu conventionnel, il a été adopté par les Souabes.

Tout comme Gilbert Gress, Didier Six a été transféré de Strasbourg au VfB, cette fois en 1981. Ce dribbleur virtuose a également conquis le cœur des fans. Des protestations furieuses s'élevèrent lorsque son contrat, au bout de deux ans, n'a pas été prolongé par le tout-puissant président de l'époque, Gerhard Mayer-Vorfelder.

Matthieu Delpierre, venu de Lille à l'âge de 23 ans, est resté bien plus longtemps : huit années, les trois dernières en tant que capitaine. Défenseur central de grande classe, il est passé sous le radar des sélectionneurs français successifs, mais il a pu lever le trophée de champion d'Allemagne en 2007. En 2020, il est revenu à Stuttgart pour rejoindre l'encadrement des jeunes.

Puis il y a eu ce jeune homme aux cheveux bouclés qui préférerait rejoindre un VfB relégué plutôt que de ronger son frein à Lille : Benjamin Pavard a connu une



Gilbert Gress, le premier Français en Bundesliga. Pas le dernier, c'est sûr.

ascension fabuleuse à Stuttgart, passant, en deux ans seulement, d'un joueur de deuxième division allemande au statut de



Matthieu Delpierre, après une saison époustouflante, tient fièrement le saladier de champion de la Bundesliga, en mai 2007. Photo Stephan Baudy, CC BY-SA 2.0, Wikimedia.

titulaire de l'équipe championne du monde. Cédé au Bayern en 2019, il a procuré une belle plus-value au VfB !

Il n'est donc guère étonnant que l'effectif actuel du club compte plusieurs joueurs formés en France, comme les défenseurs Dan-Axel Zagadou et Anthony Rouault, le talentueux milieu de terrain Enzo Millot, et l'avant-centre Serhou Guirassy, arrivé en 2022 en prêt du Stade Rennais et désormais

convoité par plusieurs grands clubs autrement plus riches que le VfB.

Mais les Français ne se retrouvent pas que sur la pelouse – parfois, ils sont dans les tribunes ! Comme les « Magic Fans », le groupe ultra du célèbre « Kop Nord » de Saint-Étienne, qui est lié au célèbre « Commando Cannstatt » par une amitié durable depuis plus de quinze ans déjà. Respect mutuel, hospitalité réciproque, fêtes mémorables. N'oublions pas : les joueurs passent, mais les supporters restent !

Un chapitre qui mérite qu'on s'en souvienne

Rien à voir avec le football, mais drôlement important pour l'Europe que nous connaissons aujourd'hui : une rencontre aussi discrète que pionnière qui s'est tenue en juin 1950 à Stuttgart. Cinq ans après la guerre, une trentaine de maires français et allemands, parmi lesquels d'anciens résistants, se sont réunis pour mettre en place une idée de génie, les jumelages entre les villes et communes des deux pays. Le principal moteur de cette idée a été Lucien Tharradin, ancien prisonnier de



Vive l'amitié franco-allemande – y compris dans les virages des supporters ! Ici, le Commando Cannstatt a l'honneur d'accueillir les Magic Fans de Saint-Etienne. Photo Commando Cannstatt.



guerre, déporté à Buchenwald, puis maire de Montbéliard, dans le Doubs. Il a convaincu son homologue de Ludwigsburg – à 15 km du *Neckarstadion* ! – de lancer un partenariat informel, sous le prétexte d'affinités historiques vieilles de plusieurs siècles.

C'était loin d'être gagné. Comme le disait Tharradin : « Trop de mauvais souvenirs restent dans les cœurs ». Mais ces gens-là voulaient construire un avenir différent. Et ils ont été les premiers de qui est devenu une longue liste. Aujourd'hui, 2 317 villes et villages français sont jumelés avec une commune allemande de taille similaire. Cela représente donc un total de 4634 lieux, grands et petits, qui ont des amis de l'autre côté de la frontière.

Bien sûr, tous ces jumelages n'ont pas la même intensité dans les échanges réciproques. Dans les petites communes, beaucoup dépend de quelques individus infatigables, ainsi que des compétences linguistiques, qui ont diminué au cours des dernières décennies dans les deux pays. Pourtant, le nombre de jumelages n'a jamais baissé. Il continue même de croître, quoi que, évidemment, à un rythme très modéré aujourd'hui. 4634 villes et communes. C'est unique dans le monde. Et c'est à Stuttgart que cela a commencé.



Marko Schumacher, né en 1971 a accompagné le VfB et la Nationalmannschaft pour le compte du quotidien *Stuttgarter Zeitung* pendant de nombreuses années. En 2022, il a mis fin à sa carrière de journaliste pour ouvrir le café « Gottlieb » à Bad Cannstatt, heureux de pouvoir redevenir ce qu'il était dans son enfance : un fan du VfB sans être obligé de tout savoir.



Peut mieux faire

Quelle est place des femmes dans le football allemand ?

« Le football peut mieux faire » – « *Fußball kann mehr* » en V.O. – ce n'est pas un commentaire de prof griffonnée en-dessous d'un travail d'élève, c'est carrément le nom d'une entreprise. Celui d'un cabinet de consulting issu d'une initiative lancée en 2021 par un groupe de femmes passionnées par le football, porte-paroles d'un mouvement en faveur d'une plus grande ouverture et diversité du football professionnel.

Pour dissiper tout malentendu : il n'est pas question ici du football féminin, mais du football tout court, c'est-à-dire d'un secteur économique dominé quasi-exclusivement par des hommes pour des raisons historiques qui n'ont plus lieu d'être. C'est pour cette raison que leur comité consultatif comprend autant d'hommes que de femmes.



Affiche de lancement de l'initiative « *Fußball kann mehr* » en 2001. En compagnie de l'initiatrice, Katja Kraus, on y reconnaît spontanément plusieurs personnalités qui ont fait leur place dans le football : Jana Bernhard, directrice exécutive du groupe S20 réunissant les sponsors allemands les plus importants ; Almuth Schult, gardienne de l'équipe nationale féminine ; Katharina Kiel, directrice technique des féminins de l'Eintracht Frankfurt ; Gaby Papenburg, journaliste sportive à la télévision privée ; Sandra Schwedler, présidente du Conseil de surveillance du FC Sankt Pauli ; Bibiana Steinhaus, la première arbitre féminine à avoir officié en Bundesliga masculine ; Helen Breit, dont on fera connaissance plus loin dans le texte ; et Claudia Neumann, journaliste sportive sur la chaîne publique ZDF.



Ce qui rend « *Fußball kann mehr* » si intéressant, c'est son approche très professionnelle, qui comprend certes des revendications attendues de lutte contre le sexisme prétendument indécrottable des stades ou de promotion d'un langage médiatique non-discriminatoire, mais qui est surtout axée sur la « gestion des ressources humaines » dans les clubs et instances de gouvernance du football. Pour faire bouger les choses, l'initiative demande des quotas d'au moins 30 % de femmes parmi les environ 500 postes de responsabilité dans les conseils de surveillance, dans les présidences, et dans les directions des clubs, ainsi que la parité au deuxième niveau de management. Que les salaires soient égaux à niveau de responsabilité égale, cela va de soi. Et on ne parle pas de vagues promesses d'avenir, mais d'engagements fermes à partir de maintenant.

Initier et accompagner le changement dans le management

Katja Kraus, manager chez l'une des agences de communication les plus connues d'Allemagne, et accessoirement ancienne gardienne de but de l'équipe d'Allemagne féminine dans les années 1990, est l'initiatrice de « *Fußball kann mehr* », et au fur et à mesure de ses prises de position médiatiques, elle en est devenue « le visage ». Il faut dire qu'elle ne s'économise pas, toujours prête à mettre la pression sur un milieu caractérisé par une certaine inertie, mais où l'on rencontre aussi de plus en plus de dirigeants qui voient une plus grande diversité d'un bon œil, à commencer par le recrutement de femmes compétentes à des postes de responsabilité.



Katja Kraus (Jung von Matt).

Son premier bilan sur le progrès accompli jusqu'ici, deux ans et demi après le lancement de l'initiative, est prudemment positif, mais reste mitigé. « *Je suis très heureuse de ce qui a déjà été atteint. Il y a une certaine réussite : nous comptons déjà quatre employés à temps complet. Nous sommes désormais reconnus comme un cabinet de conseil qui sait identifier des femmes susceptibles d'assumer des rôles de leadership dans le football et qui sait les mettre en contact avec des clubs désireux de s'ouvrir. Mais dans l'ensemble les choses avancent moins vite que nous ne l'aurions souhaité.* »



« Moins vite », c'est sévère. Après tout, neuf clubs de Bundesliga ont d'ores et déjà établi des objectifs contraignants de diversité, et elle les félicite : « *Ce n'est pas du Sportswashing ou du Greenwashing, ce sont des objectifs clairs, chiffrés. Certains clubs se sont volontairement engagés à un quota d'au moins 20 % de femmes au plus haut niveau du management ou de l'administration d'ici 2025, le Werder de Brême vise même la parité.* » Pour ces clubs, « *Fußball kann mehr* » fait du « scouting », assurant le rôle de « chasseurs de têtes ».

Au-delà de ces développements encourageants sur le front du management, quel est le regard que Katja Kraus porte sur le sexisme dans le football depuis les années 1990 ? N'y a-t-il pas eu des évolutions positives ?

« *Si, bien sûr, mais il y a des résistances très fortes au changement. On continue à chercher des angles d'attaque. Le moindre lapsus, qui ferait sourire chez un homme, est interprété comme un signe d'incompétence chez une femme. Il y a comme une présomption d'incompétence sur les questions de football. Prenez mon propre cas : je viens du football de haut niveau, mais on me sollicite tout le temps pour mes compétences en marketing.* »

Elle n'a pas tort : quand le DFB a mis en place, en décembre 2022, après le ratage de la Coupe du monde au Qatar, une « Task Force » chargée de développer des idées pour l'avenir du football allemand, celle-ci était composée de sept personnes. Tous des hommes d'un certain âge.

Pour Katja Kraus, c'est symptomatique. Et qu'on ne lui parle pas la présence plus audible des journalistes féminines qui traitent du football dans les médias. « C'est purement cosmétique. Les femmes présentatrices ou commentatrices ne sont décisionnaires de rien. Elles ne changeront pas grand-chose. »

The image shows a screenshot of the Werder Bremen website. At the top, there is a green navigation bar with the club's name 'WERDER BREMEN' and various menu items like 'SHOP', 'TICKETS', 'FORUM', and 'SPORTS'. Below the navigation bar, there is a horizontal menu with categories such as 'AKTUELL', 'WERDER-TV', 'TEAMS', 'STADION', 'FANRUF', 'DER SVW', 'BUSINESS', 'NACHHALTIGKEIT', '125 JAHRE', and 'MATCHCENTER'. The main content area features a photograph of five people sitting on a stage for a panel discussion. At the bottom of the image, there is a bold white text overlay: 'FÜR DIVERSITÄT IST NOCH VIEL ZU TUN. DESHALB PACKEN WIR MIT AN.'

Le Werder Brême est l'un des clubs les plus engagés en faveur de la diversité. Sur son site web, il s'explique sur ses objectifs. (SV Werder Bremen).



Certains observateurs ont l'espoir que l'arbitrage était également un domaine où les femmes pourraient s'imposer davantage. Bibiana Steinhaus, qui a fait une très belle carrière non seulement dans le football féminin (une finale de Coupe du monde, une finale olympique, une finale de Ligue des Champions), mais aussi dans le football masculin jusqu'en Bundesliga), est souvent citée en exemple. Mais sur l'arbitrage aussi, Katja Kraus tire un bilan sévère : « Ce ne sont toujours que des cas individuels. Les structures, elles, ne bougent pas. Et Bibiana n'a guère eu de successeuses. »

Mais le changement viendra, elle en est certaine. Car la société a évolué. « Le football, en tant que jeu et en tant que business, s'adresse à toute la société et doit par conséquent aussi représenter la société de manière crédible, sans exclusion. ». Et elle conclut sur une note d'espoir : « Il y a aussi beaucoup d'hommes qui travaillent sur le changement, mais ils le font en silence. C'est leur positionnement sans équivoque qui apportera le vrai changement. »

Et dans les virages alors ?

Il n'y a pas que les dirigeants et dirigeantes qui font bouger le football, il y a aussi les supporters, parmi lesquels de plus en plus de supportrices. Et en Allemagne, ils ont tendance à être plutôt bien organisés. L'une des « communautés d'intérêts pour fans actifs » basée à Fribourg porte le joli nom anglais de « *Supporters Crew* », et sa voix compte. La plupart du temps, on entend celle d'**Helen Breit**, qui s'exprime fréquemment dans les médias nationaux, la plupart du temps au nom du réseau national « *Unsere Kurve* »



Helen Breit, l'un des visages du supportérisme organisé en Allemagne Deutsche Akademie für Fußballkultur.

(« Notre virage »). Et les médias savent bien pourquoi ils la sollicitent si souvent : réfléchie, éloquente, souriante et convaincante, elle tient la route face aux microphones et aux décideurs.

Helen Breit est elle-même un bel exemple de la capacité de football de réunir tous les profils. Qu'elle soit travailleuse sociale, doctorante à l'institut de sociologie de l'Université de Fribourg, et mère de famille, ne l'empêche pas d'être une supportrice ardente de son club et de représenter de manière crédible les intérêts des fans. On n'est pas surpris de la trouver également dans le conseil consultatif de « *Fußball kann mehr* ».

Elle est d'ailleurs entièrement d'accord avec le nom programmatique de cette initiative. Oui, le football peut mieux faire, c'est incontestable. « *C'est un microcosme marqué par un conservatisme enraciné, et qui a besoin d'impulsions de l'extérieur.* » Selon elle, c'est justement



la société civile organisée qui peut apporter ces impulsions, et les réseaux de supporters réunis à l'échelle nationale en font partie.

Ces dernières années, les instances du football allemand ont fait preuve d'une plus grande ouverture envers les supporters, et Helen Breit leur est fait reconnaissante, tout en restant prudente : « *Quand la Ligue, la DFL, a réuni l'ensemble des parties prenantes en 2021 pour réfléchir ensemble sur l'avenir du football professionnel, nous avons été écoutés et pris au sérieux, mais cela ne signifie pas que cela se traduit dans des actes.* »

La lutte contre le sexisme — qu'il s'agisse du sexisme ordinaire qui n'a pas disparu des stades ou du sexisme institutionnel ancré dans le système — fait partie de ses priorités. Elle concède bien volontiers que les choses se sont améliorées : « *Tout est devenu plus ouvert. Certains ont compris qu'il y avait un problème. D'autres ont apporté une perspective masculine plus moderne, plus jeune.* »

Mais la route sera longue. « *Personne ne veut de la discrimination, mais tout le monde défend ses modes de pensée et ses positions acquises. Il est plus facile de refuser quelque chose dont on*



Le réseau Unsere Kurve – Notre Virage, qui fait un excellent travail de coordination et de communication sur le plan national. Ceci dit, leur logo aussi « peut mieux faire » en matière de parité.



n'est pas concerné, dont on ne se sent pas responsable. Mais le sexisme latent est toujours là, et il fait souvent l'objet d'une trivialisat[i]on, y compris par les femmes d'ailleurs. »

Contrairement à Katja Kraus, Helen pense que l'évolution dans le paysage médiatique et la place que les femmes y occupent désormais, notamment quand elles sont explicitement introduites comme « expertes », contribue de manière positive à faire bouger les perceptions.

N'empêche, ce qui est toujours frappant, c'est cette expérience récurrente d'être considérées, en tant que femmes, comme venant de l'extérieur du football pour y participer. Comme si les hommes étaient gentils de les laisser y entrer. « *C'est absurde. Nous sommes à l'intérieur. Nous aimons le foot, c'est bien pour ça qu'on est là !* ».

Propos recueillis par Albrecht Sonntag

Post-scriptum

Quand on discute avec Katja Kraus et Helen Breit, on comprend que la question n'est plus de savoir si le football peut mieux faire, mais quand il le fera. Il serait bien bête de passer à côté de ce que peuvent lui apporter de telles personnalités.

En même temps, les éditeurs de ce livre ont une confiance à vous faire : dès la conception de l'ouvrage, ils avaient visé la parité parmi les auteurs des différents chapitres qui le composent. Ils y ont lamentablement échoué après avoir dû encaisser une demi-douzaine de désistements de contributrices pressenties et sollicitées. S'agit-il d'une occasion manquée, ou d'une illustration d'auto-censure ? Ou d'une simple coïncidence ?

On ne sait pas toujours pour quelles raisons on a perdu un match. Faute d'explication, on se dit alors : « On a tout donné, mais cela n'a pas suffi. On fera mieux la prochaine fois ! »



Leipzig, devant l'église Saint Thomas.
Frank Vincentz, CC BY-SA 3.0, Wikimedia.



Un Biergarten à Munich.
Martin Falbisoner, CC BY-SA 3.0, Wikimedia.



Le commencement et la fin de l'histoire

Leipzig et Munich

Avec un brin de mauvaise foi, dégoûté par le hold-up du Bayern Munich sur le championnat allemand, on serait tenté de résumer l'histoire du football allemand en une phrase : « elle a commencé à Leipzig, et elle a fini à Munich. »

À un moment où il n'y avait qu'une seule Allemagne, le Reich du Kaiser Guillaume II, la ville de Leipzig a effectivement été le berceau du football allemand, avec la création du DFB, première fédération à vocation nationale, et celle d'un club, le VfB Leipzig, qui sera pour l'éternité le premier champion d'Allemagne. Il a été couronné à l'issue d'un tournoi au mois de mai 1903 qui réunissait exactement six participants représentatifs des fédérations régionales ayant rejoint le DFB. La finale se jouait sur un terrain d'exercices militaires à Altona, près de Hambourg.

Aujourd'hui, c'est toujours le DFB qui remet le trophée du champion, mais la plupart du temps, il finit par le faire à Munich, dans la patrie d'un autre Kaiser, Franz de son prénom. Et cela se passe dans une arène connue dans le monde entier, bien loin du terrain anonyme d'Altona, disparu depuis longtemps.

Le Bayern a pris son envol irrésistible pendant les années 1970, à une époque où Leipzig appartenait à une autre Allemagne et où ses clubs jouaient dans un autre championnat national. On y suivait la Bundesliga de très près, même si en Saxe, on avait du mal à capter les chaînes de télé de l'Ouest (interdites, en principe. . .).

En 2000, dix ans après la réunification de l'Allemagne (y compris celle de ses chaînes télé), le pays s'est vu attribuer la Coupe du monde de 2006. Il était bien entendu impensable que l'Est ne figure pas sur la carte des villes hôtes, et c'est ainsi qu'il a été décidé de rénover à grands frais l'énorme soucoupe à ciel ouvert de Leipzig, connue sous le nom charmant de « *Zentralstadion* ». Ce qui a permis, par la suite, à une entreprise internationale d'envisager le lancement d'un club professionnel avec l'objectif de concurrencer le Bayern un jour.

Toutes ces trajectoires qui se croisent ou se déploient en parallèle s'inscrivent dans les soubresauts d'une histoire qui ne compte pas moins de cinq régimes politiques différents depuis le mois de mai 1903 et son mini-championnat de foot. Une histoire dans laquelle les uns ont eu plus de chance que les autres.

En 2024, ce sont deux villes vivantes et dynamiques, locomotives économiques et culturelles de leur région respective, qui vous accueillent pour la fête du football. Elles ont chacune sa place assurée dans la mémoire du foot allemand, et elles comptent jouer un rôle de tout premier plan dans son avenir.



Munich

La Bavière. Le Bayern. Et un charme indéfinissable.

Si l'on s'en tient aux simples faits, Munich est la capitale de la Bavière et, avec près de 1,5 million d'habitants, la troisième ville de la République fédérale d'Allemagne. Mais elle semble également posséder un plus, un je-ne-sais-quoi indéfinissable, qui a donné lieu à des surnoms de toutes sortes. Ainsi, dès septembre 1964, le grand magazine hebdomadaire hambourgeois *Der Spiegel* l'a proclamée, non sans envie, « capitale secrète de l'Allemagne ». En même temps, l'appellation plutôt irrévérencieuse du « village d'un million d'habitants » semble attester d'un caractère plutôt provincial. La ville elle-même se qualifie volontiers de « métropole au grand cœur » ou encore – en raison de son architecture et de son ambiance méditerranéenne – de « ville la plus septentrionale d'Italie ».

Bref : une ville agréable à vivre, dont la première mention documentaire date de 1158, lorsque le duc de Bavière Henri le Lion construisit un pont sur l'Isar. On peut toutefois supposer qu'il existait déjà

à cet endroit une communauté de moines – en allemand « *Mönche* » – qui a donné son nom à « *München* ».

Une histoire mouvementée

Élevée au rang de résidence ducal en 1255, Munich devint la capitale du duché en 1506. Dès lors, Munich fut la ville de résidence des princes-électeurs (1628-1806) et du Royaume de Bavière (1806-1918). La révolution de novembre 1918 a entraîné la proclamation de l'État libre de Bavière : une appellation que la région porte également en tant que Land au sein de la République fédérale d'Allemagne. Les losanges bleu-et-blanc du drapeau de l'État se retrouvent par ailleurs facilement dans le blason de son plus grand club de foot.

Le XIX^e siècle a été très important pour le développement de la ville. Non seulement le nombre d'habitants ne cessa d'augmenter, dépassant la barre des 100 000 en 1852, mais elle acquit aussi la réputation d'une



Le drapeau officiel de l'État libre de Bavière. À côté du logo de son ambassadeur le plus efficace.



ville d'art et de culture. Attirés par une politique de promotion de la maison royale, de grands scientifiques, artistes et architectes vinrent s'installer à Munich et changèrent durablement le visage de la ville. Dans les années qui ont précédé la Première Guerre mondiale, la ville s'est positionnée comme le centre de l'avant-garde littéraire et artistique.

Cette ouverture, portée par une bourgeoisie libérale, s'est brutalement terminée après la guerre. La répression sanglante de la République des Conseils instaurée au printemps 1919 en fut le premier signe. Formellement, la Bavière était certes régie par des règles démocratiques, mais les forces réactionnaires et ethno-nationalistes gagnaient de plus en plus en importance. En première ligne, un vétéran autrichien de la Grande Guerre du nom d'Adolf Hitler. Arrivé à Munich à l'issue de la guerre, il utilisa

un petit parti d'extrême-droite comme véhicule vers le pouvoir. Une tentative de coup d'État en 1923 échoua, mais la peine de prison fut mise au profit de la rédaction de son livre programmatique, le *Mein Kampf* de sinistre mémoire.

Seulement dix ans plus tard, Hitler fut nommé chancelier à Berlin et transforma, avec ses compagnons d'armes, la fragile République de Weimar en une dictature des plus terribles. Le « titre honorifique » de « capitale du mouvement », décerné à Munich par les Nazis, restera une tache indélébile.

Pourtant, c'est également à Munich qu'a agi, dans les années 1942-1943, l'un des rares groupes de résistance significatifs, les étudiants de la « Rose blanche », autour de Hans et Sophie Scholl, immortalisés par une belle chanson française de Mickey3D. Allez voir le mémorial émouvant devant et



Devant l'Université de Munich, les tracts des résistants de la Weiße Rose, intégrés dans les pavés de la place. On ne les oubliera pas. Amrei-Marie, CC BY-SA 4.0, via Wikimedia Commons.



Le siège de l'entreprise BMW, construit à côté du stade olympique et en même temps que lui. Un vrai quatre cylindres ! Softeis, CC BY-SA 3.0, Wikimedia.

dans le bâtiment principal de l'université, à l'endroit même où ils ont été dénoncés et arrêtés, avant d'être exécutés quelques jours plus tard.

Le Munich de l'après-guerre, qui compte un million d'habitants depuis 1957, constitue une sorte de pôle opposé au conservatisme du Land de Bavière. Il est gouverné aujourd'hui par une coalition du SPD et des Verts.

Sur le plan économique, l'attractivité de la ville repose sur le fait que six entreprises cotées au DAX (l'indice boursier allemand comparable au CAC40) y ont leur siège, dont des entreprises mondiales comme BMW, Siemens et, bien sûr, Allianz.

Munich a su conserver sa réputation de ville culturelle acquise au XIX^e siècle. Les grands

musées de la ville abritent une multitude de collections d'œuvres d'art importantes ; les théâtres et les scènes musicales proposent des productions théâtrales de grande qualité ; d'importants orchestres sont basés à Munich ; les universités locales jouissent d'une réputation internationale dans de nombreuses disciplines, tout comme les académies des arts et des sciences. Le paysage cinématographique est varié, les studios de cinéma Bavaria dans la banlieue de Geiselgasteig invitent à la visite et, avec l'école supérieure de télévision et de cinéma, la ville abrite également un important centre de formation dans ce domaine.

Et c'est une ville sportive reconnue non seulement pour accueillir régulièrement des championnats internationaux dans les sports les plus divers, mais aussi pour avoir produit un nombre impressionnant de champions, et pas seulement dans des sports d'équipe



Emprunté à l'héraldique de Bavière, le lion du TSV 1860. Son pluriel, die Löwen, est devenu le surnom du club.



comme le basket-ball, le volley-ball, le hockey sur glace et le football.

Munich, ville de football

En France, quand on parle foot, Munich, c'est « le Bayern », nom qui force le respect depuis 60 ans. Sachez qu'en allemand, « *die Bayern* », c'est toujours au pluriel. À moins que vous ne préfériez « *der FC Bayern* », au singulier. Et l'histoire du football dans la ville ne se résume pas à ce mastodonte, loin de là. En retard sur le reste de l'Allemagne, les clubs de gymnastique munichoïses ont attendu la toute fin du XIX^e siècle pour créer leurs sections de foot. La première d'entre elles portait le joli nom latin de « *Terra Pila* », mais disparut rapidement. Ensuite, le MTV München 1879 a lancé une équipe de football. Le FC Bayern est né d'une scission d'avec cette association en 1900.

Jusqu'à la Première Guerre mondiale, le Bayern et le MTV 1879 jouaient les premiers violons dans le football munichoïse, tandis que le TSV 1860, dont la section de foot était née en 1902, et un autre club datant de 1903, le FC Wacker, restaient à arrière-plan. Cela changea après la guerre. Les années 1926 à 1933 ont marqué la première grande période du football munichoïse. À l'exception de l'année 1930, un club munichoïse était toujours représenté dans la phase finale du championnat allemand. En 1931, Le TSV 1860 – appelé « *die Löwen* » (les lions) en raison de leur blason – était même tout près d'amener le premier trophée à Munich, mais il a dû s'incliner en finale contre le Hertha BSC

Berlin. Un an plus tard, son rival local, le FC Bayern, a mieux réussi, remportant son premier championnat (qui devait rester le seul pendant 37 ans – alors qu'au moment qu'on parle, ils en sont à 33 !).

Les deux grands clubs étaient très différents. Les Löwen rassemblaient des professeurs, des hauts fonctionnaires et d'autres notables, mais ils s'ouvraient également à la petite bourgeoisie. Cela était certainement dû à l'offre multisport du club : avant la Seconde Guerre mondiale, les athlètes du TSV 1860 se sont qualifiés pour les Jeux Olympiques en athlétisme, haltérophilie, gymnastique, avec à la clé deux médaillés d'or.

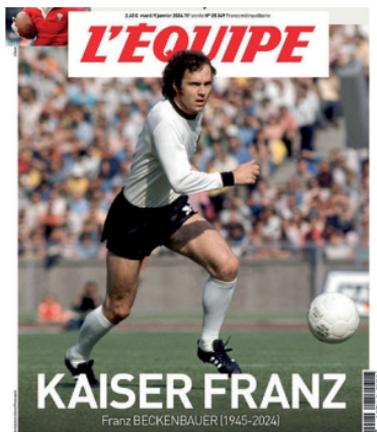
À l'opposé, les racines du FC Bayern se trouvent à Schwabing, un quartier artistique, voire bohème. Dès le début, les artistes ont joué un rôle dans un club qui était soutenu par la bourgeoisie aisée ouverte aux idées modernes. Cela explique sans doute le grand nombre de concitoyens de confession juive qui occupaient des fonctions dirigeantes au Bayern et qui ont marqué son attitude progressiste en matière de sport. Ce n'était guère le cas à 1860, où une orientation plutôt conservatrice à l'époque nazie avait pour conséquence une plus grande proximité avec le régime (même si le Bayern a également fini par s'aligner à l'idéologie imposée).

Dans l'après-guerre, les deux clubs faisaient partie de la nouvelle « *Oberliga Süd* », la plus haute division avant l'introduction de la Bundesliga en 1963, mais dans la nouvelle ligue, il n'y avait de place que pour un seul représentant munichoïse.



Ce fut le TSV 1860, premier de la dernière saison de la Oberliga en 1962-1963.

Pour les Löwen, c'est le début de leur période la plus fructueuse : victoire en coupe en 1964, finaliste de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe en 1965, premier et unique titre de champion d'Allemagne en 1966, puis vice-champion en 1967. Le Bayern n'accéda à la Bundesliga qu'en 1965-1966, obtint immédiatement la troisième place et la victoire en coupe, qu'il réitéra en 1967, remportant en même temps la Coupe



Sur sa couverture du 9 janvier 2024, *L'Équipe* rend hommage à l'un des plus grands.

d'Europe des vainqueurs de coupe (1-0 contre les Glasgow Rangers, grâce à un but de Franz Roth, le même qui, neuf ans plus tard, crucifia les Verts de Saint-Étienne).

À l'été 1966, les deux clubs avaient remporté chacun un championnat et deux coupes ; aujourd'hui, il y a un immense gouffre entre les deux en termes de nombre de titres. Alors que le Bayern a profité d'une remarquable génération de joueurs autour de **Franz Beckenbauer**, **Gerd Müller** et

Sepp Maier pour créer des structures professionnelles et jeter les bases d'une réussite sportive et économique durable, TSV 1860 n'y est pas parvenu, bien au contraire : lourdement endetté, le club a dû être relégué en 1970. Dès lors, la hiérarchie du football munichois était solidement cimentée.

Le Bayern a alors embrassé la trajectoire qu'on lui connaît – des titres nationaux comme s'il en pleuvait, plus un total de huit Coupes d'Europe, parmi lesquelles une Coupe de l'UEFA, en 1996, remportée au nez et à la barbe des Girondins de Bordeaux, représentants de la ville jumelle française et entraînés, à ce moment-là, par un Franco-Allemand, Gernot Rohr, qui avait lui-même porté les maillots des deux clubs.

Le TSV 1860 a, en revanche, connu un destin plus mouvementé : trois promotions en Bundesliga, la dernière de 1994 à 2004, ont été suivies de longues années en deuxième division et, depuis 2018, en troisième.

Des stades longtemps partagés

Contrairement à d'autres grandes villes européennes, il existe à Munich une longue tradition selon laquelle les deux grands clubs disputent leurs matchs dans le même stade.

C'était notamment le cas depuis que les Löwen ont entrepris, au milieu des années 1920, de transformer leur terrain de sport en un stade d'une capacité d'environ 40 000 places, nommé simplement selon son adresse « *Stadion an der Grünwalder*



Le parc olympique de Munich vu du haut de la tour de télévision. Crédit Roland Moriz, Flickr.

Strasse ». Bien que la ville de Munich ait sorti le TSV 1860 d'une grande détresse financière en l'achetant en 1937 pour en faire le « stade municipal », le nom populaire du stade reste « *Sechzger-Stadion* », en référence au nombre allemand « *sechzig* » (= 60). Au charme désuet, sa capacité est aujourd'hui limitée à 4 000 spectateurs.

Tout a changé quand Munich s'est vu attribuer les JO de 1972. Sous l'impulsion du maire social-démocrate Hans-Jochen Vogel et du président de la Fédération Sportive Allemande, Willi Daume, Munich a non seulement mis en place des mesures d'infrastructure dépassant largement le cadre des Jeux avec la construction d'un réseau de métro, mais a fait littéralement sortir de terre le parc olympique, situé sur le terrain d'Oberwiesenfeld au nord de Munich, un paysage architectural emblématique connu dans le monde entier. L'élément de liaison de ce parc extraordinaire est le toit en pavillon transparent aux courbes audacieuses, conçu par Günter Behnisch,

sous lequel le stade olympique, le palais des sports et une piscine couverte ont trouvé leur place.

La légèreté et la transparence allaient de pair avec la revendication politique de la nouvelle Allemagne de l'Ouest d'organiser des Jeux « joyeux », en contraste délibéré et explicite avec les JO de Berlin de 1936, mis en scène de manière martiale. Une transformation symbolisée par la « colline olympique » (« *Olympiaberg* »), située en face des installations sportives, qui avait été remblayée avec les décombres des bâtiments détruits à Munich pendant la Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui, il s'y trouve aussi un mémorial pour l'attentat perpétré contre l'équipe olympique israélienne le 5 septembre 1972. Après cette irruption brutale du terrorisme, c'en était fini des Jeux « joyeux », même si les compétitions se sont poursuivies jusqu'à leur terme officiel le 11 septembre 1972.

Entre 1972 et 2005, le Bayern a joué sans interruption au stade olympique ; le TSV



Les coussins en membrane extérieure de l'Allianz-Arena – bientôt vingt ans, toujours bluffants.
Photo A. Sonntag.

1860 principalement jusqu'en 1982 et plus tard encore régulièrement de 1995 à 2004.

Le stade a accueilli un grand nombre de grands matchs internationaux, et les Marseillais sont bien placés pour en témoigner, depuis leur victoire inoubliable contre Milan en 1993. Néanmoins, dans les années 1990, le FC Bayern s'est lassé de la piste d'athlétisme et d'un bâtiment classé monument historique. Il aspirait à un stade de football pur à l'instar de son nouveau concurrent de Dortmund.

Après l'attribution, en 2000, de la Coupe du monde de football 2006 à l'Allemagne, Franz Beckenbauer, à la fois président du comité d'organisation et du FC Bayern, a convaincu la ville de Munich de la nécessité de construire un nouveau stade. Après satisfaction de l'exigence de la ville que ce projet soit porté par les deux clubs professionnels, puis approbation par voie de référendum local, la construction d'un nouveau stade au nord de Munich fut lancée.

La nouvelle « Allianz-Arena » a été un investissement très rentable pour le FC Bayern – depuis des années, tous les matchs, sans exception, se jouent à guichets fermés. Pour les Löwen, le projet a été synonyme de ruine financière, car il dépassait de loin leurs possibilités. En l'espace de quelques années, les parts du stade qu'ils détenaient sont passées au FC Bayern, et le club a été obligé de faire appel à un bailleur de fonds externe en 2011, dont les interventions ont toutefois contribué à la relégation en deuxième division en 2017. Depuis, seul le Bayern joue à l'Allianz-Arena, tandis que les Löwen sont retournés dans leur antre de Giesing, où le stade est modeste, mais affiche presque toujours complet.

L'écart qui s'est creusé entre les deux rivaux a eu pour conséquence que les derbys – plus de 200 rencontres âprement disputés durant des décennies – sont devenus très rares, voire inexistantes.



La silhouette marquante de la Frauenkirche, avec ses deux tours caractéristiques.
Martin Falbisoner, CC BY-SA 3.0, Wikimedia.

Découvrir Munich

Munich profite encore aujourd'hui de l'attribution des Jeux Olympiques et des investissements dans le vaste réseau de transport public, qui permet d'accéder facilement à toutes les curiosités de la ville et de ses environs. Il est recommandé d'acheter une « CityTourCard » à la place des billets à l'unité. Elle est disponible aussi en carte individuelle qu'en carte de groupe, et comprend en outre des offres de réduction touristiques.

Puisque vous êtes là pour le football, vous ne risquez pas de manquer le musée du FC Bayern au sein même de l'Allianz-Arena. Mais vous seriez mal avisé de passer à côté de ce que la ville offre sur le plan culturel. Parmi les innombrables musées mentionnés, le « Deutsches Museum », situé sur une île de l'Isar, est un des plus grands musées des sciences et de technique au monde. Pour les richesses artistiques, il faut se rendre dans le

quartier de Maxvorstadt, où se regroupent les « Pinakotheken », les musées des beaux-arts consacrés à différentes époques, mais aussi le Musée Brandhorst et le musée égyptien. Sur la Königsplatz, vous trouverez la Lenbachhaus, ainsi que la Glyptothek et les collections publiques pour les amateurs d'antiquités.

Pour se balader, on ne coupera pas à la zone piétonne du centre-ville entre les Odeonsplatz, Marienplatz et Karlsplatz (aussi appelé le « Stachus »). Sur la Marienplatz (où le Bayern se fait acclamer à chaque nouveau titre), le carillon retentit trois fois par jour (11, 12 et 17 heures). Outre la visite de la cathédrale gothique, « Frauenkirche » (« Notre-Dame ») toute proche, dont les tours constituent l'emblème de Munich, nous vous recommandons de flâner sur le Viktualienmarkt avec ses nombreux stands de marché. Du haut de la tour de l'église Saint-Pierre, après avoir gravi 300 marches,



La salle spectaculaire de l'Antiquarium de la Residenz, en plein centre de Munich.
Photo A. Sonntag.

la vue s'étend, quand la météo le veut, non seulement sur tout Munich, mais aussi sur les Alpes au sud.

Mais ceux qui aiment mieux les environs champêtres peuvent se tourner vers le jardin anglais (« *Englischer Garten* ») ou les promenades le long de l'Isar entre l'Ange de la Paix et le Flaucher au sud. À moins que vous ne préfériez une ambiance plus « monarchique » – vous serez alors bien servi par le château de Nymphenburg et le grand parc qui se trouve derrière, ou encore la splendeur de la « Residenz » au cœur de la ville, près de la chancellerie de l'État de Bavière.

Pour ceux qui souhaitent faire une excursion dans les environs, le plus simple est de prendre le S-Bahn, par exemple vers le lac de Starnberg ou le lac d'Ammer, où un sentier pédestre et de randonnée part de Herrsching et mène au monastère d'Andechs.

Un voyage à Dachau (à 30 km), pour visiter le mémorial situé sur le site du camp de concentration construit juste après la prise du pouvoir des Nazis en 1933, est instructif et recommandable en cette période difficile. En ville, près du Königsplatz, il y a également le centre de documentation sur le nazisme, qui vaut le détour.



La Tour Chinoise en plein milieu du vaste jardin anglais. Photo A. Sonntag.



Sur le plan culinaire, Munich offre – comme d'autres métropoles – toute la palette de la cuisine internationale. Parmi les plats typiques locaux, laissez-vous tenter par jarret de porc (« *Schweinshaxe* ») ou l'« *Obazda* », un mélange épicé et crémeux de fromage, de beurre et d'épices. Sans oublier la saucisse blanche, dont la consommation nécessite une certaine dextérité.

Faute de pouvoir vous rendre à la célèbre fête de la bière, qui comme son nom « *Oktoberfest* » l'indique a lieu en automne, vous pouvez fréquenter les grandes tavernes bavaroises du centre, dont la plus célèbre est la « *Hofbräuhaus* ».

Ou les nombreux « *Biergärten* » en plein air disséminés dans Munich, où l'on peut même apporter sa propre nourriture. La bière y est généralement commandée sous forme de « *Halbe* » (0,5 l) ou de « *Maß* » (1 litre) et dégustée sous le couvert d'arbres ombragés. Les plus connus et les plus grands sont la « Tour chinoise » dans le Jardin anglais, l'« *Augustinerkeller* » non loin de la gare centrale, et le « *Hirschgarten* », accessible par le S-Bahn, près de la station qui porte son nom. Même à Munich, il n'y a pas que le foot dans la vie.



Claus Melchior, né en 1954, fondateur d'une librairie anglophone à Munich nommé *Words' Worth*, est l'auteur ou co-auteur de plusieurs livres sur le foot, le basket et le baseball. Il a été, pendant 25 ans, l'un des directeurs de la revue de football *Der tödliche Pass*. Il souffre avec les « *Löwen* » d'aujourd'hui, mais trouve réconfort dans sa collaboration à leur département « Histoire du club ».



Johannes John, né en 1957, est éditeur littéraire à l'Académie Bavaroise des Sciences, à Munich. Spécialiste de l'écrivain du XIX^e siècle Adalbert Stifter, il a aussi publié de nombreux articles sur Goethe et Bob Dylan. Co-fondateur, avec ses amis Claus Melchior et Stephan Erhardt, de la revue *Der tödliche Pass*, il y a accompagné les mutations du football contemporain avec un regard aussi lucide que critique (mais contrairement à Claus, il est supporter du FC Bayern).



Leipzig

Là où tout a commencé.

Avec le match entre la France et les Pays-Bas, Leipzig aura sans doute le plaisir d'accueillir beaucoup de fans en bleu autour du 21 juin. Ils découvriront une ville qui, mine de rien, doit être considérée comme l'un des épacentres du football allemand.

Vu de l'extérieur, cette affirmation peut surprendre. Il est vrai qu'avant l'atterrissage d'un vaisseau spatial autrichien au carburant énergisant du nom de Red Bull, l'héritage historique du football de cette ville n'était connu que des initiés, et les deux clubs locaux, « Chemie » et « Lok », n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Quarante ans d'isolement relatif sous le régime de la RDA, suivis de deux décennies de mutations structurelles après la réunification, avaient

laissé des traces, comme partout en Allemagne de l'Est. Mais les faits historiques sont têtus : c'est bien ici, à Leipzig, que la fédération allemande, le DFB, a été fondée par 36 jeunes enthousiastes en 1900, et c'est d'ici que vient aussi le tout premier champion national de l'histoire du football allemand, le VfB Leipzig, qui remporta ce titre en 1903. Les visiteurs qui veulent en savoir plus – et vous en faites partie en lisant ce chapitre – feront connaissance avec une histoire et un présent assez particulier.

Une histoire de trois stades

Trois lieux marquants ont laissé une empreinte sur le football à Leipzig. D'abord, le parc sportif Alfred Kunze au nord-ouest de la ville, dans le quartier de Leutzsch. Ensuite, le stade Bruno Plache au sud-est, dans le quartier de Probstheida. Et enfin, le lieu où seront accueillis les matchs de l'Euro 2024, le Zentralstadion (appelé « Leipzig Stadium » pour l'Euro 2024), qui, comme son nom l'indique, est situé au centre.

À l'époque de la RDA, pour les grands matchs (et parfois les moins grands), les deux clubs traditionnels de Leipzig se déplaçaient de temps en temps au Zentralstadion, construit en 1956 et surnommé le « Stade des Cent Mille », en raison de sa capacité démesurée. La nouvelle arène d'aujourd'hui a été plantée dans l'ancien périmètre du stade à l'occasion de la Coupe du monde 2006. Intéressant sur le plan architectural et symbolique, mais plutôt pénible dans la



La plaque commémorative à la Büttnerstraße 10, où les jeunes amoureux du ballon rond ont pris l'initiative de fonder la fédération en 1900. Frank Vincentz, CC BY-SA 3.0, via Wikimedia Commons.



pratique, le chemin vers le nouveau stade passe par les gradins de l'ancien.

Ce n'est que depuis 2010 que le RB Leipzig occupe ce stade, qu'il a acquis définitivement en 2016. Depuis, il a investi massivement dans la construction d'infrastructure d'entraînement et de formation à proximité immédiate, sur la Cottaweg.

À l'intérieur, le nouveau stade – comme beaucoup d'arènes multifonctionnelles – ne sait pas vraiment ce qu'il veut être. Sur le plan de l'atmosphère et de l'acoustique, le nouveau stade ovale n'est pas terrible : il ne donne pas le sentiment d'une proximité directe avec le jeu, et les murs de plus de deux mètres de haut autour du terrain



L'Arena de Leipzig, sous le nom de « Zentralstadion » en 1957, puis dans sa forme actuelle en 2022. Le nouveau stade compact a été coincé dans l'ancienne enceinte immense, dont on devine bien les anciennes tribunes, désormais végétalisées. Les mauvaises langues disent que c'est un endroit symbolique pour la manière dont l'Ouest s'est « imposé » à l'Est, dans tous les sens du terme. Photo 1956 Bundesarchiv. Photo 2022 Arne Müsseler, CC BY-SA 3.0 DE, Wikimedia Commons.



renforcent encore cette impression. Qui plus est, les ouvertures font siffler un vent permanent dans l'enceinte. Après avoir envisagé la construction de son propre stade à la périphérie de la ville, le RB Leipzig a finalement décidé d'insuffler une vie footballistique à ce bâtiment très fonctionnel. Résultat : du moins l'intérieur du stade est désormais en rouge et blanc, conformément aux couleurs du club. Une zone pour les places debout, de rigueur en Bundesliga, a été improvisée sur un côté de la tribune, et un nouveau concept d'éclairage coûteux fait enfin briller le stade en rouge.

L'atmosphère et la culture sont plus authentiques chez Chemie et Lok. Au fil des années, les deux clubs ont eu de grandes difficultés à conserver leurs stades respectifs et à y jouer. Les bâtiments, vieux de plus de 100 ans et nécessitant d'importants travaux de rénovation, ont mis à rude épreuve les maigres finances des clubs. Ce n'est qu'en 2022 que le parc sportif Alfred Kunze, inauguré en 1920, a été équipé d'un projecteur fixe, financé par les supporters du club eux-mêmes ! Les deux stades disposent de tribunes en bois historiques, une caractéristique « vintage » qui est devenue très rare dans l'Allemagne du football d'aujourd'hui, où les arènes standards en béton sont désormais monnaie courante, même dans les ligues inférieures. Il faut toutefois noter que les ravages du temps ont été bien plus importants sur le stade Bruno-Plache, inauguré en 1922 : il faut vraiment de l'imagination pour se représenter ce lieu en bon état et entièrement rempli.

Et alors qu'à Bruno Plache, les spectateurs sont assez éloignés de l'action en raison de la courbe des couloirs et de tribunes assez plates, le parc Alfred Kunze a l'avantage d'offrir une atmosphère d'un pur stade de football.

Bref, l'ambiance d'un match du BSG Chemie Leipzig est nettement plus compacte et familiale que celle qui se dégage du terrain du 1. FC Lokomotive Leipzig, dont la capacité a été limitée à 12 300 places pour cause de vétusté (une limite rarement atteinte, vu la moyenne d'environ 4 000 spectateurs).

C'est pourtant au nom de Lokomotive



Olaf Marshall, de Lok, contre les Girondins Jean Tigana, Jean-Marc Ferreri et Jean-Christophe Thouvenel. Photo Lokomotive Leipzig.

qu'est associé le plus grand prestige historique. Car le Lokomotive Leipzig a même joué une finale de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe. C'était à Athènes, en 1987, finale perdue 1-0 contre l'Ajax de Marco van Basten, buteur à la 20^e minute. Mais du point de vue de la mémoire collective locale, c'est plutôt la demi-finale contre les Girondins de Bordeaux qui s'est transformée en véritable mythe. Officiellement, le match retour au Zentralstadion, a été suivi par 73 000 spectateurs, mais en réalité, ils étaient



probablement bien plus de 100 000 à se tasser dans cette immense soucoupe ouverte au vent. Dès la 3^e minute, les Girondins (sous la direction d'Aimé Jacquet) avaient comblé le handicap de leur défaite 0-1 à domicile, deux semaines auparavant. Et le score en était resté là, jusqu'aux tirs-au-but. Au bout du suspense, le septième penalty, tiré par le gardien, René Müller, qui venait d'arrêter le tir de Zlatko Vujović, a apporté la délivrance. Derniers grands souvenirs de foot d'avant la chute du mur.

Comment les deux taureaux rouges ont tout changé

Aujourd'hui, c'est le RB Leipzig qui est connu dans toute l'Europe : il a remporté deux Coupes d'Allemagne en 2022 et 2023, se classe toujours parmi les cinq premiers de la Bundesliga depuis 2018, et est devenu un habitué de la Ligue des Champions. Le grand football est de retour dans la vieille ville de foire ! (Il y a juste le titre de champion qui se fait encore attendre. . .)

N'empêche : à travers les tribunes de la République, le RB Leipzig reste perçu comme un corps étranger. Rien que le nom fait tache : « *Rasenballsport* » (littéralement « Sport de ballon sur herbe ») ne correspond à aucune dénomination connue. C'est un mot inventé de toutes pièces dans le but de permettre une abréviation – RB – qui renvoie directement au produit phare d'une entreprise dont les millions portent un projet aussi innovant qu'artificiel.

Ce qui dérange le plus, c'est bien entendu le contournement de la règle du 50 + 1,

conçue justement pour éviter la prise de pouvoir d'investisseurs tout-puissants dans les clubs de foot. Le RB Leipzig est certes une entreprise dans laquelle l'association sportive, créée en 2009, détient la majorité des voix, mais celle-ci ne propose pas d'adhésion et ne compte que vingt membres dont on peut dire qu'ils font de la figuration, en entérinant les décisions de l'investisseur. Il est compréhensible que la plupart des groupes de supporters du pays craignent que cette méthode ne fasse école et soient par conséquent ouvertement hostiles au club.

De son côté, RB s'efforce de créer des structures locales, notamment sur le plan de la détection-formation des jeunes, mais peu de choses sont faites pour ancrer réellement le club dans la ville et la région, ni au niveau des joueurs ni parmi les dirigeants. Pour de nombreux amateurs de football, le RB n'est donc pas considéré comme un club est-allemand, et sa réussite incontestable n'est guère utile pour la réévaluation de la position du football est-allemand au sein de l'ensemble national. Néanmoins, il faut reconnaître que le RB a remis la ville sur le devant de la scène footballistique, et malgré toutes les critiques, on peut espérer que cela aura des répercussions positives sur les vieux clubs traditionnels de Leipzig. Car c'est bien là, dans la rivalité entre « Chemie » et « Lok » que les identités locales s'expriment et que le souvenir du football en RDA est conservé.



L'Old Firm saxonne, hier et aujourd'hui

Pour les locaux, il n'y a pas de doute : Chemie-Lok est certainement LE DERBY du football est-allemand et, en termes de dimension historique, il est au même niveau que les derbys de la Ruhr et de Hambourg (voir les chapitres respectifs).

Le Lokomotive Leipzig n'a jamais été champion d'Allemagne de l'Est. Mais Chemie y est parvenu en 1964, lorsque les « restes de Leipzig », surnom peu flatteur donné aux joueurs éliminés de l'effectif d'élite de Lok, puis intégrés à Chemie, ont remporté le championnat à la surprise générale — une épopée unique. Sur la durée, le club le plus performant de la ville a été le Lokomotive, qui a remporté cinq fois la Coupe de la RDA, ce qui lui a permis de s'offrir les excursions européennes déjà mentionnées.

Le championnat, c'était autre chose. Une fois, lors de la saison 1985-1986, la route

vers le titre a été barrée par ce qui est connu comme le « penalty de la honte de Leipzig », sifflé — comme par hasard — en faveur du BFC Dynamo Berlin, club sous le patronage de la Sécurité d'État, la « Stasi » de sinistre mémoire, 10 fois champion sans interruption entre 1979 et 1988.

Dans le classement perpétuel de la « Oberliga », la première division en RDA, le Lok occupe la quatrième place, derrière les Dynamos de Berlin et de Dresde, mais c'est le FC Carl-Zeiss Jena qui est (à jamais) premier. Ce nom de club mérite qu'on s'y arrête. Il a été choisi en fonction de l'appartenance à un secteur d'activité ou à un collectif de production, en tant que groupe sportif d'entreprise (« Betriebs-Sport-Gemeinschaft », d'où l'abréviation BSG), car en RDA, il ne pouvait y avoir d'association indépendante. Plus tard, ces associations sportives ont créé des « Sport Clubs » (SC), qui ont bénéficié d'un soutien particulier



Autocollant anti-Chemie dans le virage ultra du stade Bruno Plache. En arrière-plan, la tribune historique en bois. Photo Daniel Ziesche.



(par exemple le SC Empor Rostock ou le SC Lokomotive Leipzig). Les BSG n'étaient dès lors plus que des clubs de seconde zone et Chemie Leipzig était la seule « vraie » BSG à avoir remporté le championnat. Outre les clubs de l'armée et de la police (appelés Dynamo et Vorwärts) qui existaient en dehors du système des BSG, il y avait donc les clubs des cheminots (Lokomotive), de l'industrie chimique (Chemie), de l'économie agricole (Traktor), de l'énergie (Turbine), et ainsi de suite.

Il est impossible de décrire ici l'histoire des deux clubs traditionnels de Leipzig, leurs scissions et fusions, leurs refondations et changements de noms. Ce qui est important, c'est que le Lok Leipzig s'inscrit dans la tradition du VfB Leipzig et qu'il s'est à nouveau appelé ainsi entre 1991 et 2003. Lorsque le VfB a fait faillite en 2004, le 1. FC Lokomotive Leipzig, fondé par des supporters, a repris le flambeau. Pour Chemie, les choses sont encore un peu plus compliquées. Le BSG Chemie, fondé en 1950, a été dissous en 1990 et remplacé par le FC Sachsen Leipzig, dissous à son tour en 2011. Une rivalité s'est engagée entre plusieurs clubs pour savoir qui était le successeur légitime. Finalement, seul le BSG Chemie Leipzig, déjà refondé en 1997, est sorti de cette phase opaque. Le club est désormais le seul locataire du parc sportif Alfred Kunze.

Les deux clubs, sauvés et relancés par leurs supporters, rencontrent des problèmes considérables ne serait-ce que pour se maintenir dans les bas-fonds du football professionnel. Force est de reconnaître que

la capacité de souffrance des deux camps de supporters ne semble guère connaître de limites. Actuellement, les deux équipes évoluent dans la « *Regionalliga Nord-Est* », la quatrième division, qui est devenue un vivier d'anciennes gloires du football est-allemand. La ville a ainsi connu de nouveau le plaisir douteux des derbys locaux, souvent accompagnés d'affrontements violents.

Le football est politique, le football de Leipzig aussi

Au cours des vingt dernières années, le milieu des supporters de Chemie a fortement penché vers la gauche, ce que confirment ses bonnes relations avec le projet sportif politico-culturel antifasciste Roter Stern Leipzig. Le QG ultras du BSG Chemie est le « König Heinz », situé dans le quartier



Le bon vieux Footix exilé en Saxe ! Il se retrouve sur la couverture du *Bahnwärter* (le « garde-barrière »), le petit fanzine plein d'ironie du groupe ultras Blue Side Lok. www.bs105.de, Fankurve 1966.



de Connewitz, marqué très à gauche ; si jamais vous aimez les discussions politiques enflammées en dialecte saxon, n'hésitez pas à y passer une soirée.

En 2016, des hooligans du Lok, avec l'appui d'autres groupes en provenance de Dresde et de Halle, ont attaqué le quartier de Connewitz, saccageant des magasins. Depuis, le Lok s'efforce de lutter activement contre l'image d'un « club d'extrême droite » et n'évite plus les conflits avec ses propres supporters. Les ultras du Lok sont encore bien jeunes, ils ne sont organisés qu'à partir de la saison 2014-2015, sous la forme du « Blue Side Lok », avec une prise de position claire contre la discrimination et le racisme et avec des actions de solidarité envers les fans les plus démunis, en offrant par exemple quelques places à chaque match.

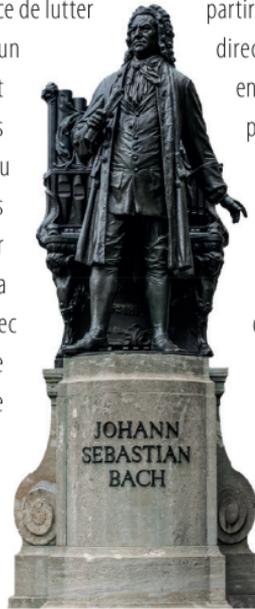
Autre aspect curieux de la culture footballistique locale : les supporters du RB. Alors que certains groupes, notamment les « Rasenballisten », les « Leocrats » et les « Red Aces », se positionnent désormais très fortement sur le plan politique, se mettant à critiquer le modèle de leur propre club, il existe un grand nombre de « consommateurs » du football qui rejettent toutes ces discussions, haussent l'épaule et font la sourde oreille.

Leipzig sans le football (ou presque)

Leipzig, fondée en 1015 et ville universitaire depuis 1409, a beaucoup de lieux culturels et historiques à offrir au voyageur. À commencer par le souvenir de Jean-Sébastien Bach. C'est ici que l'immense compositeur a travaillé à partir de 1723 en tant que cantor et directeur musical jusqu'à sa mort en 1750. La Thomaskirche, célèbre pour avoir été le lieu de travail de Bach et de la chorale célèbre du Thomanerchor, mérite absolument une visite.

Il en va de même pour la deuxième église principale de la ville, la Nikolaikirche, mais pour une tout autre raison : elle est considérée comme le lieu de naissance de la révolution pacifique de 1989 qui a abouti à la chute du mur. En effet, l'influence de l'Église protestante dans ce mouvement extraordinaire a été décisive.

Autre grand compositeur qui a laissé des traces : Felix Mendelssohn Bartholdy (dont la « marche nuptiale » a conquis le monde), a fondé ici en 1843 la plus ancienne école supérieure de musique allemande, qui est rapidement devenue l'une des plus renommées au monde et a donné son nom officieux au quartier « *Musikviertel* ».



Immortalisé devant l'église où il a travaillé pendant un quart de siècle. Jean-Sébastien Bach. Krzysztof Golik, CC BY-SA 4.0, Wikimedia Commons.



Souvenir un peu monumental d'une époque où la « Bataille des Nations » européennes ne se déroulait pas les stades de football. Photo Daniel Ziesche.

Leipzig a une longue histoire de centre de l'édition et de l'impression en Allemagne, et doit son développement aux impulsions d'une bourgeoisie libérale. Sur le plan architectural, elle est fortement marquée par ce qu'on appelle « l'époque des fondateurs » (« *Gründerzeit* »), à savoir les décennies de forte croissance économique dans l'Empire issu de la guerre franco-prussienne de 1870-1871. On trouve l'historicisme architectural typique de ces années dans toute la ville, mais son expression la plus impressionnante

est sans doute à découvrir au nord du centre, dans le quartier de Gohlis.

Dans l'ensemble, c'est aussi une ville très verte, avec ses parcs et ses plaines alluviales, traversée par des canaux et des petites rivières. Les lacs au sud de la ville ont été créés récemment dans le cadre de la renaturation des anciennes mines à ciel ouvert du temps de la RDA et constituent désormais un lieu de détente très apprécié aux portes de la ville.

L'un des musts touristiques de la ville est le mémorial de la bataille des Nations



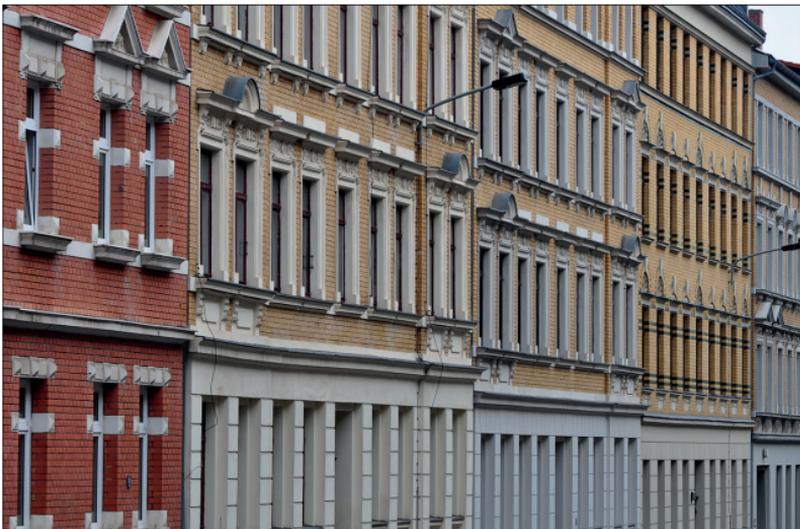
(« Völkerschlachtdenkmal ») érigé dans cette esthétique monumentale, nationaliste et exaltée de l'époque de Guillaume II. Il a été inauguré en 1913 à l'occasion du centenaire de la Bataille des Nations, nommée ainsi pour le grand nombre de pays alliés décidés de porter le coup de grâce à la « Grande Armée » napoléonienne. Cinq mois plus tard, en avril 1814, l'empereur signe, à Paris, son abdication.

Les 113 marches qui mènent à la plateforme d'observation de 91 mètres de haut sont récompensées par une vue impressionnante sur la ville. Une réflexion critique et bienfaisante sur le mécanisme du désir de grandeur nationale se trouve dans le musée juste à côté de l'édifice.

De nos jours, Leipzig est une ville engagée dans la construction européenne, comme sa jumelle française Lyon, un partenariat qui date même du temps de la RDA. Le maire actuel de Leipzig est d'ailleurs

le président d'« Eurocities », organisme qui représente les intérêts de 200 grandes villes auprès des institutions européennes.

En dehors de ces destinations touristiques mainstream, Leipzig regorge de choses à découvrir. L'ouest de la ville, en particulier la Karl-Heine-Strasse, offre de nombreux bars et pubs, des salles de concert et des galeries et invite à flâner et à s'arrêter aussi bien pendant la journée qu'en soirée. La zone autour de la Eisenbahnstraße, à l'est de la ville, offre un contraste avec cet espace désormais fortement embourgeoisé. Reliée aux quartiers de Neuschönefeld et de Reudnitz, une culture urbaine moins léchée, animée par les jeunes, multiculturelle, avec de nombreux clubs et bars secrets, a vu le jour ici. Les quartiers de Südvorstadt et Connewitz sont considérés comme les véritables quartiers de la vie nocturne, le long de la Karl-Liebnecht-Straße et jusqu'en bas de la Wolfgang-Heinze-Straße.



Les façades typiques de la « Gründerzeit », dans le centre-ville de Leipzig. Werner Wittersheim, Flickr.



L'ancien parc des expositions de cette ville de foire historique est également intéressant du point de vue architectural, tandis que l'on fera facilement l'impasse sur le nouveau parc des expositions en périphérie de la ville.

L'ensemble formé par le « Gewandhaus », salle de concert de renommée mondiale, l'opéra et l'auditorium de l'université sur l'Augustusplatz vaut également la peine d'être vu. La gare centrale, longtemps considérée comme la plus grande gare terminus d'Europe, est particulièrement impressionnante d'un point de vue architectural. De manière générale, le centre-ville autour de la ruelle aux pieds nus et de la place du marché est un lieu de flânerie et de détente merveilleux avec des bâtiments commerciaux impressionnants. Pour les amoureux de la grande littérature : c'est dans la cave d'Auerbach que le Faust de Goethe a rencontré Mephisto.

Du point de vue culinaire, la cuisine locale comprend le « *Leipziger Allerlei* », un plat de jeunes légumes dans une sauce à la farine, et l'« alouette de Leipzig », une pâtisserie que l'on trouve dans certaines boulangeries du centre-ville et qui a été inventée après l'interdiction de la chasse de l'oiseau du même nom en 1876.

Enfin, le meilleur bar pour regarder du foot en direct, en compagnie d'autres passionnés, le Café Cantona (dans la Windmühlenstraße) est l'endroit idéal. Rien que son nom le confirme : à Leipzig, on prend le football très au sérieux.



Daniel Ziesche, né en 1982 à Dessau, il enseigne les civilisations du monde anglophone à l'Université technique de Chemnitz et vit depuis 2010 à Leipzig, sa ville d'adoption. Sa thèse de doctorat, disponible en livre, traitait des changements structurels dans le football de niveau inférieur en Angleterre et en Allemagne. Si sa période la plus intense dans les tribunes est désormais derrière lui, il reste irrémédiablement associé à la culture des supporters de l'Allemagne de l'Est.



Séville 82

Le drame franco-allemand pourrait-il se reproduire aujourd'hui ?



Un galeriste d'art moderne, ou un cadre d'une boîte informatique ? Faux, c'est l'ancien gardien de but allemand, Harald Schumacher, qui vient de fêter ses 70 ans. Photo Raimond Spekking, wikimedia CC BY-SA 4.0.

Harald Schumacher habite une magnifique maison à Sürth, près de Cologne, directement sur les rives verdoyantes du Rhin. Depuis leur salon, les Schumacher peuvent contempler le cours majestueux du fleuve à travers une baie vitrée, tel un paysage de maître. Il y a aussi de vrais tableaux, accrochés de l'autre côté, trois œuvres originales d'Andy Warhol que Schumacher a fait réaliser autrefois par le grand artiste. L'ancien gardien de but du FC Cologne et de la Nationalmannschaft porte désormais une barbe, ses longs cheveux sont coiffés en arrière. Avec ses lunettes aux épais bords noirs, il arbore le look d'un galeriste. Assis à sa table, devant ses Warhol, il parle calmement, avec la sagesse de ses 70 ans, de la nuit de Séville le 8 juillet 1982, il y a si longtemps et pourtant si présente, du traumatisme qu'il a infligé au pays voisin, la France. Et du traumatisme qu'il a subi lui-même.

Oui, oui, la 57^e minute, on va y venir, bien sûr qu'il va s'exprimer à ce sujet, comme il l'a toujours fait, depuis maintenant presque 42 ans. Sa collision avec Patrick Battiston, ce soir-là, sur la pelouse de l'Estadio Sanchez-Pizjuan, représente pour beaucoup d'observateurs l'une des fautes les plus terribles de l'histoire du football. Dans sa biographie parue en 1987, Harald « Toni » Schumacher écrivait encore le mot « faute » entre guillemets en évoquant son attaque sur Battiston. Une provocation pour les Français, que Schumacher justifiait à l'époque par le fait que l'arbitre néerlandais



Séville, 8 juillet 1982. La faute historique de Harald Schumacher sur Patrick Battiston, sur la couverture *Les Fantômes de Séville*, Didier Tronchet, Jérôme Jouvray, Grenoble, éditions Glénat, 2021.



Charles Corver n'avait prononcé aucune sanction, ni penalty pour la France, ni carton rouge. Depuis, Schumacher a eu le temps de réfléchir : « Je regrette ce que j'ai fait à l'époque », dit-il. Et dans ses mémoires parus en 2017, les guillemets ont disparu.

Les séquelles et les regrets

En fait, ce n'est que des décennies plus tard que Schumacher a appris que Patrick Battiston souffrait encore des séquelles de la collision entre sa tête et la hanche du gardien. Que ses incisives avaient dû être remplacées à six reprises en raison de problèmes survenus au niveau de ses gencives. Qu'on lui avait également diagnostiqué une fissure dans une vertèbre cervicale qui lui causait encore des douleurs récurrentes. En l'apprenant, Schumacher était sous le choc : « Je ne le savais pas. Je suis infiniment désolé ».

Lui-même n'était pas sorti indemne de ce drame. Il a souffert de dépressions après ce match. Il a reçu des menaces de mort. Et pendant un certain temps, lui et sa famille ont dû être placés sous protection. Quelqu'un avait menacé d'enlever ses deux enfants, alors en bas âge.

Aujourd'hui encore, Schumacher affirme qu'à l'époque, il ne visait que le ballon et qu'il n'avait jamais eu l'intention de « blesser Patrick ». Il admet toutefois aussi : « Si ce ballon en profondeur était à nouveau joué de la manière par Michel Platini, je me mettrais à nouveau en route ». En revanche, il serait, dit-il aujourd'hui, autrement plus sensible à la suite de la situation. Surtout, il changerait de comportement, car il se rend compte que c'est la combinaison de



La 57^e minute. Battiston par terre, gravement blessé. Platini appelle au secours. Photo Witters, Verlag Eriks Buchregal.

son attaque et de son attitude par la suite qui avait fait de lui l'homme le plus détesté par les Français. À l'époque, Schumacher ne s'était pas occupé de Battiston, pourtant grièvement blessé et inconscient. Interrogé après le match sur le fait que Battiston avait perdu plusieurs dents, Schumacher a même déclaré qu'il serait prêt à « payer les couronnes ».

Il se rend compte maintenant qu'une telle déclaration presque condescendante paraît aujourd'hui archaïque ou étrange, voire inadmissible, déplacée. S'il pouvait remonter le temps, il s'occuperait aussitôt de Battiston sur le terrain, et il irait aussi le voir à l'hôpital, ce qui aurait été possible cette nuit-là, car l'avion qui devait ramener la délégation allemande à Madrid avait un retard considérable.



L'amertume et les accusations

Puis, il y a eu la séance des tirs-au-but. Et comble de l'injustice, Schumacher a été le héros de la victoire allemande, en arrêtant les tirs de Didier Six et de Maxime Bossis. C'en était trop pour beaucoup de Français, qui ont laissé libre cours à leurs émotions dès le lendemain.

Si, en Allemagne, l'attention s'est moins focalisée sur Schumacher que sur la finale contre l'Italie, trois jours plus tard, les médias français ont exprimé une profonde amertume. L'élimination tragique des Bleus, pourtant brillants dans le jeu et menant 3-1 lors des prolongations, la blessure de Battiston, la non-sanction de Schumacher – toute la cruauté de cette injustice intolérable et ressentie collectivement, se dirigeait vers le gardien de but allemand, figure emblématique de l'ennemi héréditaire. Trente-sept ans à peine après la fin de la Seconde Guerre mondiale, des images qu'on croyait enfouies remontaient à la surface.

C'est le surlendemain du match que les médias français se sont enflammés. « Schumacher n'est pas fou. Plus que cela, il est dangereux », pouvait-on lire dans *L'Humanité*. Dans *L'Équipe*, sous le titre « Toni Schumacher, profession : brute épaisse », Patrick Blain écrivait que son indifférence « devant le sort de Battiston a quelque chose de malsain. [...] Toni Schumacher est un petit, un pauvre type. Un minable. » Tout au long des semaines qui ont suivi, cette colère s'est amplifiée, jusqu'au constat de l'écrivain Jean Cau, qui n'hésitait pas, dans *Paris-Match*, à qualifier cette rencontre de football de « troisième guerre franco-allemande du xx^e siècle ».



Souvenirs, souvenirs. Un ticket pour le match 8 juillet 1982, soigneusement préservé. Collection Hagen Leopold.



Et aujourd'hui, tout cela serait-il encore imaginable ?

Le degré de l'émotion suscitée par le drame de 1982 soulève quelques questions en 2024. Un événement similaire serait-il aujourd'hui vécu avec la même intensité ? Un tel enchaînement d'hostilité serait-il à nouveau possible ? Serait-il encore concevable qu'un match de football soit en mesure de perturber durablement les relations franco-allemandes ?

On peut en douter.

D'abord, les innovations technologiques qui ont fait leur entrée dans le football feraient en sorte qu'il n'y ait guère de polémique sur l'injustice du Dieu du football. L'arbitre vidéo se manifesterait rapidement et déciderait, en collaboration avec l'arbitre sur le terrain, en faveur d'un penalty, assorti, en raison de la brutalité de la faute ayant entraîné de graves blessures, d'un carton rouge sec pour Schumacher. D'ailleurs, avec les règles d'aujourd'hui, Michel Hidalgo n'aurait pas commis l'erreur d'oublier d'intégrer un milieu de terrain parmi les cinq remplaçants autorisés à l'époque. De nos jours, l'ensemble de l'effectif peut prendre place sur le banc.

Voilà des raisons pratiques qui pourraient nettement clarifier et apaiser la situation (du moins tant que l'arbitre prend une décision objectivement correcte grâce à ses nouveaux outils).

Au-delà de ces aspects, on peut aussi supposer que les ressentiments anti-allemands, prêts à s'enflammer rapidement en 1982, sommeillent bien plus profondément en 2024. Au vu des expériences des dernières décennies, un match de football ne serait plus guère susceptible de les réveiller. Déjà quatre ans après Séville, le politologue franco-allemand Alfred Grosser n'y croyait plus. Selon lui, les accomplissements positifs des relations franco-allemandes



Le retourné acrobatique de Klaus Fischer, qui corrige le score encore affiché sur le tableau du Stade Sanchez-Pizjuan. Photo Witters, Verlag Eriks Buchregal.



ne pouvaient plus être ternis par des phénomènes sportifs. Cela semble encore plus vrai en 2024, où la relation bilatérale est perçue comme extrêmement stable dans les deux sociétés concernées.

Il faut dire aussi que sur le terrain, les hiérarchies ont évolué. L'équipe nationale allemande n'est plus le géant du football que voyaient en elle les joueurs français de 1982. Désormais, les Bleus disposent de meilleures individualités, dont des stars mondiales comme Griezmann et Mbappé. Leurs résultats parlent pour eux, et ils n'ont plus aucune raison d'avoir des complexes. On l'a bien vu en 2014 et 2016, lorsque les deux équipes se sont affrontées pour la dernière fois en matchs à élimination directe lors des quarts de finale du Mondial à Rio et des demi-finales de l'Euro à Marseille : le souvenir Séville a certes été, comme toujours, évoquée dans les médias, mais sans aucun zèle nationaliste.

Par ailleurs, la multiplication des matchs internationaux fait que des rencontres franco-allemandes ne sont plus aussi rares que durant les décennies d'après-guerre. On en est à 34 maintenant, et la régularité avec laquelle on se croise enlève le caractère exceptionnel que pouvait encore avoir le match de Séville en 1982. Il ne faut pas oublier non plus que les joueurs se connaissent beaucoup mieux entre eux aujourd'hui : ils se fréquentent dans les meilleurs clubs d'Europe en Ligue des Champions, beaucoup de joueurs français ont fait l'expérience de la Bundesliga. Quand ils se rencontrent sur le terrain, c'est avec beaucoup de respect mutuel.

Enfin, dans une interview récente, Ilkay Gündoğan a évoqué le souvenir du 13 novembre 2015, quand l'attaque terroriste menée parallèlement devant le Stade de France et au Bataclan, a mis fin au match amical France-Allemagne en cours à Saint-Denis. Il a rappelé combien les joueurs allemands avaient apprécié que les Français soient restés au sein du stade jusqu'au moment où la délégation allemande pouvait enfin être rapatriée.



Affiche du très beau documentaire d'Hervé Mathoux consacré au Mondial espagnol de 1982. Au moment où Michel Platini égalise par penalty à la 27^e minute, on ignore encore que le match va se décider sur la première séance de tirs-au-but dans l'histoire de la Coupe du monde. (Canal+).



Une réconciliation inattendue

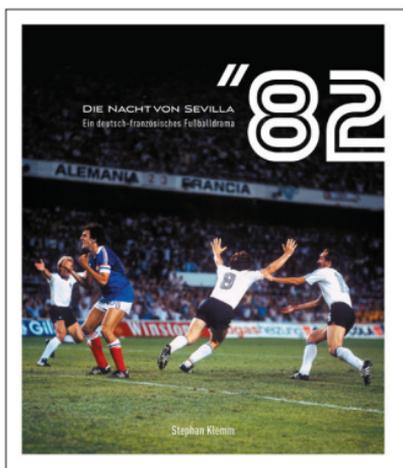
C'est surtout une certaine génération de Français, nés dans les années 60 ou 70, témoins de cette nuit de Séville dans toute sa tragédie, qui cultive le souvenir de cet événement hors norme dans une mémoire collective partagée. Cela inclut la tristesse qui était la leur, mais aussi l'image de Harald Schumacher.

Je m'en suis rendu compte à plusieurs reprises, lors de mes visites en France ou pendant mon travail sur le livre que j'ai consacré à ce match, sorti en automne 2021.

Au printemps 2022, j'ai accompagné une équipe de tournage dirigée par Hervé Mathoux au domicile des Schumacher, pour un entretien qui devait figurer dans documentaire « Les Beaux Perdants ». En s'approchant de la maison sur les bords du Rhin, Hervé Mathoux tenait à ce que sa première question soit bien placée, pour ne surtout pas provoquer Schumacher. Car il se demandait non sans inquiétude si ce dernier n'allait pas devenir agressif, peut-être même essayer de le gifler.

Une heure plus tard, après un tournage réussi, lors duquel Schumacher, à la surprise des journalistes, avait exprimé avec sincérité ses regrets au sujet de son comportement de Séville, et après avoir partagé un café dans la cuisine en regardant les Warhol dans la salle à manger, Hervé Mathoux était malgré lui obligé de reconnaître en sortant : « En fait, il est inoffensif, ce Schumacher ». Petite pause. « Sympathique même ». Une réconciliation franco-allemande 40 ans après Séville. Trop beau !

Par Stephan Klemm



Couverture du livre de Stephan Klemm, qui est allé, près 40 ans après les faits, regarder le match de Séville avec ceux qui l'ont disputé à l'époque. Paru en allemand fin 2021, chez Eriks Buchregal.



Berlin, à l'intérieur de la coupole du Reichstag.
Michabka, CC BY-SA 4.0, Wikimedia.



Hambourg, vue sur les jetées de Sankt Pauli et le port.
Christian Spahrbier.



Nord-Nord-Est

Berlin et Hambourg

Les deux plus grandes villes d'Allemagne ont toutes deux donné leur nom à une spécialité culinaire. Le « steak de Hambourg », servi notamment sur les transatlantiques à destination de New York, a fini par émigrer, comme des millions d'Allemands, aux États-Unis, pour conquérir le monde en tant qu'emblème du « fast-food » américain. (Un peu comme le « hot-dog », qui était un simple « *Frankfurter* » à l'origine). Quant au « *Berliner* », ce beignet frit gourmand, fourré de confiture et recouvert de sucre, il a eu son moment de gloire planétaire quand le Président John F. Kennedy, en 1963, a prononcé sa fameuse phrase en allemand « *Ich bin ein Berliner !* » en soutien à la ville brutalement divisé par un mur depuis deux ans. L'heure était grave, mais on avait quand même envie de répondre « framboise ou prune » ?

Salé, sucré – ce clin d'œil gastronomique résume à lui tout seul l'opposition entre les deux villes qui n'ont que très peu en commun (alors qu'elles ne sont aujourd'hui séparées que par une heure et demie en train).

Hambourg, c'est la classe. Ville portuaire ouverte sur le monde qui respire les siècles de prospérité bourgeoise grâce au commerce. Membre éminent de la ligue hanséatique, ce genre de « marché commun » des grands ports qui régnait sur le commerce maritime en mer du Nord et mer Baltique entre le ^{xiii}^e et le ^{xviii}^e siècle. Aujourd'hui encore, la ville réclame fièrement son appartenance à ce club sélect, jusque sur sa plaque minéralogique estampillée « HH », pour « Hansestadt Hamburg ».

Comme on le sait (ou croit le savoir) partout en Allemagne, ce passé a légué aux Hambourgeois une mentalité réservée. Pas besoin de faire de l'esbroufe. On sait d'où on vient, qui on est. Il est vrai qu'ils ont de quoi apprécier leur ville qui arrive souvent en tête quand les médias se mettent à mesurer la qualité de vie offerte aux citoyens, notamment aux familles.

Berlin, c'est tout le contraire. Terrienne, prussienne, grande gueule, âme prolétaire. « Pauvre, mais sexy », comme le résumait l'un de ses anciens maires dans un slogan percutant. Une ville au trop-plein d'histoire, dont les passés multiples avec leur cortège de blessures et de souvenirs douloureux se superposent. Toujours chaotique, plus de trente ans après sa réunification. Comparé à Hambourg, Berlin est à la traîne sur tous les indicateurs – sauf celui du tourisme, depuis que les jeunes d'Europe et d'ailleurs ont découvert le côté fascinant de cette ville décidément différente des autres.

N'ont-ils vraiment rien en commun, Hambourg et Berlin ? Si : deux grands clubs de tradition qui ont marqué l'histoire du football allemand, qui tous les deux semblent vouloir s'incruster en Ligue 2, alors qu'ils disposent d'un public passionné, de stades de tout premier niveau et d'un environnement économique propice. Curieuse similitude entre deux métropoles que tout oppose, mais qui, sans hésitation aucune, valent toutes les deux une visite.



Berlin

En recyclage permanent.

« Les Berlinois de l'Est ont deux vies ; une avant le mur, une après le mur. »

Vladimir Kaminer, écrivain.

« Les Berlinois critiquent tout, tout le temps. On appelle cela la « Berliner Schnauze ». Tout leur est sujet à dispute. »

Claude Martin, diplomate.

« Berlin est la plus grande extravagance culturelle qu'on puisse imaginer. » **David Bowie**, musicien.

Trois étrangers qui ont vécu à Berlin, en provenance de trois pays différents. Trois impressions partagées, à des époques différentes, trois perceptions d'une ville insaisissable.

Berlin, année 2024

Comment vous raconter Berlin ? Comment faire le récit épique de cette ville-monde à travers ses destructions/recompositions ? La capitale allemande brille exactement à l'opposé de sa rivale parisienne. Alors que la seconde étouffe en son centre, la polycentrique Berlinoise préfigure le futur tout en demeurant la synthèse des tragédies européennes du siècle dernier. La roue tourne. Comme un ballon. La superficie de Berlin, où les parcs abondent, est bien plus qu'un immense rectangle vert : elle incarne une mosaïque de terrains de football ! De même, il n'y a pas un Berlinois, il y a des Berlinois. Et chacun de leurs quartiers présente la dimension d'une ville.



En plein centre, le poumon vert du Tiergarten, dans lequel s'engouffre la Rue du 17 juin, nommée ainsi en hommage à la révolte des ouvriers de Berlin-Est de 1953. Elle débouche directement sur la Porte de Brandebourg. Photo Taylor S-K, Flickr.



Les Ailes du désir

Si vous voulez aller à la rencontre de Berlin, il vous faut vous déplacer, physiquement mais aussi en esprit : à moins que vous n'ayez choisi, à partir de Paris, le train de nuit pour Berlin, vous atterrirez au nouvel aéroport Berlin-Brandenburg Willy-Brandt, inauguré en 2020, et dénommé « le Monstre » par les Berlinois. Ouverture sans cesse reportée, interminable feuilleton politico-financier digne des plus belles plateformes... de streaming ! Le surréalisme ici a remplacé l'expressionnisme et envoyé un camouflet à l'image de marque allemande de la rigueur budgétaire ! Vos transferts vers la gare centrale « Hauptbahnhof » seront aisés pour ceux qui connaissent déjà. Pour les autres... étudiez vos plans ! Durant le voyage, je vous conseille la lecture du roman *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin (1929) qui vous présentera la ville populaire

comme personne. Dans les années 1980, le réalisateur Rainer Werner Fassbinder en tira une série télévisuelle culte dont l'épisode initial s'intitule « la punition commence ». Aucun rapport avec la chute qualitative de la Deutsche Bahn, encore que...

Mes funérailles à Berlin !

Vous voilà à destination ! Berlin a connu la division et surmonté de nombreux chaos : la fin de l'Empire, la Révolution allemande, la République de Weimar, les processions du III^e Reich, jusqu'aux lourdes destructions à la fin de la Seconde Guerre mondiale, puis la Guerre froide. La ville repose sur nombre de bunkers, dont certains se visitent. Adolf Hitler détestait Berlin « cette ville rouge et décadente » qui lui résista. Il rêvait de la refonder sous le nom de « Germania », projet fou dont subsiste aujourd'hui l'édifice circulaire appelé « *Schwerbelastungskörper* »,



Le sport instrument du pouvoir et témoin d'une idéologie : l'Olympiastadion de 1936, théâtre d'une mise en scène inédite. Bundesarchiv, CC BY-SA 3.0 DE, Wikimedia Commons.



énorme bloc de béton cylindrique de 12 650 tonnes qui date de 1941-1942, censé tester la résistance des sols pour construire un gigantesque arc de triomphe. Ce mégalithe mégalô sert aujourd'hui de plateforme à des projets artistiques. Berlin est passé maître dans l'art de recycler son passé ! Claude Martin, ex-ambassadeur de France, qui était en poste au moment de l'inauguration de la nouvelle ambassade française sur la Pariser Platz, face à la Porte de Brandebourg, se souvient : « Berlin portait les marques de son passé, de tous ses passés successifs. On y retrouvait l'héritage de la Prusse, l'empreinte du nazisme et les marques des épreuves plus récentes, celles de la Guerre froide, le blocus, le pont aérien, le mur ».

Automatiquement, comme dans un conte somnambule du poète Heinrich Von Kleist, qui s'est donné la mort à Berlin en 1811, vos pas vous mèneront vers l'Olympiastadion, son décorum et sa monumentalité hypnotisante où vous comprendrez à quel point l'Histoire, belle et tragique, imprègne la ville à jamais. Là exactement où le Hertha Berlin joue rituellement ses matchs à domicile, parfois aussi la Nationalmannschaft (plus adepte toutefois des tournées en province), un paysage de 132 hectares a été filmé comme apothéose par la jeune et sulfureuse cinéaste Leni Riefenstahl à la demande du Führer, dans un exercice cinématographique de pure propagande nazie autour des Jeux Olympiques de 1936 ! *Les Dieux du stade*, film innovant sur le plan stylistique, est

une ode nationale-socialiste au corps des athlètes. Immortalisé sur pellicule, considéré comme un chef-d'œuvre d'architecture fasciste, avec son lot de références antiques et ses illusions d'optique, l'Olympiastadion vous accueille à présent dans son enclave : situé en contrebas d'une colline, il vous donnera d'abord l'impression de présenter des proportions modestes. Puis sa démesure surgira de manière spectaculaire. Certains étaient mal à l'aise à l'idée d'accueillir la finale de la Coupe du monde 2006 dans le stade olympique des Nazis. Mais Berlin a fait confiance à son savoir-faire en matière de recyclage : la rénovation a été réussie sans trivialisier le poids historique du monument. Aujourd'hui, il s'orne d'un toit de verre luminescent éclairant ses 74 000 places, prêt à accueillir six matchs de l'Euro, dont, bien entendu, la finale.

La ville du sport alternatif

Puisque nous avons évoqué la Hertha, le plus connu des clubs de football berlinois, même si ces deux titres de champions datent des années 1930 (ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle aussi « la vieille dame »), penchons-nous à présent sur les autres, qui sont intégrés dans le dense maillage footballistique de la capitale allemande. L'absence d'associations sportives de très haut niveau, capables de briller en Ligue des Champions, peut vous donner l'illusion que celles-ci n'existent pas, en contrepoint d'un Londres omniprésent en Premier League. Or, les clubs sont remarquablement nombreux et divers et obéissent simplement



Le charme des stades de Berlin. À gauche, le guichet de l'entrée sud du Mommensenstadion. À droite, la Alte Försterei. Photos Bodo Kubrak, CC BY-SA 4.0, Wikimedia Commons, et Arne Müseler, CC BY-SA 3.0 DE, Wikimedia Commons.

à une logique sportive alternative : le Berliner AK, le SV Babelsberg, le Tennis Borussia Berlin, le FC Viktoria Berlin, le BFC Dynamo, le FC Union, sans oublier le légendaire SV Tasmania Berlin, lequel doit sa renommée à son insuccès chronique et à quelques tristes records dont celui la pire équipe de toute l'histoire de la Bundesliga, record établi lors de la saison 1965-1966.

Plus de trente clubs irriguent la zone berlinoise ; tournez votre regard vers les divisions inférieures pour les trouver et vous comprendrez que le football vit ici avant tout à hauteur de citoyen. Chaque année, la ville se hisse – au coude-à-coude avec ses concurrents munichoïses et hambourgeois – aux premières places du hit-parade de la pratique sportive. Le ballon rond n'en est pas absent mais le haut niveau souffre de deux tares bien particulières : le manque d'argent et le poids de l'histoire avec un grand H. Autre défi curieux : que vous soyez à l'ouest ou à l'est de Berlin pour voir un match, vous aurez comme dans une fable d'abord à traverser les bois après avoir quitté trains, bus et tramways : pour apercevoir le Mommensenstadion, entre

du Tennis Borussia Berlin, ou bien le Stadion an der Alten Försterei (« l'ancienne maison forestière ») du FC Union, il faudra vous ensauvager un peu et respirer l'atmosphère panthéiste qui donne son énergie singulière à Berlin. Il règne dans les stades une forme d'histoire continue que l'on ne ressent nulle part ailleurs sur le sol berlinois. Ces enceintes sportives chroniquent les histoires familiales, on s'y retrouve de génération en génération, ils recourent souvent les liens les plus distendus et demeurent quand tout autour est bouleversé.

« Hauptstadtderby » !

Ces dernières années, dans le monde professionnel, c'est bel et bien le club de l'ancienne RDA, le FC Union, qui a pris la lumière, après avoir découvert la Bundesliga pour la première fois en 2019 puis la Ligue des Champions en 2023. Et ce alors que le Hertha BSC se voyait une nouvelle fois relégué à l'étage inférieur après avoir succombé à l'argent facile d'investisseurs promettant la lune !

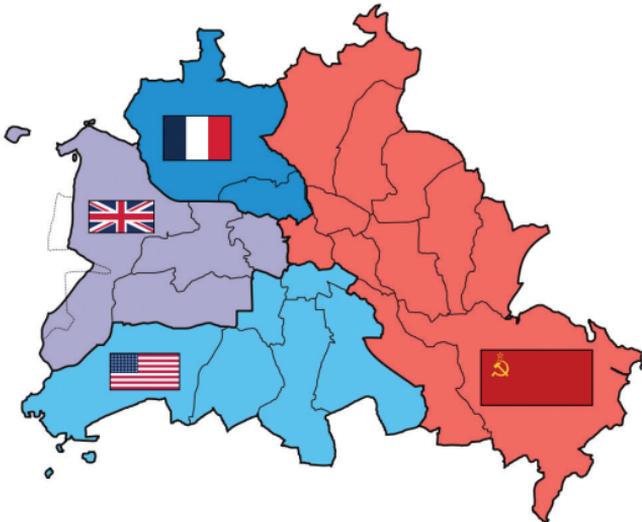


Le FC Union, véritable phénomène de société, un « *Kultverein* », qui ne se laisse pas acheter par l'Ouest, représente une troisième voie après, sous la dictature communiste, avoir martelé que « tous les supporters de l'Union ne sont pas des ennemis de l'État, mais chaque ennemi de l'État est un supporter de l'Union ». Rien ne garantit pourtant que le FCU continuera d'épater la galerie. Mais pour l'instant, il montre que rien n'est impossible dans une République très fédérale où le cœur du football bat dans la Ruhr, mais où les titres sont célébrés en Bavière. Le projet d'agrandissement du stade, de 22 000 à 37 700 places en est une preuve supplémentaire. Grâce à l'essor du FC Union, le « *Hauptstadtderby* », le derby de la capitale, a même trouvé une certaine légitimité lors de la dernière décennie. La rivalité entre l'Ouest et l'Est s'exacerbe à nouveau, entre les Herthaner et les Unioner,

démontrant à nouveau que la Réunification, plus de trente ans après, n'est toujours pas réalisée dans toutes les têtes.

C'est là aussi que la mémoire s'altère, quand l'amitié entre les deux clubs, issue des années 1970, finit par se diluer au nom d'une opposition favorisant les intérêts commerciaux des uns et des autres. Le match amical idéalisé de la réunification entre les deux associations sportives, le 27 janvier 1990, entre l'ouverture du mur et l'unification des deux États allemands, semble bien loin.

Tapi dans l'ombre, l'ennemi historique de tout le monde, le BFC Dynamo, l'ancien club de la Stasi, champion en série en RDA, progresse lentement (actuellement en D4), mais sûrement. Préfigurant un futur duel à trois façons Sergio Leone ? Reste à définir qui sera le Bon, la Brute et le Truand !



Les quatre zones d'occupation de Berlin. Le mur a été construit tout autour des trois zones de l'Ouest. Graphique Stefan-Xp, CC BY-SA 3.0



« Mur-mur ! »

Il est l'heure de ressortir des bois. Que voyez-vous ? Le Mur ! Toujours le Mur ! Même théoriquement détruit, réduit en vestiges, il reste omniprésent. Les circuits touristiques en monnaient le souvenir, mais si vous savez regarder, vous le verrez tel quel.

En 1989, la réunification redéfinit Berlin-capitale avec ses 892 km² de superficie et ses 3,76 millions d'habitants. Certains ont des réticences – toujours le poids de l'histoire ! – mais le Parlement vote le transfert de la capitale en 1991. La mégapole remplace Bonn, éphémère substrat administratif.

Depuis, les Berlinois émergent d'une schizophrénie au trouble persistant. Dans toutes ses artères et sur ses places voguent encore les récits de populations divisées entre Westberlin et Ostberlin, entre RFA et RDA, les scories d'un édifice érigé en cauchemar lors de la nuit du 12 au 13 août 1961. « Le mur de Berlin » écrit

(« *La petite-fille* ») le décrit crûment : « En RDA, il y avait des plans de Berlin capitale de la RDA où Berlin-Ouest n'était qu'une grande tache blanche, une *terra incognita* ». Claude Martin, ambassadeur fraîchement arrivé, le notait aussi : « Quand je m'enquérerais d'une adresse, d'un lieu où je voulais me rendre, la réponse commençait souvent par cette remarque, 'Ah mais c'est de l'autre côté !'. On ne franchissait pas facilement cette frontière invisible ».

De part et d'autre de ce mur désormais « invisible », vingt quartiers de Berlin couvrent une étendue huit fois plus volumineuse que Paris ! Le Berlin contemporain que vous traverserez s'est construit sur des vestiges et des amnésies. Des friches persistantes évoquent de gigantesques « Urbex », ces sites abandonnés à explorer comme les débusque l'historien Nicolas Offenstadt. Comment allez-vous plonger dans tous ces mondes parallèles ?



Souvenirs ostalgiques ? Le Check-Point Charlie, poste de frontière mythique de la Guerre froide, relève aujourd'hui du folklore. Tout comme la voiture de l'Est, la fameuse Trabant, dont certaines portent encore leur plaque d'origine. Photos Yann Gar, Flickr, et Harry_nl, Flickr.

l'historien Edgar Wolfrum « fut le premier mur de l'histoire mondiale à traverser un pays et à encercler la moitié d'une ville ». Ce rempart tint debout 28 ans, 2 mois et 7 jours. L'écrivain Bernhard Schlink, dans son roman paru en 2021, « *Die Enkelin* »

Berlin par les petits chemins

Vous hésitez forcément sur la marche à suivre pour vos visites. Vous pourrez bien sûr faire halte à « Check-point Charlie », cicatrice de la « zone de sûreté », visiter le musée de la Stasi dans la Normannenstraße, le lieu même



Une des nombreuses cicatrices du passé dans une ville qui n'en manque pas : la Kaiser-Wilhelm-Gedächtniskirche, dont la ruine est entourée des bâtiments de l'église moderne. Photo Paul VanDerWerf, Flickr.

où sévissait la sécurité de l'État du temps de la RDA, essayer une légendaire « trabi », la marque de voiture est-allemande, ou encore revivre les « charmes » de la vie des « Ossies » dans l'un des magasins dédiés aux plaisirs à Berlin Est, comme la brocante « Veb Orange », à deux pas du « Mauerpark » mis en place sur l'ancien No Man's Land du mur dans le quartier de Prenzlauer Berg. Vous pouvez aussi compenser cette tendance « *ostalgique* » à remonter dans les années 60 et 70 du côté ouest. En réservant par exemple au restaurant Rogacki sur la Wilmersdorferstraße, confit à point dans ses sixties. Mais sachez que les stades et leurs publics, leurs rituels et leurs chants, vous en diront bien plus que tout ce que ce marketing du passé vous vendra avec arrogance.

Le conseil est plutôt de parcourir le fabuleux réseau de tramway

(la « *Straßenbahn* »), longer les lacs et rivières – la Spree attend votre plongeon au bassin de la piscine flottante « Arena » sur l'Eichenstraße. Admirez les 73 694 jardins ouvriers de la ville, avant de vous délasser dans les Biergarten. Plongez dans l'histoire du cinéma : deux fois par mois, le légendaire cinéma « Babylon » dans le quartier de « Mitte » (Rosa-Luxemburg Straße) projette « Metropolis », le chef-d'œuvre de Fritz Lang, tourné en 1927. Dansez au son de la techno, reine des nuits berlinoises, vous ressentirez alors la vaste respiration de la capitale, du lac de Wannsee à la Petite-Venise, aux environs de Spandau et Charlottenbourg : Berlin est provocante, rebelle, attachante, belle et horrifique à la fois. Impudique, elle expose ses stigmates : la ruine dévastée de l'Église du Souvenir de l'Empereur Guillaume (« Kaiser-Wilhelm-Gedächtniskirche »), entourée de sa sœur moderne des années 1950, est une cicatrice saignante à l'entrée du célèbre Kurfürstendamm, avenue jadis luxueuse où les enseignes vides démontrent le désamour des marques internationales pour la capitale.

Et Berlin n'oublie pas : à deux pas de la porte de Brandebourg, les 2 711 stèles de béton du Mémorial aux juifs assassinés d'Europe témoignent de l'Holocaust, décidé et planifié dans une villa nommée « Maison de la Conférence de Wannsee », ouverte au public et dotée d'une exposition permanente saisissante. Et au-delà de ces lieux de mémoire, faites attention, durant vos promenades, au « *Stolpersteine* », (« pierres sur lesquelles on trébuche »), plus de 10 000



pavés incrustés dans la chaussée partout dans la ville qui rappellent sobrement les destins individuels de victimes du nazisme à l'endroit où ils ont vécu.

Et quand vous aurez besoin de vous poser, un « Musée du silence » (« *Museum der Stille* ») vous accueille sans avoir à déboursier un seul euro, Lintenstrasse, dans le Scheunenviertel. La moquette y absorbe les sons, les pièces sont insonorisées, il s'agit de gagner le défi du silence face à la cacophonie du monde.

Faites aussi un tour à la Schönhauser Allee, où s'étend la « *Kulturbrauerei* », brasserie gigantesque où l'on aime se balader, au sein d'un ensemble architectural harmonieux, friche industrielle autant que caravansérail culturel à l'histoire aussi romanesque que la ville qui la contient. Créée en 1853 par Jobst Schultheiss, la *Brauerei* produit la célèbre bière du même nom et couvre bientôt 25 000 m² dans vingt bâtiments. Dès 1892, son « Biergarten » devient un lieu privilégié des Berlinoises avant qu'en 1972, le club de la scène Est-berlinoise, le « Frannz Club », y crée sa légende. Théâtres, cinémas

et salles de répétitions y logent, festivals et événements artistiques s'y déploient. Un musée de la vie quotidienne en RDA s'y visite et chaque dimanche on y fait ses courses au *street-food market*. Berlin recycle, son passé, son patrimoine, sa culture.

La forme de mélancolie typiquement berlinoise subsiste aussi dans le souvenir du Palais de la République (« *Palast der Republik* ») sur Rathausstrasse, dans le quartier de Nikolaiviertel. Construit en 1976 en lieu et place du château de Berlin, pour devenir le siège de la « Chambre du peuple » (le parlement est-allemand), il n'est resté plus qu'un simple panneau orné d'une colombe de la paix, car tout l'édifice a été rasé entre 2006 et 2008. Pour reconstruire à nouveau le château des Hohenzollern ! Recyclage discutable.

Contrairement à celui, spectaculaire, de l'autre palais de l'autre République. La coupole du Reichstag, à la fois symbole de la transparence (idéalisée) de la démocratie et chef-d'œuvre architectural du Britannique Norman Foster, a transformé la vieille bâtisse colossale et morne depuis son inauguration



La Kulturbrauerei, centre culturel et gastronomique qui vaut la visite. Photo Gertrud K., Flickr.



en 1999 (date du déménagement définitif du parlement de Bonn à Berlin). Du haut, vous pouvez contempler la vaste pelouse qui sépare le Reichstag de la Chancellerie, et sur laquelle des dizaines de milliers de Berlinois de l'Ouest ont assisté aux concerts de Pink Floyd et de Michael Jackson en 1988, tout comme leurs compatriotes de l'Est, juste derrière le mur. Certains disent que la dispersion brutale des jeunes venus écouter la musique jouée de l'autre côté a renforcé un mécontentement général qui a fini par devenir, à peine un an plus tard, une vraie révolution.

« Berlin, Berlin, wir fahren nach Berlin! »

L'envie vous prend de chanter ! Pourquoi pas « *Berlin, Berlin, wir fahren nach Berlin!* », cet air entêtant qu'on entend dans tous les stades d'Allemagne ? Pourquoi au juste ?

Pas besoin pour résoudre cette énigme d'emprunter à Bernhard « Bernie » Gunther, le personnage berlinois créé par l'écrivain écossais Philipp Kerr, sa tenue de détective. Ce « *Lied* » résonne depuis près de trente ans sur toutes les tribunes allemandes durant les matchs de coupe, le « DFB-Pokal », aussi bien chez les supporters des clubs professionnels que ceux des associations du football amateur !

C'est que, depuis 1985, la finale de la Coupe, qui tournait entre les grandes villes auparavant, a toujours lieu à Berlin. Or, ce qui paraît « normal » pour les Français, ne l'est pas du tout pour les Allemands. En fait, même cette décision a été dictée par la géopolitique : dès la candidature de l'Euro 1988 à l'Allemagne de l'Ouest, la RDA a refusé catégoriquement que Berlin soit l'une des villes hôtes du tournoi, soutenue par d'autres pays du bloc soviétique. Afin de ne pas prendre de risque, le DFB



Sur le toit d'un édifice lourd et monumental, la légèreté et la transparence. Berlin recycle ! Photo Daniela Hartmann, Flickr.



a décidé de céder à ce chantage, et de « compenser » Berlin en lui promettant la finale de la Coupe. Et c'est donc en 1985, après leur demi-finale victorieuse contre Sarrebruck, que les supporters du FC Bayer Uerdingen, un club de la Ruhr, ont entonné pour la première fois « *Berlin, Berlin, wir fahren nach Berlin !* ».

Il y a fort à parier qu'à l'Euro 2024, l'atmosphère médiatique entourant la Nationalmannschaft utilise cet hymne officiel pour une théorique épopée domestique. Ayant complètement raté ses trois dernières grandes compétitions, la sélection aura fort à faire pour terminer le tournoi dans la capitale. Mais rien n'est impossible : Berlin est capable de recycler tout, même une équipe en manque de réussite !



Polo Breitner est journaliste indépendant. Dans son enfance, il a héroïquement résisté aux tentatives de son père de faire de lui un supporter de l'AS Saint-Étienne. Il est au contraire tombé amoureux du football allemand. Ce dernier lui a permis de développer une expertise reconnue à travers le paysage médiatique français, tout en lui soufflant son nom de plume.



T-shirt conçu par l'entreprise spreadshirt



Hambourg

L'appel du grand Nord

Avec 1,8 million d'habitants, Hambourg est la deuxième plus grande ville d'Allemagne après Berlin. La « ville libre et hanséatique de Hambourg », comme elle s'appelle officiellement, est située sur les bords de l'Elbe au nord du pays et se distingue par son port aux dimensions impressionnantes. Contrairement à de nombreux grands ports internationaux, ses terminaux à conteneurs sont à portée de main depuis le centre-ville.

Le port explique que, bien que la mer du Nord soit encore à une distance de 104 kilomètres, non seulement la météo mais aussi l'identité des Hambourgeois sont très maritimes.

C'est dans le dernier tiers du XIX^e siècle que le port de Hambourg a connu un essor considérable, devenant, vers 1900, le troisième plus grand port du monde après Londres et New York. Ainsi, pendant longtemps, Hambourg s'est ainsi fièrement appelé « La porte vers le monde ». Mais les temps ont changé : aujourd'hui, Hambourg

se place derrière Rotterdam et Anvers en termes de transbordement de conteneurs en Europe et n'occupe plus que la 20^e place au niveau mondial. La mondialisation est passée par là.

Un grand port connaît bien sûr aussi un quartier de la nuit. À Hambourg, il se situe autour de la célèbre « Reeperbahn », où la carrière des Beatles a été lancée par trois engagements successifs au *Star Club*, répartis sur l'année 1962, juste avant qu'ils ne sortent leur premier numéro 1 en janvier 1963. Un autre secteur d'activité qui marque la ville est celui des médias, avec notamment les grands hebdomadaires de renommée internationale comme *Der Spiegel* et *Die Zeit*. Mais la ville, et un grand nombre de ses habitants sont aussi connus pour être passionnés de football.

Une rivalité intense

Hambourg a la chance d'avoir deux figures de proue très différentes : le Hamburger Sport-Verein (le « HSV » — prononcer



Hambourg, là où la ville rencontre le port. Au centre, la nouvelle Elbphilharmonie.
Photo Wikivoyage.



« ha-ès-fao ») et le FC Sankt Pauli (« paoli»). Les deux clubs et leurs supporters respectifs sont liés par une aversion intime, réciproque, et assez profonde. Elle est toutefois relativement récente et ne s'est véritablement consolidée que dans les années 1980. Car pendant longtemps, les rôles étaient clairement répartis : au HSV le glamour international, et à Sankt Pauli quelques incursions sporadiques en 1^{re} division.

Mais ces dernières années, la rivalité a pu être vécue de manière beaucoup plus régulière et intense, car en 2018, le HSV a été relégué en tant que dernier membre fondateur de la Bundesliga à n'être jamais descendu – on l'appelait le « dinosaure » partout en Allemagne, à la grande joie des supporters de Sankt Pauli. Depuis, on s'affronte deux fois par an en deuxième division, contribuant ainsi de manière significative à l'attractivité accrue de la « *Zweite Liga* ».

Le HSV – une institution

Il y a 100 ans déjà, les habitants de Hambourg étaient fiers de leur football, devenu alors extrêmement populaire.



Le logo du HSV, d'une simplicité géniale. Et l'étude historique sur les années où la croix gammée s'est superposée au losange.



En 1919, le HSV a été fondé à partir de trois clubs différents, ce qui se reflète jusqu'aujourd'hui dans son blason tricolore d'une simplicité aussi rare que géniale – un double-losange noir-et-blanc sur fond bleu, qui n'a jamais été modifiée. Rapidement, le club, surnommé les « *Rothosen* » (« culottes rouges »), est allé de succès en succès.

Seulement trois ans après sa création, il a participé à la finale la plus bizarre de l'histoire du championnat allemand, où il affrontait le 1.FC Nuremberg, qui avait remporté le titre deux fois de suite en 1920 et 1921. En 1922, impossible de désigner un vainqueur ! Après 90 minutes de lutte acharnée, le score était de 2-2, mais malgré de multiples prolongations, il n'y a pas eu de but décisif. À l'issue d'un total de 189 minutes de jeu, la nuit rendait toute poursuite du match impossible. Un match d'appui, quelques mois plus tard, a déraillé complètement. À la fin du temps réglementaire, le score était de 1-1, mais Nuremberg avait déjà perdu deux joueurs, le premier exclu, le deuxième blessé (et à l'époque, il n'y avait pas de remplacements). Durant la prolongation, ils se sont retrouvés à sept joueurs valides sur le terrain, ce qui a amené l'arbitre à mettre fin au match. La fédération a déclaré le HSV vainqueur, mais celui-ci renonça au titre. 1922 reste donc une année sans champion.

Le HSV s'est rattrapé dès 1923, ajoutant un autre titre en 1928. Dans les années 1930, durant le régime nazi, le HSV, comme la grande majorité des clubs de football, s'est adapté à l'idéologie du nouveau pouvoir.



Sa grande star des années 20, l'avant-centre Otto « Tull » Harder, buteur dans les deux finales victorieuses, a même fini par commander un camp de concentration à Hanovre-Ahlem.

Dans l'après-guerre, le HSV a mis longtemps avant de faire face à son propre passé durant ces années sombres. En 2007, cela a enfin changé avec une exposition spéciale « *Die Raute unterm Hakenkreuz* » (« Le losange sous la croix gammée »), qui a proposé une documentation de l'histoire du club sous le Troisième Reich.

Le succès le plus retentissant de l'histoire du club a été obtenu à Athènes, en 1983. L'équipe de Felix Magath et Horst Hrubesch y a battu le grand favori, la Juventus de Turin de Michel Platini, 1-0 en finale de la Coupe d'Europe des clubs champions. C'était le couronnement des années les plus fastes du club : champions en 1979, 1982

et 1983 (titres auxquels il faut ajouter trois Coupes d'Allemagne et une Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe), les « culottes



Deux ballons d'or, un tube dans le top-50, et un prénom laissé en héritage aux garçons allemands nés à la fin des années 70 : Kevin Keegan.

rouges » comptaient dans leurs rangs la plus grande star internationale du moment, l'Anglais Kevin Keegan, double Ballon d'Or sous les couleurs du HSV (en 1978 et 1979). Ce dernier a également fait fureur en



Le Volksparkstadion, en 1961. Antre du HSV, mais aussi lieu de mémoire : c'est bien ici que les deux Allemagne se sont rencontrées pour l'unique fois sur un terrain de football. Photo collection Broder-Jürgen Trede.



dehors de la pelouse en enregistrant un 45-tours intitulé « *Head over Heels in Love* ». On dit qu'il a été à l'origine de la soudaine popularité du prénom Kevin dans toute l'Allemagne !

Le domicile du HSV est le « *Volksparkstadion* » (« Stade du parc du peuple »), situé à l'ouest de la ville, dans la « banlieue », comme le disent avec dérision les fans de St. Pauli. Autrefois, il s'agissait d'une cuvette de béton ventée à l'atmosphère plutôt froide. La modernisation au début des années 2000 l'a transformé en une arène moderne au caractère délibérément ouvert. Il a une capacité de 57 000 places pour les matchs de Bundesliga, dont 10 000 places debout dans la tribune nord. Lors de l'Euro, il accueillera 51 000 spectateurs.

Une légende allemande

Il y a eu quelques larmes en 2018, quand le HSV a été relégué, mais bien davantage en 2021, au décès d'Uwe Seeler, l'icône absolue du club, l'un des tout meilleurs attaquants mondiaux de son époque. Symbole du fair-play et de l'abnégation au service du collectif, il a stoïquement résisté à l'ensemble des offres des grands clubs d'Italie ou d'Espagne, et n'a jamais porté un autre maillot que celui au losange (573 matchs, 543 buts pour le HSV entre 1953 et 1972, un bilan qui ne sera jamais égalé). Toute l'Allemagne l'appelait « Notre Uwe » et l'adorait pour sa gentillesse et son humilité authentiques qui manquent trop souvent aux grandes stars. Capitaine à

quarante reprises de la Nationalmannschaft, il a réussi l'exploit de participer à quatre Coupes du monde successives sans en gagner une (finissant deuxième en 1966 et troisième en 1970). Il a été honoré d'une manière très originale avec une énorme sculpture en bronze de son pied magique, juste à côté du stade.



En souvenir d'Uwe Seeler, toujours les pieds sur terre, fermement ancré à Hambourg, chez son HSV. Frisia Orientalis, CC BY-SA 3.0, Wikimedia Commons.

L'émergence d'un club vraiment différent

Même les fans du FC St. Pauli avaient du respect pour Uwe Seeler et pour les valeurs qu'il incarnait. Mais c'est bien la seule chose qu'ils veulent avoir en commun avec le HSV. Pour le reste, le FC St. Pauli se démarque fondamentalement du grand voisin. Le club fondé en 1910 dans le quartier mal famé du même nom n'a guère de palmarès. Dans les décennies de l'après-guerre, les St. Paulianer sont restés longtemps dans l'ombre du HSV.



Au milieu des années 1980, les cartes ont été redistribuées. En 1982, des autonomes et des punks avaient occupé des maisons vides dans la Hafenstrasse et en avaient fait un symbole de révolte dans le pays entier et bientôt au niveau international. Dans l'environnement de la Hafenstrasse, certains ont fini par se rendre aux matchs du FC St Pauli, dans le stade du « Millerntor », d'après la vieille porte de la ville qui orne aussi le blason du club. L'un d'entre eux, le punk Doc Mabuse, rapporta un jour un drapeau pirate de la fête foraine « *Hamburger Dom* », située juste à côté. C'est ainsi que la tête de mort avec les fémurs croisés est devenue un deuxième emblème du club.

Peu à peu, la tribune opposée s'est peuplée d'un public haut en couleur, qui ne se définissait pas par les résultats de son club, mais par une attitude de gauche et un antifascisme joyeux. Alors que dans de nombreux autres virages du pays, les

skinheads nazis étaient présents et leurs insultes racistes bien audibles, les supporters du FC St. Pauli ont développé une contre-culture imaginative et bruyante.

En 1986, le FC St. Pauli a été promu en première division de la Bundesliga, ce qui a fait de la « maison de la joie » de la ligue – comme le club a été rapidement baptisé au vu de son humeur festive et autodérivoire – une attraction focalisant l'attention des médias. Le club et ses supporters cultivaient l'image du petit poucet, utilisant la scène du football professionnel pour revendiquer des valeurs « alternatives » comme le disent les Allemands : de gauche, écolo, antiracistes. Le FC St. Pauli a été un précurseur absolu dans ce domaine. Depuis les années 2000, de nombreux groupes de supporters, même en dehors de l'Allemagne, s'en sont inspirés.

Formé en 2002, le groupe Ultras Sankt Pauli (USP) s'est et est devenu peu à peu la voix dominante au **Millerntor**. Aujourd'hui,



Au Millerntor, ce ne sont pas les titres qui comptent, mais les valeurs. Ceci dit, on ne serait pas opposé à remonter en Bundesliga... Photo hh oldman, CC BY 3.0.



l'USP et les sympathisants déterminent le soutien depuis la ligne d'en face. L'époque la plus radicale de la tribune opposée est toutefois révolue et fait désormais l'objet d'expositions dans le musée du club.

Le FC St. Pauli ne compte pas de grandes vedettes du football allemand, mais il a fait émerger au cours de son histoire de nombreux « énergumènes » qui rendent le foot savoureux, et drôle. Walter Frosch, par exemple, qui y a chaussé les crampons dans les années 1970. Fumeur invétéré, l'attaquant glissait régulièrement un paquet de cigarettes dans ses chaussettes, pour le cas où. Ou encore le défenseur Dieter Schlindwein, surnommé « Eisen-Dieter » (« Dieter de fer »), pour des raisons qu'on devine aisément. Autre personnage vénéré par tous : Holger Stanislawski (« Stani »). Défenseur culte pendant onze ans, ce kiné de formation est revenu en tant qu'entraîneur. En 2010, il a réussi à

faire remonter le club en Bundesliga et a pu infliger au HSV une défaite douloureuse à domicile dans le derby de la ville. Que Sankt Pauli ait été relégué à la fin de la saison n'a rien changé à son statut de légende.

Si le club ne jouera jamais les premiers rôles sur le plan sportif, il fait partie des plus grands en matière de merchandising. Il est vrai que sa réputation d'incarner des valeurs de gauche n'est pas usurpée et qu'il vit sa différence de manière crédible, jusque dans ses couleurs – vous en connaissez beaucoup dont la couleur fétiche officielle et inchangée depuis toujours est le marron ?

Le FC St. Pauli vend des milliers de t-shirts, de hoodies et d'autres produits dérivés avec la tête de mort, devenue un genre de deuxième logo ironique. Il touche ainsi une clientèle large et internationale et peut à juste titre être considéré comme l'un des rares clubs de football à avoir acquis une grande notoriété grâce à ses activités en



L'ambiance de la tribune sud du Millerntor. Photo Mediaserver Hamburg, Konstantin Beck.



Votre tenue idéale pour faire l'intéressant partout en Europe. FC Sankt Pauli.

dehors du terrain, sur les gradins et dans le milieu des supporters.

Contrairement au Volksparkstadion, le Millerntor est situé au centre-ville et à proximité immédiate des bars et des clubs de Saint-Pauli. Une visite du stade vaut franchement la peine et peut facilement être combinée avec une balade dans le voisinage et dans le quartier adjacent des Schanzen, moins chaud et plus branché. Bien sûr, dans une grande ville comme Hambourg, il existe de nombreux autres clubs de football.

À l'ouest, à Bahrenfeld, pas bien loin du Volksparkstadion, se trouve **Altona 93**, un de ces clubs modestes qui effectue un important travail pour la jeunesse. Altona 93 respire l'histoire de part en part, comme peu d'autres clubs à Hambourg. Le stade Adolf-Jäger, inauguré en 1908 et nommé d'après une légende de la fin du XIX^e siècle, est actuellement le deuxième stade le plus ancien toujours en activité dans toute l'Allemagne. En 2027, le club d'Altona, qui était autrefois une ville

danoise indépendante avant d'être annexée à Hambourg par les nazis, devrait se doter d'un nouveau stade moderne.

Pour ceux qui aiment la nostalgie du football, il vaut probablement la peine de s'y rendre (près de la station de S-Bahn Bahrenfeld). À combiner avec une escale à Altona et à Ottensen (station de S-Bahn Altona), où le réseau dense de locaux, de pubs et de restaurants permet de passer une bonne soirée d'été dans une atmosphère détendue.

Parmi les 250 autres clubs amateurs hambourgeois, qui couvrent toute l'étendue et la diversité de la société, il y en a un qui est très récent : le **HFC Falke**, résultat d'une scission de membres actifs du HSV qui en avaient assez du football commercial du XXI^e siècle et qui voulaient lancer quelque chose d'authentique de leur côté (en reprenant à leur compte le nom d'un des trois clubs fondateurs du HSV).

Et bien sûr, l'essor du football féminin est également visible à Hambourg : en 2023,



le derby entre le HSV et le FC Sankt Pauli, en Coupe d'Allemagne, a attiré un public de 19 000 personnes.

Souvenirs mitigés

Hambourg a été une ville hôte incontournable pour tous les grands tournois organisés en Allemagne, et cela ne changera pas en 2024, avec cinq matchs au programme.

À trente-huit reprises, la ville a accueilli un match de la *Nationalmannschaft* – il n'y a qu'à Berlin où la sélection a joué plus souvent. Mais les souvenirs qu'elle garde de ces rencontres sont un peu mitigés.

Le match le plus important, et de loin, a été celui qui a opposé, pour la seule et unique fois, grâce au tirage au sort de la Coupe du monde 1974, la République fédérale de l'ouest, à l'Allemagne de l'Est, la RDA.

C'était en pleine Guerre froide, à l'époque du mur de Berlin et d'une frontière étanche

entre les deux Allemagne, ce qui a coloré ce match d'une dimension géopolitique, voire même idéologique bizarre. Et la défaite 1-0 des vedettes de l'ouest, champions d'Europe en titre, contre les outsiders de l'est, reste l'une des plus embarrassantes dans la longue histoire de la sélection. Même si elle était déjà qualifiée pour le deuxième tour et a fini par remporter le tournoi contre les Pays Bas.

Ce sont justement ces derniers qui ont pris leur revanche à Hambourg, quatorze années plus tard, lors de la demi-finale de l'Euro 88, lorsqu'ils ont éliminé l'Allemagne grâce à un but de Marco Van Basten à la 89^e minute.

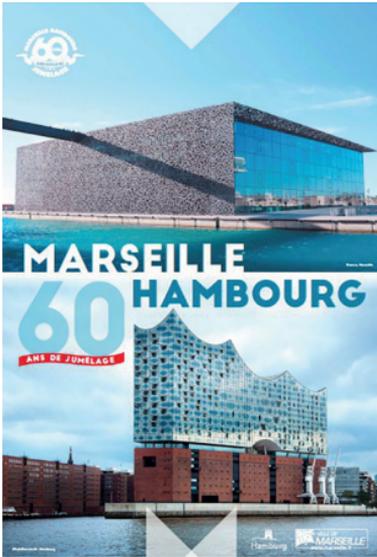
On comprend donc que si c'est pour jouer au Volksparkstadion, la *Nationalmannschaft* préfère les matchs amicaux.

Connexions françaises

Il existe de nombreuses relations entre Hambourg et la France. Historique, d'abord,



Monument historique classé : l'entrée principale, plus que centenaire, du stade culte Adolf-Jäger Kampfbahn. San Andreas CC BY-SA 3.0, Wikimedia.



Déjà 60 ans ! Une amitié qui s'inscrit dans la durée.

car la ville a été assez maltraitée par l'armée napoléonienne, lors d'une occupation qui a abouti à l'intégration pure et simple d'Hambourg dans l'Empire. N'empêche que les soldats français ont laissé un mot qui depuis Hambourg a essaimé dans l'Allemagne entière : le « *Tschüs!* », dérivé d'« adieu ! ».

Depuis 1958, Marseille est jumelée avec Hambourg. Cela ne manque pas de logique : ce sont deux métropoles qui ont un port d'importance nationale, qui sont la deuxième ville de leur pays, et dont les grands clubs ont, eux, gagné une ligue des champions, contrairement à leurs capitales respectives. À l'occasion des célébrations des 60 ans du jumelage, les deux maires ont signé une extension de leur accord de coopération.

Un autre lien étroit est tissé avec Toulouse, grâce au site de production Airbus à

Hambourg-Finkenwerder, qui emploie environ 4 000 personnes. La coopération au sein de cette entreprise requiert des vols de transport régulier entre les deux villes.

Pour votre visite

Les Allemands du Nord, réputés pour être un peu froids, se dégèlent vite quand il s'agit de football. Il n'est pas exagéré de dire que Hambourg est une ville passionnée de ce jeu, et vous bénéficiez sûrement de cette passion durant l'Euro. Mais la ville a aussi beaucoup à offrir en dehors du stade (à commencer par les « *Fischbrötchen* », les petits pains au poisson dont vous risquez de raffoler rapidement).

Prenez le temps de participer à une visite en bateau de la vaste zone portuaire. La belle plage de sable d'Övelgönne à Altona est une destination proche qui vaut la peine d'être visitée. Juste en face, on peut observer l'activité du port de conteneurs.



Les « *Fischbrötchen* ». Attention : si vous vous laissez tenter, vous n'en avez pas fini avec eux. Photo Hamburgausflug.de, Andreas Kirchner.



Le centre-ville, autour de l'hôtel de ville, offre de nombreuses possibilités de shopping avec la Mönckebergstraße et le Jungfernstieg. Ici aussi, Hambourg est marqué par l'eau : les deux lacs Binnenalster et Außenalster forment un beau contraste avec la ville animée et invitent à la promenade.

Dans le quartier moderne voisin, la Hafencity, on est frappé par l'immense vaisseau de l'« Elb-Philharmonie », la maison de musique inaugurée en 2017 et aussitôt devenue un nouveau symbole incontesté de la ville (malgré ses immenses coûts de construction qui avaient fait polémique). C'est ici d'ailleurs qu'a eu lieu le tirage au sort des groupes de l'Euro en décembre dernier.

Si vous avez soif de culture, vous trouverez des choses intéressantes à découvrir dans les nombreux musées de la ville, comme la « Kunsthalle », le « Museum für Kunst und Gewerbe » ou les « Deichtorhallen ». Une attraction très appréciée est aussi le « Miniatur-Wunderland », situé dans le quartier de la « Speicherstadt », l'un des plus grands chemins de fer miniature du monde, avec des reproductions de Hambourg et de nombreuses autres régions. On peut d'ailleurs y admirer le Volksparkstadion en maquette. Comme quoi, le foot fait vraiment partie de la ville.



Lars Amenda, né en 1970, est docteur en histoire et président du réseau « *fahrrad/geschichte e.V.* » qui étudie l'histoire du cyclisme. Au-delà sa passion pour le vélo, il est allé voir, depuis les années 80, un grand nombre de matchs de foot dans sa ville de Hambourg, que ce soit au Volkspark chez le HSV, au Millerntor chez le FC Sankt Pauli, ou encore l'Adolf-Jäger-Kampfbahn du vénérable Altona 93. Et ce n'est pas près de s'arrêter.



Bon à savoir

Les maillots



Laisseriez-vous tenter par un maillot rétro allemand ? Vous avez le choix entre la sobriété très classe des champions du monde 1954 et l'extravagance des losanges des champions 1990.

Pour l'équipe de France, le bleu du maillot est une évidence, au point d'être vite devenu le surnom de l'équipe. Normal, il fait partie des couleurs nationales.

Mais pourquoi diable les Allemands jouent-ils traditionnellement en blanc et noir, alors que le drapeau est noir-rouge-or ? Eh bien, l'Allemagne n'a pas connu la même stabilité de régime politique que la France. Quand les équipes nationales ont été inventées, au début du ^{xx}e siècle, c'était la Troisième République et la France avait le même drapeau qu'aujourd'hui (même si l'équipe nationale ne s'est fixée définitivement sur le bleu qu'à partir de 1919).

L'Allemagne, en revanche, avait été unifiée en 1871 dans un Empire sous domination prussienne, et le blanc-et-noir était dû au blason de la dynastie des Hohenzollern au pouvoir. Depuis les années 1980-1990, la fédération a commencé à ajouter des touches de couleur noir-rouge-or sur le maillot, avec plus ou moins de réussite esthétique.

Elle a varié davantage les couleurs de son deuxième maillot : pendant longtemps, il était vert, faisant référence au logo de la fédé (exemple : la finale du Mondial 86). Mais il y a eu aussi du noir et du rouge, voire une combinaison des deux, comme lors du 7-1 contre le Brésil en 2014.

Pour l'Euro 2024, l'équipementier a décidé d'innover. Pour le maillot principal, ce sera tout en blanc, de haut en bas, avec quelques touches de couleur sur l'épaule. Plus surprenant encore, le deuxième maillot : un mélange entre le rose et le violet – il fallait oser ! Espérons que le jeu de l'équipe fera preuve de la même audace.



Bon à savoir



Les sélectionneurs

Un chiffre surprenant : en plus de cent ans d'histoire et plus de mille matchs, l'équipe nationale allemande n'a été dirigée que par douze sélectionneurs différents. Entre son premier match en 1908 et 1926, il n'y avait pas de coach désigné. Ensuite, c'est **Otto Nerz** qui en a été chargé. Il est resté jusqu'en 1936. Son successeur, le légendaire **Sepp Herberger**, a occupé le poste pendant 28 ans (en comptant l'interruption due à la guerre). Lui ont succédé **Helmut Schön** (1964-1978), **Jupp Derwall** (1978-1984), **Franz Beckenbauer** (1984-1990), **Berti Vogts** (1990-1998), **Erich Ribbeck** (1998-2000), **Rudi Völler** (2000-2004), **Jürgen Klinsmann** (2004-2006), **Joachim Löw** (2006-2021), **Hansi Flick** (2021-2023) et finalement **Julian Nagelsmann** (depuis 2023).

Un détail cocasse : pour Franz Beckenbauer, qui n'avait pas les diplômes d'entraîneur nécessaires pour le poste de sélectionneur, on a inventé la fonction de « *Teamchef* ». Cela ne l'a pas empêché d'emmener son équipe deux fois de suite en finale de la Coupe du monde et d'ajouter la troisième étoile sur le maillot blanc.

En France, le poste de sélectionneur existe officiellement depuis 1950. Depuis, l'équipe de France en a connu 19.

Palmarès des défaites

Tout le monde sait que c'est bien le Brésil qui a gagné le plus de finales de la Coupe du monde — aucun autre pays n'en a remporté cinq. Mais l'Allemagne tient quand même un record : celui des finales perdues ! Quatre défaites, sur huit finales jouées au total. Les Bleus prennent le même chemin, ils sont actuellement à deux de perdues contre deux de gagnées. Notons au passage que les deux bourreaux de la France l'avaient déjà été pour l'Allemagne auparavant : l'Italie en 1982 et l'Argentine en 1986.

Pour ce qui est de l'Euro, la Nationalmannschaft applique le même ratio : trois finales de gagnés pour trois de perdu.



Bon à savoir

Les joueurs les plus capés au 1^{er} mars 2024

À total, treize joueurs allemands ont disputé plus de 100 rencontres internationales. En France, ils sont neuf.

Lothar Matthäus (150)	Hugo Lloris (145)
Miroslav Klose (137)	Lilian Thuram (142)
Lukas Podolski (130)	Olivier Giroud (129*)
Thomas Müller (126*)	Antoine Griezmann (127*)
Bastian Schweinsteiger (121)	Thierry Henry (123)

**encore en activité.*

Les recordmen du nombre de matchs sans interruption sont respectivement Franz Beckenbauer (60 matchs) et Antoine Griezmann (81 matchs).

Les buteurs au 1^{er} mars 2024

Pour ses 71 buts (dont 16 en Coupe du monde), **Miroslav Klose** a eu besoin de 137 matchs avec la sélection. Alors que Gerd Müller a marqué ses 68 buts (dont 14 en Coupe du monde) en seulement 62 matchs – un bilan époustouflant.

Miroslav Klose (71)	Olivier Giroud (56*)
Gerd Müller (68)	Thierry Henry (51)
Joachim Streich (RDA, 59)	Kylian Mbappé (46*)
Lukas Podolski (49)	Michel Platini (41)
Jürgen Klinsmann/Rudi Völler (57)	Antoine Griezmann (44*)

**encore en activité.*

Le buteur le plus rapide dans l'histoire de l'équipe de France a été **Bernard Lacombe** lors de la Coupe du monde 1978, marquant après 30 secondes contre l'Italie. Pour l'Allemagne, **Lukas Podolski** (9 secondes contre l'Équateur en 2013) vient de se faire dépasser par Florian Wirtz, qui a marqué contre la France, au mois de mars à Lyon, après seulement 7 secondes.



Trois grands noms du football allemand : Gerd Müller, Franz Beckenbauer, Helmut Schön, le 7 juillet 1974. Photo Bert Verhoeff, CC BY-SA 3.0 NL, Wikimedia Commons.



Bon à savoir

Les lieux

Dans leur longue histoire (pas loin des 900 matchs), les Bleus ont joué un total de 335 rencontres à Paris (si on y inclut Saint-Denis et Colombes). Ils n'ont pas voyagé beaucoup en province : ils ont même joué plus souvent à Bruxelles (32) qu'à Marseille (17). Pour leurs déplacements en Allemagne, ils ont joué quatre fois à Berlin et Stuttgart.

L'Équipe d'Allemagne a dépassé les 1 000 matchs en 2023 (pour le millièm, la fédération a eu le bon goût d'inviter l'Ukraine

pour une rencontre amicale). Ce qu'elle n'a jamais eu, c'est un stade « national » comme le Stade de France. Du coup, fédéralisme oblige, elle se déplace beaucoup à travers le pays (43 villes différentes pour 445 matchs à domicile). Berlin arrive en premier, avec 47 matchs, suivi par Hambourg (38), Stuttgart (34), Cologne et Munich (29 chacun), puis Düsseldorf et Hanovre (27 chacun).



Affiche du DFB pour annoncer le millièm match de son histoire, en juin 2023 (DFB).

La lose, ça peut être une chance !

Connaissez-vous Magnar Isaksen et André Abegglen ? Ces noms ne vous disent probablement pas grand-chose. Le premier est norvégien, et le second suisse, et ils ont tous les deux rendu un bon service au football allemand. Comment ? En marquant chacun un doublé qui a éliminé la Nationalmannschaft d'un grand tournoi.

Magnar Isaksen a marqué ses deux buts à Berlin, lors du quart de finale du tournoi olympique des J.O. 1936, remporté 2-0 par la Norvège. Pas de médaille pour l'équipe allemande, pourtant donnée favorite chez elle et chargée d'obtenir la médaille d'or. Raté. Après le deuxième but, le Führer s'est levé de son siège et a quitté le stade, indigné de cet échec inadmissible.

Quant à **André Abegglen**, il a scellé le sort de la Nationalmannschaft deux ans plus tard, au Parc des Princes. Élimination au premier tour d'une équipe pourtant en mission officielle de montrer la supériorité de la « grande » Allemagne, qui venait d'incorporer l'Autriche dans le Troisième Reich (le fameux « Anschluss »).

C'est une histoire que les historiens du foot aiment bien raconter. Selon les fonctionnaires nazis, l'intégration immédiate de cinq joueurs autrichiens dans la nouvelle sélection était non-négociable. C'était surtout un vrai casse-tête pour le sélectionneur Sepp Herberger : manque d'automatismes sur le terrain, antipathie réciproque entre les deux groupes de joueurs, visions du jeu peu compatibles.



L'équipe de Norvège , le 7 août 1936, à Berlin. Magnar Isaksen est le deuxième de gauche à l'arrière. Photo Tydens Krav.

Bref : la mayonnaise ne pouvait pas prendre. Suite à un match nul 1-1 après prolongation, la « Grande Allemagne » est sortie par la petite porte après le match d'appui contre les Suisses cinq jours plus tard. Après avoir mené 2-0 après seulement 22 minutes, elle s'est désagrégée en deuxième mi-temps, encaissant trois buts en un quart d'heure.

La *lose*, quelle bénédiction ! Le dilettantisme dont faisaient preuve les Nazis au sujet

du football – ils lui préféraient de loin le sport automobile, la boxe et l'athlétisme – et ces deux éliminations prématurées ont épargné aux Allemands de voir le football instrumentalisé par le Troisième Reich, alors qu'ils possédaient une équipe tout à fait performante (peu avant le désastre contre la Suisse, elle avait infligé un 8-0 aux Danois et un 4-0 aux Français). Grâce aux buts de Magnar Isaksen et André Abegglen, il n'existe pas de photos sur lesquelles des dignitaires nazis flambent avec la Coupe du monde. Au contraire : tout le palmarès de la Nationalmannschaft, les quatre étoiles sur son maillot et les trois Euros au compteur, resteront à jamais associés à la République fédérale. Ouf !



La couverture du *Kicker* du 14 juin 1938 identifie bien qui est responsable de l'élimination de l'Allemagne : André Abegglen. *Kicker Sportmagazin*.



Mais qu'est devenue « la Mannschaft » ?

Pendant des décennies, les Allemands se demandaient qui, dans une salle de rédaction obscure en France, avait bien pu inventer l'expression « la Mannschaft ». Jamais, au grand jamais, on ne l'avait utilisé en Allemagne. On disait « *die Nationalmannschaft* » ou « *die Nationalelf* » (le « onze national »), à la limite « *die DFB-Auswahl* » (la sélection, donc). Mais « *die Mannschaft* », cela n'avait aucun sens et cela sonnait carrément faux.

Mais un jour, les cracks de la comm' ont flairé la bonne affaire. Après la Coupe du monde au Brésil, Oliver Bierhoff, manager de l'équipe allemande à l'époque, a décidé de faire de « Die Mannschaft » une véritable marque commerciale. Le mot a été choisi comme titre pour un documentaire sur l'aventure brésilienne, il a été peint sur le car, et mis en valeur sur le site web officiel. Ce n'était plus un surnom pour une bande de footballeurs, mais un vrai processus de « *re-branding* » appliqué à un produit mondialement connu et visant à en augmenter encore la notoriété globale. Du grand marketing !

Sauf que...

Sauf que depuis, l'Allemagne n'a plus rien gagné. Et un nombre grandissant de fans et de clubs amateurs ont commencé à faire remonter qu'ils n'avaient jamais aimé ce type de slogan, non seulement pour son usage, mis à toutes les sauces de la commercialisation à outrance de l'équipe nationale, mais aussi pour sa tonalité arrogante, comme si l'équipe nationale masculine s'appropriait le monopole sur cette appellation générique au détriment de toutes les autres, nationales et internationales. « C'est un manque de respect envers toutes les autres équipes qui ont du succès », comme le résumait le directeur exécutif du Borussia Dortmund, Hans-Joachim Watzke, dont la voix compte dans toutes les instances du football allemand.

En 2022, la fédération a commandité un sondage d'opinion dont les résultats (confidentiels) ont dû être parlants. Car par la suite, on a mis fin assez vite à cette campagne de communication (en prenant soin d'écouler les derniers maillots qui portaient le slogan). C'est sûrement une sage décision. Car après deux Coupes du monde pitoyables, ce serait bien que la *Nationalelf* se souvienne des qualités qui ont fait d'elle une vraie « *Turnier-Mannschaft* », jolie expression qui renvoie à des équipes capables de se souder et de monter en force au cours d'une grande compétition. Voilà une appellation qui se mérite, sur le terrain, pas sur les supports de pub.



Désolé, ce magnifique T-shirt de l'été 2016 n'est plus disponible.



Bon à savoir

1:0 FÜR EIN
WILLKOMMEN

Le football amateur en première ligne

Le foot allemand, ce n'est pas que la Bundesliga. Bien au contraire : le socle de la grande pyramide, ce sont les innombrables clubs amateurs dans les quartiers, les petites villes ou les villages à la campagne.

En 2015, lorsqu'un afflux de réfugiés politiques sans précédent a mis les capacités d'accueil du pays à rude épreuve, la fondation sociale du DFB, nommé « *Egidius-Braun-Stiftung* » d'après l'ancien président de la fédération, a proposé rapidement à tous les petits clubs un financement de 500 € pour des initiatives permettant d'inclure des demandeurs d'asile dans leurs activités quotidiennes.

L'action intitulée « 1-0 pour la bienvenue » a connu un écho inattendu : plus de 3600 clubs répartis sur le territoire entier se sont engagés dans l'accueil de réfugiés. 3 600 ! Tous ces bénévoles de la base qui ne comptent pas leur temps ont démontré à quel point le foot peut être un facteur d'intégration permettant à des personnes venues d'ailleurs d'entrer en contact avec une nouvelle société autrement que par des procédures bureaucratiques ou des foyers surchargés. Faire connaissance sans être obligé de maîtriser la langue, se défouler après des journées d'ennui en attente de la réponse des autorités, oublier dans le rire partagé un quotidien ponctué d'angoisses — pour un grand nombre de ces personnes déplacées (et souvent traumatisées), le football amateur a fait beaucoup, avec ses petits gestes, ses modestes moyens, et son grand cœur.

La Fondation Egidius Braun estime que le football a une responsabilité sociale, et reste engagée pour la cause. D'un côté, elle récidive en proposant une aide aux clubs pour des actions ciblées en faveur du million de réfugiés récemment venus d'Ukraine, de l'autre côté, elle propose des formations plus poussées à l'intention d'anciens réfugiés désormais bien intégrés qui ont à leur tour une grande envie de s'investir en tant que bénévole dans leur club. Visiblement, le football amateur dans son ensemble a bien compris que son « 1-0 » était bien, mais fragile, et qu'il fallait marquer le deuxième but pour assurer sa victoire.

2:0 FÜR EIN
WILLKOMMEN

DFB-STIFTUNG
EGIDIUS BRAUN





Bon à savoir

Pourquoi ça s'appelle « Bundesliga » au juste ?

Bonne question. Il est vrai que le nom du championnat allemand se distingue de la majorité de ses homologues européens dont les noms signalent d'une manière ou d'une autre qu'il s'agit bien du niveau le plus élevé du pays, que ce soit la « Premier League » en Angleterre, « La Ligue 1 » en France, la « Serie A » en Italie, la « Liga » tout court en Espagne, l'« Eredivisie » (Division d'Honneur) aux Pays-Bas, ou encore la « Ekstraklasa » en Pologne.



BUNDESLIGA

L'explication est simple : la Bundesliga est née au début des années 60, à un moment où la jeune République, elle-même seulement créée en mai 1949, était encore très marquée par les années de la dictature nazie et la Seconde Guerre mondiale. On considérait, à juste titre que le fédéralisme, qui limite le pouvoir des autorités nationales, allait aider à consolider la démocratie. D'où le nom officiel de « République Fédérale d'Allemagne », en V.O. « *Bundesrepublik Deutschland* », le terme « *Bund* » étant la traduction de « fédération » (comme dans DFB).

De manière assez cohérente, la composante « *Bundes* » a été associée à tout ce qui était organisé sur le plan national. D'abord pour les institutions politiques : le parlement est devenu « *der Bundestag* », le gouvernement « *die Bundesregierung* », et son chef « *der Bundeskanzler* » ou « *die Bundeskanzlerin* ». Sans oublier la Banque centrale, la légendaire « *Bundesbank* » aujourd'hui intégrée dans la Banque Centrale Européenne, ou encore la cour constitutionnelle, « *das Bundesverfassungsgericht* ». Bien sûr, l'armée, refondée en 1955, a été nommée « *Bundeswehr* », et même les routes nationales ont été baptisées « *Bundesstraße* ».

Dans le football, on retrouve le mot d'ailleurs aussi dans le titre du sélectionneur, qu'on appelle « *Bundestrainer* », ainsi que dans l'emblème national sur le maillot, le « *Bundesadler* », l'aigle fédéral. Curieusement, cette terminologie ne s'est jamais imposée à la « *Nationalmannschaft* » qui a gardé son nom d'origine. Pourquoi ? Mystère.

Un dernier mot sur la Bundesliga : au cours des années, son nom est devenu tellement culte que les dirigeants de la ligue n'ont jamais osé lui accoler un nom de sponsor, renonçant ainsi à plusieurs dizaines de millions d'euros. Pour combien de temps encore ? Suspense.



Surnommé « le saladier », le trophée du champion de la Bundesliga commence à avoir de sérieux problèmes de surpoids. Élargi deux fois déjà, on peut encore inscrire le nom du champion jusqu'en 2026, avant de devoir l'agrandir à nouveau. Or, il pèse déjà 11 kilos... Crédits : Pangalau, CC BY-SA 4.0 via Wikimedia Commons.



Bon à savoir

Football et démocratie

Chaque année, fin janvier, le football allemand se fait très politique. La « journée du souvenir » réunit les clubs professionnels et les associations des supporters dans une grande profession de foi en soutien aux valeurs démocratiques. Cela se passe toujours au moment de la commémoration officielle de la libération des camps de concentration en 1945, et s'exprime dans des chorégraphies et des banderoles remarquables et des messages empreints de gravité.

Cette année, pour la 20^e édition de cette journée particulière, le ton était particulièrement dramatique. Avant les matchs, les speakers dans tous les stades d'Allemagne ont lu le message suivant :

Protégez notre démocratie ! Résistez dès le début ! Immez-vous avec courage quand vous rencontrez la haine et la violence ! Ne donnez aucune chance à l'antisémitisme. Nous pouvons tous faire une contribution.

On peut se demander si ce n'est pas un peu trop. Après tout, ce n'est que du football ! En même temps, on ne va pas reprocher aux Allemands d'avoir une sensibilité à fleur de peau au sujet de leur propre histoire. Le football est un volet important de la société civile, ce tissu associatif dans lequel s'organisent les citoyens. En fait, ce dont on se souvient lors de cette journée, c'est qu'à un moment crucial de l'histoire, la communauté du football n'a pas eu le courage de résister, mais s'est pliée avec précipitation aux désirs idéologiques du nouveau pouvoir. Certains historiens, qui se sont plongés dans les archives, parlent même d'une « obéissance anticipée ». En utilisant des termes moins savants, on pourrait rappeler que beaucoup de clubs se sont empressés à se soumettre aux nazis, sans y être forcés. Il est donc peu étonnant et peut-être utile que le sport mobilise et défende aujourd'hui les valeurs qu'il incarne. Et il est légitime que la communauté du football allemand s'inquiète de la résilience de la démocratie construite depuis 75 ans.

Cette inquiétude se reflète aussi dans le slogan, assez percutant, qui s'est faufilé jusque sur les banderoles des ultras : « plus jamais, c'est maintenant ! ». Cette formule rappelle les fondements

d'une République créée sur les ruines de la guerre. Plus jamais une société trop faible pour défendre ses libertés, trop molle pour rejeter les idéologies totalitaires, trop indifférente pour protéger les minorités.

Bien sûr, on va au stade parce qu'on adore le foot, son club, l'ambiance. Mais cela n'empêche pas d'y aller en se rappelant de temps à autre à quoi servent les clubs sportifs dans une société démocratique.



ERINNERUNGSTAG: NIE WIEDER IST JETZT!

« Plus jamais, c'est maintenant ! ». La devise de la « journée du souvenir » du football allemand. Crédits : DFL – Deutsche Fußball-Liga. Droit de reproduction © Nie Wieder!



En route pour l’Euro avec Mobidico !



Comment traduire « *Seitenauslinie* » en français ? Que dit-on en allemand quand tout le monde râle contre les arbitres ?

Suivre les matchs de l’UEFA EURO 2024, comprendre des affiches ou des textes, discuter avec des fans allemands, c’est plus facile avec quelques mots de vocabulaire.

Le *Mobidico* « *football* » rassemble tout le nécessaire ! Il présente, dans une appli pratique, des termes utiles pour parler football. Il vous servira de guide linguistique tout au long de la compétition !

Au stade ou dans la rue, l’appli *Mobidico* vous donne accès, depuis votre téléphone, à une série de glossaires dans différents domaines : sport, bien sûr, mais aussi culture, éducation, métiers et bien d’autres. L’utilisation de ces glossaires permet de faciliter la communication lors de rencontres franco-allemandes et d’échanger sur des thèmes spécifiques. Le glossaire « *Mobile in Allemagne* » vous sera particulièrement utile lors d’un séjour outre-Rhin. Il intègre des mots de vocabulaire pratiques pour la communication au quotidien.

Attention : pour bien dialoguer, il ne suffit pas de connaître des listes de vocabulaire ! C’est pour cela que certains textes déroulants de l’appli proposent de découvrir les différences interculturelles entre la France et l’Allemagne.

Mobidico requiert des connaissances préalables dans la langue du partenaire (niveau A1 à A2). L’appli n’est pas pensée pour le niveau débutant. Elle liste du vocabulaire qui permet de pouvoir tenir une conversation sur un sujet précis. Évidemment, il ne s’agit pas d’un format exhaustif. *Mobidico* favorise une utilisation pratique du vocabulaire.

Les internationalismes et les mots transparents ne font pas partie du glossaire. Certains termes n’ont pas d’équivalents dans l’autre langue et ils ne sont donc pas traduits, mais expliqués en italique dans la langue cible. Ceci aussi pour tenir compte de la dimension interculturelle d’une rencontre franco-allemande.



Envie d'en savoir plus ? Alors, téléchargez l'appli dans l'App Store ou sur Google Play ou consultez l'application en ligne à l'adresse suivante : mobidico.ofaj.org

L'appli est gratuite et les glossaires sont accessibles hors ligne.



Comment utiliser Mobidico ?

Recherche

La recherche peut être effectuée dans l'une ou l'autre langue, elle sera automatiquement reconnue. Mobidico recherche dans les glossaires sélectionnés et affiche la réponse accompagnée des informations concernant le thème auquel il se rapporte.

Index

Cette fonction permet de consulter les glossaires à partir de l'index thématique. Il faut d'abord choisir la langue de départ, puis le thème et le sous-thème, enfin l'on accède à la liste alphabétique de l'ensemble des termes du domaine.

Mes favoris

Il est possible, lors d'une recherche ou de la consultation à partir de l'index, de sélectionner des termes que l'on veut pouvoir retrouver rapidement. Ces termes sont ensuite enregistrés dans le fichier « mes favoris » et peuvent à tout moment être consultés soit par ordre alphabétique, soit par thème, soit par ordre chronologique de sélection. Il est possible à tout moment de supprimer un terme du fichier des favoris.

Cartes-Flash

Avec cette fonction, on peut apprendre du vocabulaire soit à partir des termes favoris qui auront été sélectionnés, soit à partir des glossaires de l'application.

Jeu de vocabulaire

Cette fonction permet de tester ses connaissances avec un QCM. Les mots sont choisis au hasard soit à partir des listes des favoris soit à partir des glossaires de l'application.





Des opportunités à saisir : L'OFAJ soutient les rencontres sportives de jeunes

L'OFAJ subventionne des rencontres sportives de tous types. Au-delà de la discipline en question ou du niveau de performance, l'accent est mis sur leur dimension interculturelle. Le principe de réciprocité – qui prévoit une rencontre en France et en Allemagne – est fondamental. Il est important que les jeunes des deux pays puissent partir à la découverte du pays partenaire et fassent découvrir leur propre pays. Par ailleurs, il est aussi possible d'associer un troisième pays à l'échange.

L'OFAJ soutient les rencontres sportives en subventionnant les frais de voyage, frais de base et frais de projet. L'animation linguistique, recommandée pour tirer pleinement profit des rencontres, peut également bénéficier d'une subvention.

Les jeunes ont également la possibilité de s'engager auprès d'associations ou de fédérations sportives en y effectuant un Volontariat Franco-Allemand. Pendant près d'un an, le volontariat propose une immersion complète dans le travail du partenaire et permet de découvrir le sport sous une nouvelle perspective.

Pour plus de détails sur le subventionnement des rencontres sportives, consultez notre site internet !

www.ofaj.org





Presses universitaires de Franche-Comté

**Université de Franche-Comté
47 rue Mégevand – 25030 Besançon cedex**

**Coordination éditoriale
Paul Dietschy, Stephan Klemm, Albrecht Sonntag**

**Couverture et Mise en page
Sophie Lorioz**

**Messages SAS
111, rue Vauquelin – 31100 Toulouse**

Dépôt légal : 1^{er} semestre 2024

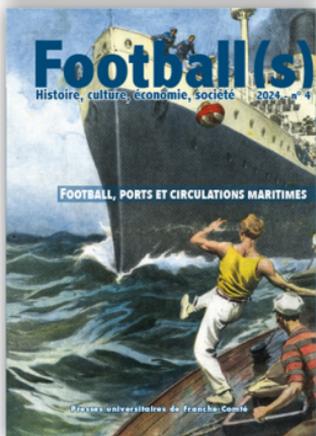
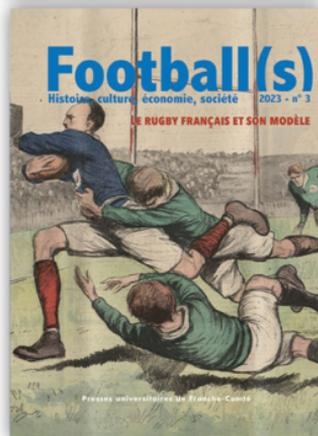
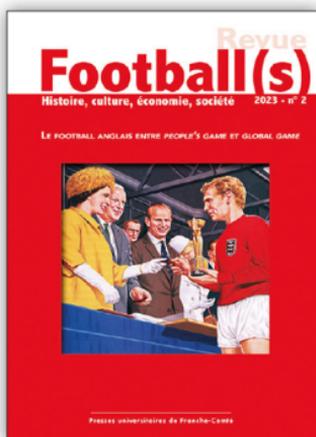
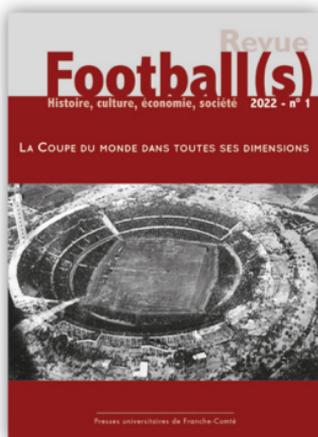
Football(s). Histoire, culture, économie, société

ISSN : 2967-0837

Revue portée par le Centre Lucien Febvre (UR 2273)

Rédacteur en chef : Paul Dietschy

Réunissant une équipe de spécialistes de diverses sciences humaines et sociales (économie, ethnologie, géographie, histoire, littérature, sociologie), la revue envisage le football, entendu sous ses différentes variantes, à travers des dossiers thématiques en croisant ces diverses approches. Une attention particulière est portée aux sources, à la mémoire, au patrimoine, aux représentations et à la culture matérielle des différents footballs.



Presses universitaires de Franche-Comté
47 rue Mégevand – 25030 Besançon cedex

Contact : revue-footballs@univ-fcomte.fr - <https://pufc.univ-fcomte.fr>

Tél : 03 81 66 59 72

DER FUSSBALL

Exploration d'une passion allemande

Que l'Allemagne soit un vrai pays de football, personne ne viendrait à le contester ; pourtant, le football allemand reste assez méconnu en France. Au-delà de l'histoire impressionnante de la sélection nationale et deux ou trois clubs de renom international, que sait-on vraiment de la manière dont nos voisins vivent leur passion pour ce jeu au quotidien ?

Sans doute y a-t-il eu, pendant longtemps, un manque d'envie de mieux connaître le football allemand, mieux appréhender la façon dont il s'inscrit dans l'histoire mouvementée de ce pays, son enracinement dans la société, le paysage varié des villes dans lequel il est célébré semaine après semaine au sein d'un grand nombre de stades de qualité.

L'UEFA EURO 2024 est une excellente occasion de combler ces lacunes : ce guide de voyage vous plongera dans la culture du football des dix villes hôtes de cet événement. Il vous permettra de faire meilleure connaissance avec un pays qui respire le football et a hâte de lui offrir une belle fête européenne.

Ouvrage publié avec le soutien du Centre Lucien Febvre (UR 2273)
et de l'Université de Franche-Comté
et financé à partir de fonds venant de l'Office Franco-Allemand
de la Jeunesse (OFAJ).

Presses universitaires de Franche-Comté

<https://presses-ufc.univ-fcomte.fr>

ISBN : 978-2-38549-101-7

